This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

VA2. 1763 (1)

Contains introduction
the Encyclopaedia

---

5 vols
by d'Alembert
First Edn. in this form
RD/ED

15

(155)

5 vols.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE,

ET DE

PHILOSOPHIE.

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Notes sur la Traduction de quelques morceaux de Tacite.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN & Fils,
Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 6 MAR 1979
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

CETTE *Édition ne differe de celle de 1759 que par un petit nombre de changemens légers que l'Auteur y a faits ; mais on y a corrigé plusieurs fautes d'impression considérables, & dont quelques unes même altéroient le sens.*

PRÉFACE
DE L'ÉDITION DE 1759.

DES différens morceaux qui composent ce Recueil, les uns voient le jour pour la premiere fois, les autres ont déjà été soumis au jugement du Public; & parmi ces derniers, il en est plusieurs qui reparoissent avec des augmentations & des changemens.

On a retouché en quelques endroits l'*Essai sur les Gens de Lettres*, & on y a fait quelques additions relatives à l'état présent de la République Littéraire, dont les membres dispersés & désunis, sont persécutés par ceux même qui auroient le plus d'intérêt à les défendre & à les protéger. Car quiconque est

jaloux d'acquérir ou de conserver l'estime & la confiance publique, doit ménager les Ecrivains de sa nation ; ils sont auprès de leur siecle & de la postérité les distributeurs de la renommée & du blâme, les juges des opinions, & les appréciateurs des hommes.

La liberté avec laquelle on s'est exprimé dans l'*Essai sur les Gens de Lettres*, a excité quelques murmures contre l'Auteur. Il n'a qu'un mot à répondre. A-t-il dit la vérité ? voilà ce qui importe au Public. A-t-il attaqué ou même désigné quelqu'un ? voilà ce qui importe aux particuliers. N'a-t-il pas expressément reconnu qu'il y avoit des exceptions aux peintures générales qu'il a faites ? On est donc en droit de se croire excepté, lorsqu'on mérite de l'être. S'offenser en pareil cas, c'est prouver qu'on se reconnoît ; & se plaindre de la ressem-

blance du portrait, c'eſt entendre bien mal les intérêts de ſon amour propre.

L'Auteur Germanique des Mémoires de Chriſtine, qu'on avoit pris la peine & la liberté d'abréger dans la premiere édition de ces *Mélanges*, a trouvé qu'on ne parloit pas aſſez reſpectueuſement de ſa compilation; il a donc attaqué l'abrégé qu'on en a fait, par une lettre en langue Françoiſe & en ſtyle Allemand, où ſous un monceau d'invectives, on a heureuſement apperçu deux ou trois obſervations qui ont paru juſtes. On le remercie de ſes critiques, & de la modération qu'il a miſe dans ſes injures même; car il s'eſt interdit les termes de Déiſte, de Matérialiſte & d'Athée, ſi libéralement & ſi éloquemment employés aujourd'hui par l'urbanité Françoiſe.

Outre quelques changemens

qu'on a faits à l'*Essai de traduction de Tacite*, on a de plus augmenté cette Traduction d'un très-grand nombre de morceaux intéressans, & d'un discours sur l'*Art de traduire*, dont les connoisseurs jugeront; c'est tout ce qu'on en peut dire ici. Il en est de même des *Réflexions sur les Eloges Académiques*, qu'on a placées à la tête du second volume; elles servent comme de Préface aux cinq éloges que ce volume renferme, & qui avoient déjà été publiés.

M. Rousseau a fait l'honneur à l'article *Geneve* de l'Encyclopédie de l'attaquer sur quelques points. Comme cet Écrivain célebre n'est pas du nombre des critiques qui ne méritent que le mépris & le silence, on a cru devoir défendre l'article *Geneve*, non par une réponse en forme, mais par quelques réflexions que l'on soumet au jugement de

M. Rousseau & du Public. Peut-être ces réflexions viennent-elles un peu tard; mais si elles sont mauvaises, elles seront venues encore trop tôt.

Le Discours sur l'Elocution oratoire n'est que l'article *Elocution* de l'Encyclopédie, auquel on a fait des retranchemens, des additions, & plusieurs changemens; parce que le style propre à un morceau Académique doit être différent du style qui convient à un article de Dictionnaire. Il en est de même de quelques autres articles de l'Encyclopédie, qu'on a insérés dans ces Mélanges.

A l'égard des *Elémens de Philosophie*, qui forment la plus grande partie du quatrieme volume, ce sont moins des Elémens en forme, qu'une esquisse & comme une table raisonnée des principales matiere que de pareils Elémens doiver

contenir. On a cependant tâché de rendre cette esquisse & cette table aussi instructives qu'il a été possible; car le premier devoir de la Philosophie est d'instruire, & ce n'est qu'en instruisant qu'elle peut plaire; son éloquence est la précision, & sa parure est la vérité.

Plusieurs personnes ayant paru desirer d'avoir à part les Préfaces des ouvrages Mathématiques de l'Auteur, il a détaché de ces Préfaces ce qu'elles renferment de plus philosophique, pour l'inférer dans ces Elémens, où il a cru que des morceaux de ce genre ne paroîtroient point déplacés.

Les remontrances *sur la liberté de la Musique*, auront vraisemblablement autant de contradicteurs, ou plutôt d'ennemis, que l'*Essai sur les Gens de Lettres*. Car dans ces remontrances on a eu la témérité de dire librement son avis sur la

musique de la nation, ou plutôt sur la musique que cette nation croit avoir. L'Auteur sera fort heureux, s'il en est quitte pour des injures; peut-être le dénoncera-t-on comme un mauvais citoyen; c'est en effet le nom qu'on donne aujourd'hui à ceux qui ne respectent pas assez certains préjugés reçus. Il est vrai qu'en récompense le nom de bon citoyen est aussi équitablement prodigué; car on en décore les Traitans qui plaignent la misere du peuple, & les Célibataires qui prêchent la population.

Mais les adversaires que l'Essai sur *la liberté de la Musique* pourra faire à l'Auteur, ne sont rien en comparaison des satyres que lui promettent les *Réflexions sur l'abus de la critique en matiere de Religion.* Ces Réflexions, très-utiles, on ose le dire, à la Religion même, & qui ne peuvent manquer par cette rai-

ſon d'obtenir le ſuffrage des véritables gens de bien, ne pourront auſſi manquer de déplaire à tous ceux qui en uſurpent ſeulement le nom. Heureuſement l'intérêt qui anime ces derniers eſt trop à découvert pour que le public impartial y ſoit trompé; & c'eſt à ce public que l'Auteur en appelle. Mais afin que les calomniateurs ſoient punis, s'ils ne peuvent prouver ce qu'ils avanceront, il déclare qu'il ne répondra déſormais ſur l'imputation d'irréligion, qu'aux Ecrivains qui l'attaqueront juridiquement & devant les Tribunaux; c'eſt là qu'il attend ſes accuſateurs. Il ſeroit de l'injuſtice la plus abſurde & la plus criante, de le rendre reſponſable des ouvrages des autres; mais il conſent volontiers à répondre & à être jugé ſur les ſiens. La Religion, qu'il s'eſt toujours fait un devoir de reſpecter dans ſes écrits,

eſt la ſeule choſe ſur laquelle il ne demande point de grace, & ſur laquelle il eſpere n'en avoir pas beſoin. Si le fanatiſme de la ſuperſtition lui paroît odieux, celui de l'impiété lui a toujours paru ridicule, parce qu'il eſt ſans motif comme ſans objet. Auſſi a-t-il cette conſolation, qu'on n'a pu tirer encore une ſeule propoſition repréhenſible du grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés juſqu'ici. Il ne parle point des paſſages qu'on a tronqués ou falſifiés pour le rendre coupable, des imputations vagues qu'on lui a faites, des intentions qu'on lui a prêtées, des interprétations forcées qu'on a données à ſes paroles; avec une pareille méthode on trouveroit des erreurs dans les écrits même des Peres. Il a le malheur ou l'avantage d'être un des principaux Auteurs de l'Encyclopédie; & l'Encyclopédie, peu favorable à

ces controverſes futiles, qui ſont l'opprobre de notre ſiecle, a jetté ſur tous les hommes de parti *ſans diſtinction* le ridicule & le mépris qu'ils méritent; tous les hommes de parti doivent donc ſe liguer pour la détruire; cela eſt naturel & dans l'ordre.

Cette conſpiration générale nous a engagés à remettre ſous les yeux du Public dans ces *Mélanges* la Préface du troiſieme volume de l'Encyclopédie. Les notes qui y ſont jointes, renferment la réponſe aux objections qui furent faites il y a ſix ans contre cet ouvrage, par rapport aux principes d'irréligion dont il étoit accuſé; & l'on ſe flatte d'avoir pleinement ſatisfait à ces objections.

Mais pendant que cette ſeconde édition étoit ſous preſſe, un nouvel orage s'eſt élevé; les brochures ont été lancées de toutes parts; le

Gouvernement même paroît avoir pris connoiſſance des imputations dont on a chargé les Auteurs, & n'a point encore prononcé dans le moment (*) où nous écrivons. Son jugement, quel qu'il ſoit, ſera toujours équitable, puiſqu'il fera ceſſer enfin, de quelque maniere que ce puiſſe être, le ſcandale & les cris que l'Encyclopédie a occaſionnés ſans le vouloir; mais ce jugement fût-il tel que les ennemis de cet ouvrage peuvent le deſirer, il ne donnera, nous oſons le dire, aucun avantage réel à leurs critiques; leurs ſatyres n'en feront pas plus fines, leurs raiſonnemens plus juſtes, leurs citations plus fideles (*a*).

(*) Le 24 Février 1759.

(*a*) Nous en rapporterons quelques traits qui mettront le Public en état de juger du reſte. On fait dire à l'Auteur du Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, que *l'inégalité des conditions eſt un droit barbare*, lorſqu'il a dit ſimplement que la

Si l'autorité juge à propos d'arrêter au milieu de son cours une entre-

LOI DU PLUS FORT *est un droit barbare*; on fait dire à l'Auteur de l'article *Gloire*, que *la Religion qui éloigne les hommes de l'amour d'une gloire mondaine, est une Philosophie aussi vaine que dangereuse*; impiété qui ne se trouve ni dans l'article *Gloire* ni ailleurs; on prétend que les articles *Ame* & *Dieu* sont des Traités de Matérialisme & d'Athéisme, quoique ces articles soient tirés en entier des ouvrages de Mrs. Clarke & Jaquelot, les meilleurs que nous ayons contre les Matérialistes & contre les Athées; on soutient, avec une assurance qui en a imposé aux Magistrats, que les renvois du second de ces deux articles sont destinés à détruire les démonstrations de l'existence d'un Être suprême; & pour appuyer cette calomnie on tronque les articles & on rapporte infidélement les passages; (c'est ce que nous sommes en état de *démontrer*, si des ordres supérieurs l'exigent; car c'est à des Juges respectables & éclairés, & non à des Ecrivains sans aveu que nous voulons répondre); on prétend que l'Encyclopédie est une société formée pour détruire la Morale & la Religion, & on accuse en même tems les Auteurs de se contredire les uns les autres; ce

prise contre laquelle on est venu à bout de soulever les personnes les

qui suppose bien peu de concert entr'eux; on leur reproche d'avoir dit (avec St. Paul) que le culte que nous rendons à Dieu doit être raisonnable; avec le P. Malebranche, que le bonheur de l'homme est dans le plaisir, (comme si le mot de *plaisir* se bornoit aux plaisirs des sens); avec les Ecrivains les plus respectables, que l'intolérance & la persécution sont contraires à l'esprit du Christianisme; enfin avec le plus puissant de nos Rois, & avec le premier Parlement du Royaume, que l'autorité légitime est fondée sur le *Contrat* fait entre le Souverain & ses sujets. L'Essai sur *l'abus de la critique en matiere de Religion* offre quelques autres exemples plus ridicules encore des nouvelles imputations faites à l'Encyclopédie; & c'en est assez sans doute pour nous dispenser de répliquer en détail à des Calomniateurs imbéciles, qui ne cherchent en jouant le rôle d'apôtres qu'une existence & des protecteurs, & par qui la Religion seroit déshonorée, si elle pouvoit l'être. D'ailleurs pour lire la réponse, il faudroit avoir lu les critiques, & qui peut en avoir le courage?

plus respectables, les Auteurs reconnoîtront sans peine que l'Encyclopédie, quoique très-mal attaquée par ses adversaires, a pu être justement condamnée par ses Juges; ils béniront la Providence qui les déchargera d'un fardeau que l'amour seul du bien public leur faisoit supporter avec courage; & ils écriront avec autant de respect que de joie au bas de l'ordre suprême qui leur imposera silence: *DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT.*

DISCOURS

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
DE
L'ENCYCLOPÉDIE.

AVERTISSEMENT.

*Le Discours Préliminaire de l'*ENCYCLOPÉDIE *a été reçu avec une indulgence qui ne fait qu'exciter ma reconnoissance & mon zéle, sans me fermer les yeux sur ce qui manque à cet ouvrage. J'ai averti, & je ne saurois trop le répéter, que Mr. Diderot est Auteur du* Prospectus *de l'Encyclopédie, qui termine ce Discours, & qui en fait une partie essentielle. C'est à lui qu'appartient aussi la Table ou le Systême figuré des connoissances humaines, & l'explication de cette Table. J'ai joint de son aveu l'une & l'autre au Discours, parce qu'elles ne forment proprement avec lui qu'un même corps, & que je n'aurois pû les faire aussi bien.*

Quoique le succès de l'ouvrage ait été fort au-delà de son mérite & de mes desirs, j'ai eu le bonheur ou le malheur peut-être d'essuyer assez peu de critiques. On m'en a fait quelques-unes, qui sont purement littéraires, & auxquelles je me crois dispensé de répondre. Que m'importe en effet qu'on estime tant qu'on voudra la Rhétori-

que des Colleges, la foule des Ecrivains latins modernes, la Prose de Despreaux, de Rousseau, de la Fontaine, de Corneille, & de tant d'autres Poëtes; qu'on regarde avec le P. Le Cointe un certain Virgile (Evêque, Prêtre ou Sacristain) comme un fort méchant homme, *pour avoir eu raison malgré le Pape Zacharie; qu'on prétende que plusieurs Théologiens de l'Eglise Romaine n'ont pas fait des efforts réitérés pour ériger en dogmes des opinions absurdes & pernicieuses (telles que celles de l'infaillibilité du Pape, & de son pouvoir sur le temporel des Rois); qu'on me reproche enfin jusqu'aux éloges que j'ai donnés à quelques grands hommes de notre siecle, dont la plûpart n'ont avec moi aucune liaison, & que l'intrigue, l'ignorance ou l'imbécillité s'efforcent de décrier ou de noircir? Quand le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie n'auroit d'autre mérite que d'avoir célébré ces Auteurs illustres, ce mérite sera de quelque valeur aux yeux de la postérité, si les foibles productions de ma plume parviennent jusqu'à elle. Elle me saura gré d'avoir eu le courage d'être juste, malgré l'envie, la cabale, les petits talens, leurs panégyristes, & leurs Mecenes.*

On m'a fait d'autres reproches beaucoup plus graves ; leur importance ne me permet pas de les taire, mais aussi leur injustice me dispense d'en parler sur le ton d'une apologie sérieuse. En effet que répondre à un critique qui m'accuse d'avoir cherché dans la formation de la société, plutôt que dans des hypothèses arbitraires, non l'essence, mais les notions *du bien & du mal ; de n'avoir pas examiné comment un homme né & abandonné dans une isle deserte se formeroit les idées de vertu & de vice, c'est-à-dire comment un être romanesque s'instruiroit de ses devoirs envers des êtres inconnus ; d'avoir pensé d'après l'expérience, l'histoire & la raison, que la notion des vices & des vertus morales a précédé dans les Païens la connoissance du vrai Dieu ; d'avoir dispensé l'homme de ses devoirs envers l'Être suprême, quoique je parle à plusieurs reprises de ces devoirs ; d'avoir regardé les corps comme* cause efficiente *de nos sensations, quoique j'aye dit expressément qu'ils n'ont avec nos sensations* aucun rapport ; *d'avoir cru que la spiritualité de l'ame & l'existence de Dieu étoient des vérités assez claires pour ne demander que des preuves très-courtes ; de n'avoir point parlé* assez *au*

long *de la Religion Chrétienne, dont je pouvois même me dispenser de parler absolument, puisqu'elle est d'un ordre supérieur au Systême encyclopédique des connoissances humaines; d'avoir dégradé la Religion naturelle, en avançant que la connoissance qu'elle nous donne de Dieu & de nos devoirs est fort imparfaite; d'avoir dégradé en même tems la révélation, pour avoir accordé aux Théologiens la faculté de raisonner; d'avoir enfin admis avec M. Pascal (qui devroit pourtant être une grande autorité pour mon adversaire) des vérités qui sans être opposées vont les unes au cœur, & les autres à l'esprit? Telles sont les objections que n'a pas rougi de me faire un Journaliste plus Orthodoxe peut-être que Logicien, mais certainement plus mal intentionné qu'Orthodoxe. Pour y répondre, il suffit de les exposer, & de dire à ma nation ce que disoit au Peuple Romain cet agriculteur accusé de maléfice:* veneficia mea, Quirites, hæc sunt.

Il faut avouer que si dans le siecle où nous sommes, le ton d'irréligion ne coûte rien à quelques Ecrivains, le reproche d'irréligion ne coûte rien à quelques-autres. Soyez Chrétien, pourroit-on dire à ces derniers, mais à condition que vous le serez

assez pour ne pas accuser trop légerement vos freres de ne le point être.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur cet ouvrage. Quelques personnes ont affecté de répandre, à la vérité sourdement, & sans preuves, que le plan m'en avoit été fourni par les ouvrages du chancelier Bacon. Un court éclaircissement sur cette imputation mettra le Lecteur en état d'en juger. Ce Discours a deux parties; la premiere a pour objet la généalogie des sciences, & la seconde est l'histoire philosophique des progrès de l'esprit humain depuis la renaissance des lettres. Dans cette derniere partie il n'y a pas un seul mot qui appartienne au grand homme dont on m'accuse d'être le copiste. L'exposition & le détail de l'ordre généalogique des sciences & des arts, qui compose presque en entier la premiere partie, n'appartient pas davantage à Bacon. J'ai seulement emprunté, vers la fin de cette premiere partie, quelques-unes de ses idées, en très petit nombre, sur l'ordre encyclopédique des connoissances humaines, qu'il ne faut pas confondre, comme je l'ai prouvé, avec la généalogie des sciences; à ces idées que Bacon m'a fournies, & dont je n'ai point dissimulé que je lui étois redevable, j'en

ai joint beaucoup d'autres que je crois m'être propres, & qui sont relatives à ce même ordre encyclopédique. Ainsi le peu que j'ai tiré du Chancelier d'Angleterre est renfermé dans quelques lignes de ce Discours, comme il est aisé de s'en convaincre en jettant les yeux sur l'arbre encyclopédique de Bacon (a) ; *& , ce qu'il ne faut pas oublier, j'ai eu soin d'avertir expressément de ce peu que je lui dois. Voilà à quoi se réduit le prétendu plagiat qu'on me reproche : mais ce Discours a eu le bonheur de réussir ; il falloit bien tâcher de me l'ôter.*

(*a*) Cet arbre du Chancelier Bacon, est imprimé à la fin du discours. Nous invitons le Lecteur à faire la comparaison. Il ne faut pas confondre avec le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, le systême figuré qui est à la fin, & qu'on a reconnu expressément être tiré en grande partie du Chancelier Bacon, quoiqu'il s'y trouve encore des différences considérables.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DE L'ENCYCLOPÉDIE.

L'Encyclopédie que nous présentons au Public, est, comme son titre l'annonce, l'Ouvrage d'une société de Gens de Lettres. Nous croirions pouvoir assûrer, si nous n'étions pas du nombre, qu'ils sont tous avantageusement connus, ou dignes de l'être. Mais sans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux Savans de porter, il est au moins de notre devoir d'écarter avant toutes choses l'objection la plus capable de nuire au succès d'une si grande entreprise. Nous déclarons donc que nous n'avons point eu la témérité

de nous charger seuls d'un poids si supérieur à nos forces, & que notre fonction d'Editeurs consiste principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus considérable nous a été entiérement fournie. Nous avions fait expressément la même déclaration dans le corps du *Prospectus* * ; mais elle auroit peut-être dû se trouver à la tête. Par cette précaution, nous eussions apparemment répondu d'avance à une foule de gens du monde, & même à quelques gens de Lettres, qui nous ont demandé comment deux personnes pouvoient traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts, & qui néanmoins avoient jetté sans doute les yeux sur le *Prospectus*, puisqu'ils ont bien voulu l'honorer de leurs éloges. Ainsi le seul moyen d'empêcher sans retour leur objection de reparoître, c'est d'employer, comme nous faisons ici, les premieres lignes de notre Ouvrage à la détruire. Ce début est donc uniquement destiné à ceux de nos Lecteurs qui ne jugeront pas à propos d'aller plus loin: nous devons aux autres un détail beau-

* Ce *Prospectus* a été publié au mois de Novembre 1750.

coup plus étendu ſur l'exécution de L'ENCYCLOPÉDIE : ils le trouveront dans la ſuite de ce Diſcours ; mais ce détail ſi important par ſa nature & par ſa matiere, demande à être précédé de quelques réflexions philoſophiques.

L'OUVRAGE que nous commençons (& que nous deſirons de finir) a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit expoſer autant qu'il eſt poſſible, l'ordre & l'enchaînement des connoiſſances humaines : comme *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit contenir ſur chaque Science & ſur chaque Art, ſoit libéral, ſoit méchanique, des principes généraux qui en ſont la baſe, & les détails les plu eſſentiels, qui en font le corps & l ſubſtance. Ces deux points de vûe d'*Encyclopédie* & de *Dictionnaire raiſonné*, formeront donc le plan & la div ſion de notre Diſcours préliminair Nous allons les enviſager, les ſuiv l'un après l'autre, & rendre comp des moyens par leſquels on a tâché ſatisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi ſur liaiſon que les découvertes ont e

elles, il est facile de s'appercevoir que les Sciences & les Arts se prêtent mutuellement des secours, & qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais s'il est souvent difficile de réduire à un petit nombre de regles ou de notions générales, chaque Science ou chaque Art en particulier, il ne l'est pas moins de renfermer dans un systême qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine.

Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche, est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie & la filiation de nos connoissances; les causes qui ont dû les faire naître, & les caracteres qui les distinguent; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine & à la génération de nos idées. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des sciences & des arts, il ne sauroit être déplacé à la tête d'un Dictionnaire raisonné des connoissances humaines.

On peut diviser toutes nos connoissances en directes & en réfléchies. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement sans aucune opération

de notre volonté ; qui trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre ame, y entrent sans résistance & sans effort. Les connoissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant & en les combinant.

Toutes nos connoissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens ; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers Philosophes a été long-tems regardé comme un axiome par les Scholastiques ; pour qu'ils lui fissent cet honneur, il suffisoit qu'il fût ancien ; & ils auroient défendu avec la même chaleur les formes substantielles ou les qualités occultes. Aussi cette vérité fut-elle traitée à la renaissance de la Philosophie ; comme les opinions absurdes dont on auroit dû la distinguer ; on la proscrivit avec ces opinions, parce que rien n'est si dangereux pour le vrai, & ne l'expose tant à être méconnu, que l'alliage ou le voisinage de l'erreur. Le systême des idées innées, séduisant à plusieurs égards, & plus frappant peut-être parce qu'il étoit moins connu, a

ſuccédé à l'axiome des Scholaſtiques ; & après avoir long-tems régné, il conſerve encore quelques partiſans ; tant la vérité a de peine à reprendre ſa place, quand les préjugés ou le ſophiſme l'en ont chaſſée. Enfin depuis aſſez peu de tems on convient preſque généralement que les Anciens avoient raiſon ; & ce n'eſt pas la ſeule queſtion ſur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

Rien n'eſt plus inconteſtable que l'exiſtence de nos ſenſations ; ainſi pour prouver qu'elles ſont le principe de toutes nos connoiſſances, il ſuffit de démontrer qu'elles peuvent l'être : car en bonne Philoſophie, toute déduction qui a pour baſe des faits ou des vérités reconnues, eſt préférable à ce qui n'eſt appuyé que ſur des hypothèſes, même ingénieuſes. Pourquoi ſuppoſer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, ſi nous n'avons beſoin pour les former, que de réfléchir ſur nos ſenſations ? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point en effet d'autre origine.

La premiere choſe que nos ſenſations nous apprennent, & qui même n'en eſt

pas distinguée, c'est notre existence; d'où il s'ensuit que nos premieres idées réfléchies doivent tomber sur nous, c'est-à-dire, sur ce principe pensant qui constitue notre nature, & qui n'est point différent de nous-mêmes. La seconde connoissance que nous devons à nos sensations, est l'existence des objets extérieurs, parmi lesquels notre propre corps doit être compris, puisqu'il nous est, pour ainsi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui pense en nous. Ces objets innombrables produisent sur nous un effet si puissant, si continu, & qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier instant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous sommes forcés d'en sortir par les sensations qui nous assiégent de toutes parts, & qui nous arrachent à la solitude où nous resterions sans elles. La multiplicité de ces sensations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y observons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préside à nos idées réfléchies, & qui n'opere que sur nos

sensations même ; tout cela forme en nous un penchant insurmontable à assûrer l'existence des objets auxquels nous rapportons ces sensations, & qui nous paroissent en être la cause ; penchant que bien des Philosophes ont regardé comme l'ouvrage d'un Être supérieur, & comme l'argument le plus convaincant de l'existence de ces objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation & l'objet qui l'occasionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puisse trouver par le raisonnement de passage possible de l'un à l'autre : il n'y a qu'une espece d'instinct, plus sûr que la raison même, qui puisse nous forcer à franchir un si grand intervalle ; & cet instinct est si vif en nous, que quand on supposeroit pour un moment qu'il subsistât pendant que les objets extérieurs seroient anéantis, ces mêmes objets reproduits tout-à-coup ne pourroient augmenter sa force. Jugeons donc sans balancer, que nos sensations ont en effet hors de nous la cause que nous leur supposons, puisque l'effet qui peut résulter de l'existence réelle de cette cause ne sauroit différer en aucune ma-

niére de celui que nous éprouvons ; & n'imitons point ces Philosophes dont parle Montagne, qui interrogés sur le principe des actions humaines, cherchent encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages sur une vérité reconnue des Sceptiques mêmes lorsqu'ils ne disputent pas, laissons aux Métaphysiciens éclairés le soin d'en développer le principe : c'est à eux à déterminer, s'il est possible, quelle gradation observe notre ame dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, poussée, pour ainsi dire, & retenue tout à la fois par une foule de perceptions ; qui d'un côté l'entraînent vers les objets extérieurs, & qui de l'autre n'appartenant proprement qu'à elle, semblent lui circonscrire un espace étroit dont elles ne lui permettent pas de sortir.

De tous les objets qui nous affectent par leur présence, notre propre corps est celui dont l'existence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimement : mais à peine sentons-nous l'existence de notre corps, que nous nous appercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les

dangers qui l'environnent. Sujet à mille besoins, & sensible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il seroit bientôt détruit, si le soin de sa conservation ne nous occupoit. Ce n'est pas que tous les corps extérieurs nous fassent éprouver des sensations désagréables; quelques-uns semblent nous dédommager par le plaisir que leur action nous procure. Mais tel est le malheur de la condition humaine, que la douleur est en nous le sentiment le plus vif; le plaisir nous touche moins qu'elle, & ne suffit presque jamais pour nous en consoler. En vain quelques Philosophes soûtenoient, en retenant leurs cris au milieu des souffrances, que la douleur n'étoit point un mal: en vain quelques autres plaçoient le bonheur suprême dans la volupté, à laquelle ils ne laissoient pas de se refuser par la crainte de ses suites: tous auroient mieux connu notre nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente, & de convenir que sans pouvoir atteindre à ce souverain bien, il nous étoit seulement permis d'en approcher plus ou moins, à proportion de nos

ſoins & de notre vigilance. Des réflexions ſi naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même, & libre des préjugés, ſoit d'éducation, ſoit d'étude : elles ſeront la ſuite de la premiere impreſſion qu'il recevra des objets ; & on peut les mettre au nombre de ces premiers mouvemens de l'ame, précieux pour les vrais ſages, & dignes d'être obſervés par eux, mais négligés ou rejettés par la Philoſophie ordinaire, dont ils démentent preſque toujours les principes.

La néceſſité de garantir notre propre corps de la douleur & de la deſtruction, nous fait examiner parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuiſibles, pour rechercher les uns & fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paroiſſent entiérement ſemblables à nous, c'eſt-à-dire, dont la forme eſt toute pareille à la nôtre, & qui autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, ſemblent avoir les mêmes perceptions que nous : tout nous porte donc à penſer qu'ils ont auſſi les mêmes be-

soins que nous éprouvons, & par conséquent le même intérêt à les satisfaire; d'où il résulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire. La communication des idées est le principe & le soûtien de cette union, & demande nécessairement l'invention des signes; telle est l'origine de la formation des sociétés avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce que tant de motifs puissans nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bientôt l'étendue de nos idées, & nous en fait naître de très-nouvelles pour nous, & de très éloignées, selon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes sans un tel secours. C'est aux Philosophes à juger si cette communication réciproque, jointe à la ressemblance que nous appercevons entre nos sensations & celles de nos semblables, ne contribue pas beaucoup à fortifier ce penchant invincible que nous avons à supposer l'existence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon sujet, je remarquerai

seulement que l'agrément & l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, soit à faire part de nos idées aux autres hommes, soit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à resserrer de plus en plus les liens de la société commencée, & à la rendre la plus utile pour nous qu'il est possible. Mais chaque membre de la société cherchant ainsi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, & ayant à combattre dans chacun des autres membres un empressement égal, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y ayent le même droit. Un droit si légitime est donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appellé loi du plus fort, dont l'usage semble nous confondre avec les animaux, & dont il est pourtant si difficile de ne pas abuser. Ainsi la force, donnée par la nature à certains hommes, & qu'ils ne devroient sans doute employer qu'au soutien & à la protection des foibles, est au contraire l'origine de l'oppression de ces derniers. Mais plus l'oppression est violente, plus ils la souffrent impatiemment, parce qu'ils sentent que rien n'a dû

les y aſſujettir. De-là la notion de l'injuſte, & par conſéquent du bien & du mal moral, dont tant de Philoſophes ont cherché le principe, & que le cri de la nature, qui retentit dans tout homme, fait entendre chez les Peuples même les plus ſauvages. De-là auſſi cette loi naturelle que nous trouvons au-dedans de nous, ſource des premieres lois que les hommes ont dû former : ſans le ſecours même de ces lois elle eſt quelquefois aſſez forte, ſinon pour anéantir l'oppreſſion, au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'eſt ainſi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos ſemblables, produit en nous la connoiſſance réfléchie des vertus oppoſées à ces vices, connoiſſance précieuſe, dont une union & une égalité parfaite nous auroient peut-être privés.

Par l'idée acquiſe du juſte & de l'injuſte, & conſéquemment de la nature morale des actions, nous ſommes naturellement amenés à examiner quel eſt en nous le principe qui agit, ou, ce qui eſt la même choſe, la ſubſtance qui veut & qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre

corps & l'idée que nous en avons, pour reconnoître qu'il ne sauroit être cette substance, puisque les propriétés que nous observons dans la matiere, n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir & de penser : d'où il résulte que cet être appellé *Nous* est formé de deux principes de différente nature, tellement unis, qu'il regne entre les mouvemens de l'un & les affections de l'autre, une correspondance que nous ne saurions ni suspendre ni altérer, & qui les tient dans un assujettissement réciproque. Cet esclavage si indépendant de nous, joint aux réflexions que nous sommes forcés de faire sur la nature des deux principes & sur leur imperfection, nous éleve à la contemplation d'une Intelligence toute-puissante à qui nous devons ce que nous sommes, & qui exige par conséquent notre culte : son existence, pour être reconnue, n'auroit besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des autres hommes, & celui de la nature entiere, ne s'y joindroient pas.

Il est donc évident que les notions purement intellectuelles du vice & de

la vertu, le principe & la nécessité des lois, la spiritualité de l'ame, l'existence de Dieu & nos devoirs envers lui, en un mot les vérités dont nous avons le besoin le plus prompt & le plus indispensable, sont le fruit des premieres idées réfléchies que nos sensations occasionnent.

Quelque intéressantes que soient ces premieres vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle est unie nous ramene bientôt à lui par la nécéssité de pourvoir à des besoins qui se multiplient sans cesse. Sa conservation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il est atteint. C'est à quoi nous cherchons à satisfaire par deux moyens ; savoir, par nos découvertes particulieres, & par les recherches des autres hommes ; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De-là ont dû naître d'abord l'Agriculture, la Médecine, enfin tous les Arts les plus absolument nécessaires. Ils ont été en même tems & nos connoissances primitives, & la source de toutes les autres, même de celles qui en paroissent très-

éloignées par leur nature : c'eſt ce qu'il faut développer plus en détail.

Les premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumieres, c'eſt-à-dire, de leurs efforts ſéparés ou réunis, ſont parvenus, peut-être en aſſez peu de tems, à découvrir une partie des uſages auxquels ils pouvoient employer les corps. Avides de connoiſſances utiles, ils ont dû écarter d'abord toute ſpéculation oiſive, conſidérer rapidement les uns après les autres les différens êtres que la nature leur préſentoit, & les combiner, pour ainſi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes & les plus palpables. A cette premiere combinaiſon, il a dû en ſuccéder une autre plus recherchée, mais toujours relative à leurs beſoins, & qui a principalement conſiſté dans une étude plus approfondie de quelques propriétés moins ſenſibles, dans l'altération & la décompoſition des corps, & dans l'uſage qu'on en pouvoit tirer.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons & leurs ſucceſſeurs ayent été capables de faire, excités par un objet auſſi intéreſſant que celui de leur propre conſervation,

l'expérience & l'observation de ce vaste Univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pu franchir. L'esprit accoûtumé à la méditation, & avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une espece de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuse, découverte qui ne connoît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connoissances agréables suffisoit pour consoler de la privation d'une vérité utile, on pourroit dire que l'étude de la Nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs : c'est une espece de superflu, qui supplée, quoique très-imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins & des objets de nos passions, le plaisir tient une des premieres places, & la curiosité est un besoin pour qui sait penser, sur-tout lorsque ce desir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entiérement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connoissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui

nous feroient d'une plus grande nécessité. Un autre motif sert à nous soûtenir dans un pareil travail ; si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connoissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité, comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine & la cause des progrès de cette vaste science, appellée en général Physique ou Etude de la Nature, qui comprend tant de parties différentes : l'Agriculture & la Médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en sont plus aujourd'hui que des branches. Aussi, quoique les plus essentielles & les premieres de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées & obscurcies par les autres.

Dans cette étude que nous faisons de la Nature, en partie par nécessité, en partie par amusement, nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés, mais tellement unies pour la plûpart dans un même sujet,

qu'afin de les étudier chacune plus à fond, nous sommes obligés de les considérer séparément. Par cette opération de notre esprit, nous découvrons bientôt des propriétés qui paroissent appartenir à tous les corps, comme la faculté de se mouvoir ou de rester en repos, & celle de se communiquer du mouvement, source des principaux changemens, que nous observons dans la Nature. L'examen de ces propriétés, & sur-tout de la derniere, aidé par nos propres sens, nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent; c'est l'impénétrabilité, ou cette espece de force par laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de maniere que deux corps rapprochés le plus qu'il est possible, ne peuvent jamais occuper un espace moindre que celui qu'ils remplissoient étant desunis. L'impénétrabilité est la propriété principale par laquelle nous distinguons les corps des parties de l'espace indéfinie où nous imaginons qu'ils sont placés; du moins c'est ainsi que nos sens nous font juger; & s'ils nous trompent sur ce point, c'est une erreur si métaphysique, que notre existence & notre

conſervation n'en ont rien à craindre, & que nous y revenons continuellement comme malgré nous par notre maniere ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'eſpace comme le lieu des corps, ſinon réel, au moins ſuppoſé ; c'eſt en effet par le ſecours des parties de cet eſpace conſidérées comme pénétrables & immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puiſſions avoir du mouvement. Nous ſommes donc comme naturellement contraints à diſtinguer, au moins par l'eſprit, deux ſortes d'étendue, dont l'une eſt impénétrable, & l'autre conſtitue le lieu des corps. Ainſi quoique l'impénétrabilité entre néceſſairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matiere, cependant comme c'eſt une propriété relative, c'eſt-à-dire, dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps enſemble, nous nous accoûtumons bientôt à la regarder comme diſtinguée de l'étendue, & à conſidérer celle-ci ſéparément de l'autre.

Par cette nouvelle conſidération nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées & étendues de l'eſ-

pace; point de vûe le plus général & le plus abstrait sous lequel nous puissions les envisager. Car l'étendue où nous ne distinguerions point de parties figurées, ne seroit qu'un tableau lointain & obscur, où tout nous échapperoit, parce qu'il nous seroit impossible d'y rien discerner. La couleur & la figure, propriétés toujours attachées aux corps, quoique variables pour chacun d'eux, nous servent en quelque sorte à les détacher du fond de l'espace; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard: aussi pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle, nous préférons la figure à la couleur, soit parce que la figure nous est plus familiere étant à la fois connue par la vue & par le toucher, soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur, que la couleur sans la figure; soit enfin parce que la figure sert à fixer plus aisément & d'une maniere moins vague, les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue, simplement en tant que figurée. C'est l'objet de la Géométrie, qui pour y parvenir

plus facilement, confidere d'abord l'étendue limitée par une feule dimenfion, enfuite par deux, & enfin fous les trois dimenfions qui conftituent l'effence du corps intelligible, c'eft-à-dire, d'une portion de l'efpace terminée en tout fens par des bornes intellectuelles.

Ainfi, par des opérations & des abftractions fucceffives de notre efprit, nous dépouillons la matiere de prefque toutes fes propriétés fenfibles, pour n'envifager en quelque maniere que fon phantôme; & l'on doit fentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit, ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne fera point néceffaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorfqu'il fera queftion d'étudier leur mouvement, en les confidérant comme des parties de l'efpace, figurées, mobiles, & diftantes les unes des autres.

L'examen que nous faifons de l'étendue figurée nous préfentant un grand nombre de combinaifons à faire, il eft néceffaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaifons plus faciles; & comme elles confiftent prin-

cipalement dans le calcul & le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques sont formés, cette recherche nous conduit bientôt à l'Arithmétique ou Science des nombres. Elle n'est autre chose que l'art de trouver d'une maniere abrégée l'expression d'un rapport unique qui résulte de la comparaison de plusieurs autres. Les différentes manieres de comparer ces rapports donnent les différentes regles de l'Arithmétique.

De plus, il est bien difficile qu'en réfléchissant sur ces regles, nous n'appercevions certains principes ou propriétés générales des rapports, par le moyen desquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une maniere universelle, découvrir les différentes combinaisons qu'on en peut faire. Les résultats de ces combinaisons, réduits sous une forme générale, ne seront en effet que des calculs arithmétiques indiqués, & représentés par l'expression la plus simple & la plus courte que puisse souffrir leur état de généralité. La science ou l'art de désigner ainsi les rapports est ce qu'on nomme Algebre. Ainsi quoiqu'il n'y ait proprement de calcul possible

que par les nombres, ni de grandeur mesurable que l'étendue (car sans l'espace nous ne pourrions mesurer exactement le tems) nous parvenons, en généralisant toujours nos idées, à cette partie principale des mathématiques, & de toutes les Sciences naturelles, qu'on appelle Science des grandeurs en général; elle est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire, sur tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution.

Cette Science est le terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matiere puisse nous conduire, & nous ne pourrions aller plus loin sans sortir tout-à-fait de l'univers matériel. Mais telle est la marche de l'esprit dans ses recherches, qu'après avoir généralisé ses perceptions jusqu'au point de ne pouvoir plus les décomposer davantage, il revient ensuite sur ses pas, recompose de nouveau ces perceptions mêmes, & en forme peu à peu & par gradation, les êtres réels qui sont l'objet immédiat & direct de nos sensations. Ces êtres, immédiatement relatifs à nos besoins,

ſont auſſi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier ; les abſtractions mathématiques nous en facilitent la connoiſſance ; mais elles ne ſont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

C'eſt pourquoi, ayant en quelque ſorte épuiſé par les ſpéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui conſtitue le corps phyſique, & qui étoit la derniere qualité ſenſible dont nous l'avions dépouillé. Cette nouvelle conſidération entraîne celle de l'action des corps les uns ſur les autres, car les corps n'agiſſent qu'entant qu'ils ſont impénétrables ; & c'eſt de-là que ſe déduiſent les lois de l'équilibre & du mouvement, objet de la méchanique. Nous étendons même nos recherches juſqu'au mouvement des corps animés par des forces ou cauſes motrices inconnues, pourvû que la loi ſuivant laquelle ces cauſes agiſſent, ſoit connue ou ſuppoſée l'être.

Rentrés enfin tout-à-fait dans le monde corporel, nous appercevons bientôt l'uſage que nous pouvons faire de la Géométrie & de la Méchanique, pour acquérir ſur les propriétés des

corps les connoiſſances les plus variées & les plus profondes. C'eſt à peu-près de cette maniere que ſont nées toutes les Sciences appellées phyſico-mathématiques. On peut mettre à leur tête l'Aſtronomie, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, eſt la plus digne de notre application par le ſpectacle magnifique qu'elle nous préſente. Joignant l'obſervation au calcul, & les éclairant l'un par l'autre, cette ſcience détermine avec une exactitude digne d'admiration les diſtances & les mouvemens les plus compliqués des corps céleſtes; elle aſſigne juſqu'aux forces mêmes par leſquelles ces mouvemens ſont produits ou altérés. Auſſi peut-on la regarder à juſte titre comme l'application la plus ſublime & la plus ſûre de la Géométrie & de la Méchanique réunies; & ſes progrès comme le monument le plus inconteſtable du ſuccès auquel l'eſprit humain peut s'élever par ſes efforts.

L'uſage des connoiſſances mathématiques n'eſt pas moins grand dans l'examen des corps terreſtres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous obſervons dans ces corps ont entr'elles

des rapports plus ou moins ſenſibles pour nous : la connoiſſance ou la découverte de ces rapports eſt preſque toujours le ſeul objet auquel il nous ſoit permis d'atteindre, & le ſeul par conſéquent que nous devions nous propoſer. Ce n'eſt donc point par des hypothèſes vagues & arbitraires que nous pouvons eſpérer de connoître la Nature, c'eſt par l'étude réfléchie des phénomènes, par la comparaiſon que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire autant qu'il ſera poſſible, un grand nombre de phénomènes à un ſeul qui puiſſe en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes d'une ſcience, plus on leur donne d'étendue ; puiſque l'objet d'une ſcience étant néceſſairement déterminé, les principes appliqués à cet objet ſeront d'autant plus féconds qu'ils ſeront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à ſaiſir, conſtitue le véritable eſprit ſyſtématique, qu'il faut bien ſe garder de prendre pour l'eſprit de ſyſtême avec lequel il ne ſe rencontre pas toujours. Nous en parlerons plus au long dans la ſuite.

Mais à proportion que l'objet qu'on embrasse est plus ou moins difficile & plus ou moins vaste, la réduction dont nous parlons est plus ou moins pénible : on est donc aussi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui se livrent à l'étude de la Nature. L'Aimant, par exemple, un des corps qui a été le plus étudié, & sur lequel on a fait des découvertes si surprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer sa vertu, celle de se tourner vers les poles du Monde, avec une variation qui est elle-même sujette à des regles, & qui n'est pas moins étonnante que ne le seroit une direction plus exacte ; enfin la propriété de s'incliner en formant avec la ligne horisontale un angle plus ou moins grand, selon le lieu de la terre où il est placé. Toutes ces propriétés singulieres, dépendantes de la nature de l'Aimant, tiennent vraisemblablement à quelque propriété générale, qui en est l'origine, qui jusqu'ici nous est inconnue, & peut-être le restera long-tems. Au défaut d'une telle connoissance, & des lumieres nécessaires sur la cause physique des propriétés de l'Aimant, ce seroit sans

doute une recherche bien digne d'un Philosophe, que de réduire, s'il étoit possible, toutes ces propriétés à une seule, en montrant la liaison qu'elles ont entr'elles. Mais plus une telle découverte seroit utile aux progrès de la Physique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit refusée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomènes dont l'enchaînement tient peut-être au systême général du monde.

La seule ressource qui nous reste donc dans une recherche si pénible, quoique si nécessaire, & même si agréable, c'est d'amasser le plus de faits qu'il nous est possible, de les disposer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeller à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne soient que des conséquences. Si nous osons quelquefois nous élever plus haut, que ce soit avec cette sage circonspection qui sied si bien à une vûe aussi foible que la nôtre.

Tel est le plan que nous devons suivre dans cette vaste partie de la Physique, appellée Physique générale & expérimentale. Elle differe des Sciences Physico-mathématiques, en ce qu'elle

n'est proprement qu'un recueil raisonné d'expériences & d'observations ; au lieu que celle-ci par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduisent quelquefois d'une seule & unique observation un grand nombre de conséquences qui tiennent de bien près par leur certitude aux vérités géométriques. Ainsi une seule expérience sur la réflexion de la lumiere donne toute la Catoptrique, ou science des propriétés des Miroirs ; une seule sur la réfraction de la lumiere produit l'explication mathématique de l'Arc-en-ciel, la théorie des couleurs, & toute la Dioptrique, ou science des propriétés des Verres concaves & convexes ; d'une seule observation sur la pression des fluides, on tire toutes les lois de l'équilibre & du mouvement de ces corps ; enfin une expérience unique sur l'accélération des coprs qui tombent, fait découvrir les lois de leur chûte sur des plans inclinés, & celles du mouvement des pendules.

Il faut avouer pourtant que les Géométres abusent quelquefois de cette application de l'Algebre à la Physique. Au défaut d'expériences propres à ser-

vir de base à leur calcul, ils se permettent des hypothèses, les plus commodes à la vérité qu'il leur est possible ; mais souvent très-éloignées de ce qui est réellement dans la nature. On a voulu réduire en calcul jusqu'à l'art de guérir ; & le corps humain, cette machine si compliquée, a été traité par nos Médecins algébristes comme le seroit la machine la plus simple ou la plus facile à décomposer. C'est une chose singuliere de voir ces Auteurs résoudre d'un trait de plume des problêmes d'Hydraulique & de Statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands Géométres. Pour nous, plus sages ou plus timides, contentons-nous d'envisager la plûpart de ces calculs & de ces suppositions vagues comme des jeux d'esprit auxquels la Nature n'est pas obligée de se soûmettre ; & concluons, que la seule vraie maniere de philosopher en Physique, consiste ou dans l'application de l'analyse mathématique aux expériences, ou dans l'observation seule, éclairée par l'esprit de méthode, aidée quelquefois par des conjectures lorsqu'elles peuvent fournir des vûes, mais sévérement dégagée de toute hypothèse arbitraire.

Arrêtons-nous un moment ici, & jettons les yeux ſur l'eſpace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites, où ſe trouvent, pour ainſi dire, concentrées preſque toutes les connoiſſances certaines accordées à nos lumieres naturelles. L'une de ces limites, celle d'où nous ſommes partis, eſt l'idée de nous-mêmes, qui conduit à celle de l'Être tout-puiſſant, & de nos principaux devoirs. L'autre eſt cette partie des mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps, de l'étendue & de la grandeur. Entre ces deux termes eſt un intervalle immenſe, où l'intelligence ſuprème ſemble avoir voulu ſe jouer de la curioſité humaine, tant par les nuages qu'elle y a répandues ſans nombre, que par quelques traits de lumiere qui ſemblent s'échapper de diſtance en diſtance pour nous attirer. On pourroit comparer l'Univers à certains ouvrages d'une obſcurité ſublime, dont les Auteurs en s'abaiſſant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui perſuader qu'il entend tout à-peu-près. Heureux donc, ſi nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter

la véritable route ; autrement les éclairs destinés à nous y conduire, ne serviroient souvent qu'à nous en écarter davantage.

Il s'en faut bien d'ailleurs que le petit nombre de connoissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter, & qui sont, si on peut s'exprimer de la sorte, reléguées aux deux extrémités de l'espace dont nous parlons, soit suffisant pour satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire, est un mystere impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule ; & les plus grands génies à force de réflexions sur une matiere si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des hommes. On peut en dire autant de notre existence présente & future, de l'essence de l'Être auquel nous la devons, & du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous est donc plus nécessaire qu'une Religion révélée qui nous instruise sur tant de divers objets. Destinée à servir de supplément à la connoissance naturelle, elle nous montre une

partie de ce qui nous étoit caché ; mais elle se borne à ce qu'il nous est absolument nécessaire de connoître ; le reste est fermé pour nous & apparemment le sera toujours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la Religion révélée se réduit : néanmoins à la faveur des lumieres qu'elle a communiquées au monde, le Peuple même est plus ferme & plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes, que ne l'ont été toutes les sectes des Philosophes.

A l'égard des Sciences mathématiques, qui constituent la seconde des limites dont nous avons parlé, leur nature & leur nombre ne doivent point nous en imposer. C'est à la simplicité de leur objet qu'elles sont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avouer que comme toutes les parties des Mathématiques n'ont pas un objet également simple, aussi la certitude proprement dite, celle qui est fondée sur des principes nécessairement vrais & évidens par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même maniere à toutes ces parties. Plusieurs

d'entr'elles, appuyées sur des principes physiques, c'est-à-dire, sur des vérités d'expérience ou sur de simples hypothèses, n'ont, pour ainsi dire, qu'une certitude d'expérience ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs & des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire, l'Algebre, la Géométrie & la Méchanique, qu'on puisse regarder comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t-il dans la lumiere que ces Sciences présentent à notre esprit, une espece de gradation, & pour ainsi dire de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, & considéré d'une maniere générale & abstraite, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages; c'est par cette raison que la Géométrie est plus simple que la Méchanique, & l'une & l'autre moins simples que l'Algebre. Ce paradoxe n'en sera point un pour ceux qui ont étudié ces Sciences en Philosophes; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent celles qui portent avec elles une

plus grande lumiere : l'obſcurité s'empare de nos idées à meſure que nous examinons dans un objet plus de propriétés ſenſibles. L'impénétrabilité, ajoûtée à l'idée de l'étendue, ſemble ne nous offrir qu'un myſtere de plus ; la nature du mouvement eſt une énigme pour les Philoſophes ; le principe métaphyſique des lois de la percuſſion ne leur eſt pas moins caché ; en un mot plus ils approfondiſſent l'idée qu'ils ſe forment de la matiere & des propriétés qui la repréſentent, plus cette idée s'obſcurcit & paroît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'eſprit n'eſt pas ſatisfait au même degré par toutes les connoiſſances mathématiques : allons plus loin, & examinons ſans prévention à quoi ces connoiſſances ſe réduiſent. Enviſagées d'un premier coup d'œil, elles ſont ſans doute en fort grand nombre, & même en quelque ſorte inépuiſables : mais lorſqu'après les avoir accumulées, on en fait le dénombrement philoſophique, on s'apperçoit qu'on eſt en effet beaucoup moins riche qu'on ne croyoit l'être. Je ne parle point ici du

peu d'application & d'usage qu'on peut faire de plusieurs de ces vérités ; ce seroit peut-être un argument assez foible contr'elles : je parle de ces vérités considérées en elles-mêmes. Qu'est-ce que la plûpart de ces axiomes dont la Géométrie est si orgueilleuse, si ce n'est l'expression d'une même idée simple par deux signes ou mots différens ? Celui qui dit que deux & deux font quatre, a-t-il une connoissance de plus que celui qui se contenteroit de dire que deux & deux font deux & deux ? Les idées de tout, de partie, de plus grand & de plus petit, ne sont-elles pas à proprement parler, la même idée simple & individuelle, puisqu'on ne sauroit avoir l'une sans que les autres se présentent toutes en même tems ? Nous devons, comme l'ont observé quelques Philosophes, bien des erreurs à l'abus des mots ; c'est peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner absolument l'usage : je veux seulement faire observer à quoi il se réduit ; c'est à nous rendre les idées simples plus familieres par l'habitude, & plus propres aux différens usages auxquels nous

pouvons les appliquer. J'en dis à peu-près autant, quoiqu'avec les restrictions convenables, des théorèmes mathématiques. Considérés sans préjugé, ils se réduisent à un assez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une suite de propositions de Géométrie déduites les unes des autres, en sorte que deux propositions voisines se touchent immédiatement & sans aucun intervalle, on s'appercevra qu'elles ne sont toutes que la premiere proposition qui se défigure, pour ainsi dire, successivement & peu-à-peu dans le passage d'une conséquence à la suivante, mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement, & n'a fait que recevoir différentes formes. C'est à-peu-près comme si on vouloit exprimer cette proposition par le moyen d'une langue qui se seroit insensiblement dénaturée, & qu'on l'exprimât successivement de diverses manieres, qui représentassent les différens états par lesquels la langue a passé. Chacun de ces états se reconnoîtroit dans celui qui en seroit immédiatement voisin; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêleroit plus, quoiqu'il fût

toujours dépendant de ceux qui l'auroient précédé, & destiné à transmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de plusieurs vérités géométriques, comme des traductions plus ou moins différentes & plus ou moins compliquées de la même proposition, & souvent de la même hypothèse. Ces traductions sont au reste fort avantageuses par les divers usages qu'elles nous mettent à portée de faire du théorème qu'elles expriment; usages plus ou moins estimables à proportion de leur importance & de leur étendue. Mais en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une proposition, il faut reconnoître aussi que ce mérite réside originairement dans la proposition même. C'est ce qui doit nous faire sentir combien nous sommes redevables aux génies inventeurs, qui en découvrant quelqu'une de ces vérités fondamentales, source, & pour ainsi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la Géométrie, & étendu son domaine.

Il en est de même des vérités physiques & des propriétés des corps dont nous appercevons la liaison. Toutes ces propriétés

propriétés bien rapprochées, ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connoiſſance ſimple & unique. Si d'autres en plus grand nombre ſont détachées pour nous, & forment des vérités différentes, c'eſt à la foibleſſe de nos lumieres que nous devons ce triſte avantage; & l'on peut dire que notre abondance à cet égard eſt l'effet de notre indigence même. Les corps électriques dans leſquiels on a découvert tant de propriétés ſingulieres, mais qui ne paroiſſent pas tenir l'une à l'autre, ſont peut-être en un ſens les corps les moins connus, parce qu'ils paroiſſent l'être davantage. Cette vertu qu'ils acquierent étant frottés, d'attirer de petits corpuſcules, & celle de produire dans les animaux une commotion violente, ſont deux choſes pour nous; c'en ſeroit une ſeule ſi nous pouvions remonter à la premiere cauſe. L'Univers, pour qui ſauroit l'embraſſer d'un ſeul point de vûe, ne ſeroit, s'il eſt permis de le dire, qu'un fait unique & une grande vérité.

Les différentes connoiſſances, tant utiles qu'agréables, dont nous avons parlé juſqu'ici, & dont nos beſoins ont été la premiere origine, ne ſont pas les

ſeules que l'on ait dû cultiver. Il en eſt d'autres qui leur ſont relatives, & auxquelles par cette raiſon les hommes ſe ſont appliqués dans le même tems qu'ils ſe livroient aux premieres. Auſſi nous aurions en même tems parlé de toutes, ſi nous n'avions cru plus à propos & plus conforme à l'ordre philoſophique de ce Diſcours, d'enviſager d'abord ſans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude eſt celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y ſoient bientôt jointes. Voici à-peu-près dans quel ordre ces dernieres ont dû ſe ſuccéder.

L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la ſphere de leurs idées, ſoit par leurs propres efforts, ſoit par le ſecours de leurs ſemblables, leur a fait penſer qu'il ſeroit utile de réduire en art la maniere même d'acquérir des connoiſſances, & celle de ſe communiquer réciproquement leurs propres penſées; cet art a donc été trouvé, & nommé Logique. Il enſeigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décompoſer celles qui en renferment

un trop grand nombre de ſimples, à les enviſager par toutes leurs faces, enfin à les préſenter aux autres ſous une forme qui les leur rende faciles à ſaiſir. C'eſt en cela que conſiſte cette ſcience du raiſonnement qu'on regarde avec raiſon comme la clé de toutes nos connoiſſances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raiſonner eſt un préſent que la Nature fait d'elle-même aux bons eſprits; & on peut dire que les livres qui en traitent ne ſont guere utiles qu'à celui qui ſe peut paſſer d'eux. On a fait un grand nombre de raiſonnemens juſtes, longtems avant que la Logique réduite en principes apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme ſubtile & trompeuſe.

Cet art ſi précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, & de faciliter en conſéquence le paſſage des unes aux autres, fournit en quelque maniere le moyen de rapprocher juſqu'à un certain point les hommes qui paroiſſent différer le plus. En effet, toutes nos connoiſſances ſe réduiſent primitivement à des ſenſations, qui ſont

à-peu-près les mêmes dans tous les hommes ; & l'art de combiner & de rapprocher des idées directes, n'ajoute proprement à ces mêmes idées, qu'un arrangement plus ou moins exact, & une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées, ne differe guere de celui qui les combine avec peine, que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant, differe de celui qui a besoin pour l'apprécier qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties : l'un & l'autre en jettant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second ; & il n'eût fallu que l'arrêter & le fixer plus long-tems sur chacune, pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen les idées réfléchies du premier seroient devenues aussi à portée du second, que des idées directes. Ainsi il est peut-être vrai de dire qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût à la rigueur, & avec une bonne Logique, instruire l'esprit le plus borné ; parce qu'il y en a peu dont les pro-

poſitions ou les regles ne puiſſent être réduites à des notions ſimples, & diſpoſées entr'elles dans un ordre ſi immédiat, que la chaîne ne ſe trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'eſprit exige plus ou moins cette chaîne, & l'avantage des plus grands génies ſe réduit à en avoir moins beſoin que les autres, ou plutôt à la former rapidement & preſque ſans s'en appercevoir.

La ſcience de la communication des idées ne ſe borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la maniere la plus nette qu'il eſt poſſible, & par conſéquent à perfectionner les ſignes qui ſont deſtinés à la rendre : c'eſt auſſi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les ſociétés, n'ont ſans doute été d'abord qu'une collection aſſez biſarre de ſignes de toute eſpece, & les corps naturels qui tombent ſous nos ſens, ont été en conſéquence les premiers objets que l'on ait déſignés par des noms. Mais autant qu'il eſt permis d'en juger, les langues dans cette premiere formation, deſtinée à l'uſage le plus preſſant, ont

dû être fort imparfaites, peu abondantes, & assujetties à bien peu de principes certains ; & les Arts ou les Sciences absolument nécessaires pouvoient avoir fait beaucoup de progrès, lorsque les regles de la diction & du style étoient encore à naître. La communication des idées ne souffroit pourtant guere de ce défaut de regles, & même de la disette de mots ; ou plutôt elle n'en souffroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour obliger chacun des hommes à augmenter ses propres connoissances par un travail opiniâtre, sans trop se reposer sur les autres. Une communication trop facile peut tenir quelquefois l'ame engourdie, & nuire aux efforts dont elle seroit capable. Qu'on jette les yeux sur les prodiges des aveugles-nés, & des sourds & muets de naissance ; on verra ce que peuvent produire les ressorts de l'esprit, pour peu qu'ils soient vifs & mis en action par des difficultés à vaincre.

Cependant la facilité de rendre & de recevoir des idées par un commerce mutuel, ayant aussi de son côté des avantages incontestables, il n'est pas surprenant que les hommes ayent cherché de

plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela, ils ont commencé par réduire les ſignes aux mots, parce qu'ils ſont, pour ainſi dire, les ſymboles que l'on a le plus aiſément ſous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a ſuivi l'ordre des opérations de l'eſprit : après les individus, on a nommé les qualités ſenſibles, qui, ſans exiſter par elles-mêmes, exiſtent dans ces individus, & ſont communes à pluſieurs : peu-à-peu l'on eſt enfin venu à ces termes abſtraits, dont les uns ſervent à lier enſemble les idées, d'autres à déſigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement ſpirituelles. Tous ces termes que les enfans ſont ſi long-tems à apprendre, ont coûté ſans doute encore plus de tems à trouver. Enfin réduiſant l'uſage des mots en préceptes, on a formé la Grammaire, que l'on peut regarder comme une des branches de la Logique. Eclairé par une Métaphyſique fine & déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à diſtinguer ces nuances par des ſignes différens, donne des regles pour faire de ces ſignes l'uſage le plus avantageux, découvre ſou-

vent par cet esprit philosophique qui remonte à la source de tout, les raisons du choix bisarre en apparence qui fait préférer un signe à un autre, & ne laisse enfin à ce caprice national qu'on appelle usage, que ce qu'elle ne peut absolument lui ôter.

Les hommes en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'Eloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au sentiment, comme la Logique & la Grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même; & les prodiges qu'elle opere souvent entre les mains d'un seul sur toute une Nation, sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des regles à un talent si rare. C'est à-peu-près comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devoit les Orateurs à l'art, ou n'étoit pas du nombre, ou étoit bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour

réussir, les grands modeles sont le second; & tout ce que ces Ecrivains illustres nous ont laissé de philosophique & de réfléchi sur le talent de l'Orateur, ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carriere, ils ne vouloient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantesques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plutôt qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, & qui sont à l'Art oratoire ce que la Scholastique est à la vraie Philosophie, elles ne sont propres qu'à donner de l'Eloquence l'idée la plus fausse & la plus barbare. Cependant quoiqu'on commence assez universellement à en reconnoître l'abus, la possession où elles sont depuis long-tems de former une branche distinguée de la connoissance humaine, ne permet pas encore de les en bannir: pour l'honneur de notre discernement, le tems en viendra peut-être un jour.

Ce n'est pas assez pour nous de vivre avec nos contemporains, & de les dominer. Animés par la curiosité & par l'amour propre, & cherchant par une avidité naturelle à embrasser à la fois

le passé, le présent, & l'avenir, nous desirons en même tems de vivre avec ceux qui nous suivront, & d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédé. Delà l'origine & l'étude de l'Histoire, qui nous unissant aux siecles passés par le spectacle de leurs vices & de leurs vertus, de leurs connoissances & de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siecles futurs. C'est-là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le bien qu'ils font, & non par l'appareil imposant qui les environne : les Souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes se juger d'avance à ce tribunal integre & terrible ; le témoignage que rend l'Histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent, est l'image de ce que la postérité dira d'eux.

La Chronologie & la Géographie sont les deux rejettons & les deux soûtiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le tems ; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la Terre & de celle des Cieux ; c'est-à-dire des faits histori-

ques, & des obſervations céleſtes ; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poëtes, on pourroit dire que la ſcience des tems & celle des lieux, ſont filles de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire.

Un des principaux fruits de l'étude des Empires & de leurs révolutions, eſt d'examiner comment les hommes, ſéparés pour ainſi dire en pluſieurs grandes familles, ont formé diverſes ſociétés ; comment ces différentes ſociétés ont donné naiſſance aux différentes eſpeces de gouvernemens : comment elles ont cherché à ſe diſtinguer les unes des autres, tant par les loix qu'elles ſe ſont données, que par les ſignes particuliers que chacune a imaginés pour que ſes membres communiquaſſent plus facilement entr'eux. Telle eſt la ſource de cette diverſité de langues & de loix, qui eſt devenue pour notre malheur un objet conſidérable d'étude. Telle eſt encore l'origine de la Politique, eſpece de morale d'un genre particulier & ſupérieur, à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de fineſſe, & qui pénétrant dans

les resſorts principaux du gouvernement des Etats, démêle ce qui peut les conſerver, les affoiblir ou les détruire. Etude peut-être la plus difficile de toutes, par les connoiſſances qu'elle exige qu'on ait ſur les peuples & ſur les hommes, & par l'étendue & la variété des talens qu'elle ſuppoſe ; ſur-tout quand le Politique ne veut point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulieres, eſt auſſi la premiere loi des Peuples, & que pour être homme d'Etat, on ne doit point ceſſer d'être homme.

Voilà les branches principales de cette partie de la connoiſſance humaine, qui conſiſte ou dans les idées directes que nous avons reçues par les ſens, ou dans la combinaiſon & la comparaiſon de ces idées; combinaiſon qu'en général on appelle *Philoſophie*. Ces branches ſe ſubdiviſent en une infinité d'autres dont l'énumération ſeroit immenſe, & appartient plus à l'*Encyclopédie* même qu'à ſa Préface.

La premiere opération de la réflexion conſiſtant à rapprocher & à unir les notions directes, nous avons dû commencer dans ce Diſcours par

envisager la réflexion de ce côté-là, & parcourir les différentes sciences qui en résultent. Mais les notions formées par la combinaison des idées primitives, ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable. Il est une autre espece de connoissances réfléchies, dont nous devons maintenant parler. Elles consistent dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes, en imaginant & en composant des êtres semblables à ceux qui sont l'objet de nos idées directes. C'est ce qu'on appelle l'imitation de la Nature, si connue & si recommandée par les anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement, sont celles dont nous conservons le plus aisément le souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce qu'ils perdent d'agrément en ce dernier cas est en quelque maniere compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteroient, étant réels, que des sentimens tristes ou tumultueux, leur

tion ; non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images ; ce qu'on doit moins attribuer à sa nature, qu'à trop peu d'invention & de ressources dans la plûpart de ceux qui la cultivent. Il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La Musique, qui dans son origine n'étoit peut-être destinée à représenter que du bruit, est devenue peu-à-peu une espece de discours ou même de langue, par laquelle on exprime les différens sentimens de l'ame, ou plutôt ses différentes passions : mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, & ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations mêmes ? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes different entr'elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vûe qui leur est commun, c'est-à-dire, par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre ame. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons

jusqu'à un certain point les rapprocher, & que nous désignons souvent dans l'un & l'autre cas, ou par le même nom, ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un Musicien qui auroit à peindre un objet effrayant, ne pourroit pas y réussir en cherchant dans la Nature l'espece de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite. J'en dis autant des sensations agréables. Penser autrement, ce seroit vouloir resserrer les bornes de l'art & de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit, exige une étude fine & approfondie des nuances qui distinguent nos sensations; mais aussi ne faut-il pas espérer que ces nuances soient démêlées par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, apperçues par l'homme d'esprit, elles sont perdues pour la multitude. Toute Musique qui ne peint rien, n'est que du bruit; & sans l'habitude qui dénature tout, elle ne feroit guere plus de plaisir qu'une suite de mots harmonieux & sonores dénués d'ordre & de liaison. Il est vrai qu'un Musicien attentif à tout peindre, nous présenteroit

dans plusieurs circonstances des tableaux d'harmonie qui ne seroient point faits pour des sens vulgaires; mais tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la Musique, on devroit bien en faire un de l'écouter.

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connoissances. Si on les envisage maintenant toutes ensemble, & qu'on cherche les points de vûe généraux qui peuvent servir à les discerner, on trouve que les unes purement pratiques ont pour but l'exécution de quelque chose; que d'autres simplement spéculatives se bornent à l'examen de leur objet, & à la contemplation de ses propriétés: qu'enfin d'autres tirent de l'étude spéculative de leur objet l'usage qu'on en peut faire dans la pratique. La spéculation & la pratique constituent la principale différence qui distingue les *Sciences* d'avec les *Arts*; & c'est à-peu-près en suivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne sait souvent quel nom donner à la

plûpart des connoiſſances où la ſpéculation ſe réunit à la pratique ; & l'on diſpute, par exemple, tous les jours dans les écoles, ſi la Logique eſt un art ou une ſcience : le problême ſeroit bientôt réſolu, en répondant qu'elle eſt à la fois l'une & l'autre. Qu'on s'épargneroit de queſtions & de peines ſi on déterminoit enfin la ſignification des mots d'une maniere nette & préciſe !

On peut en général donner le nom d'*Art* à tout ſyſtème de connoiſſances qu'il eſt permis de réduire à des regles poſitives, invariables & indépendantes du caprice ou de l'opinion, & il ſeroit permis de dire en ce ſens, que pluſieurs de nos ſciences ſont des arts, étant enviſagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des regles pour les opérations de l'eſprit ou de l'ame, il y en a auſſi pour celles du corps ; c'eſt-à-dire, pour celles qui bornées aux corps extérieurs, n'ont beſoin que de la main ſeule pour être exécutées. De-là la diſtinction des Arts en libéraux & en méchaniques, & la ſupériorité qu'on accorde aux premiers ſur les ſeconds. Cette ſupériorité eſt ſans doute injuſte à pluſieurs égards. Néanmoins parmi

les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison, ou pour parler plus exactement, son origine; & la Philosophie souvent impuissante pour corriger les abus, peut au moins en démêler la source. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avoient d'être égaux, les plus foibles, dont le nombre est toujours le plus grand, se sont joints ensemble pour la réprimer. Ils ont donc établi par le secours des lois & des différentes sortes de gouvernemens, une inégalité de convention dont la force a cessé d'être le principe. Cette derniere inégalité étant bien affermie, les hommes en se réunissant avec raison pour la conserver, n'ont pas laissé de réclamer secrettement contre elle par ce desir de supériorité que rien n'a pû détruire en eux. Ils ont donc cherché une sorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire; & la force corporelle, enchaînée par les lois, ne pouvant plus offrir aucun moyen de supériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des esprits un principe d'inégalité aussi naturel, plus paisible, & plus utile à la

ſociété. Ainſi la partie la plus noble de notre être s'eſt en quelque maniere vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avoit uſurpés ; & les talens de l'eſprit ont été généralement reconnus pour ſupérieurs à ceux du corps. Les Arts méchaniques dépendans d'une opération manuelle, & aſſervis, qu'on me permette ce terme, à une eſpece de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la claſſe la plus inférieure. L'indigence qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus ſouvent que le goût & le génie ne les y ont entraînés, eſt devenue enſuite une raiſon pour les mépriſer; tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'eſprit, elles ont été le partage de ceux qui ſe ſont crus ſur ce point les plus favoriſés de la Nature. Cependant l'avantage que les Arts libéraux ont ſur les Arts méchaniques, par le travail que les premiers exigent de l'eſprit, & par la difficulté d'y exceller, eſt ſuffiſamment compenſé par l'utilité bien ſupérieure que les derniers nous procurent pour la plûpart. C'eſt cette utilité même qui

a forcé de les réduire à des opérations purement machinales, pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la Boussole n'est pas moins avantageuse au genre humain, que ne le seroit à la Physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de Savans prétendus dont la science n'est proprement qu'un art méchanique? & quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usage & sans liaison, & l'instinct d'un Artisan réduit à l'exécution machinale?

Le mépris qu'on a pour les Arts méchaniques semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire, des conquérans, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les Artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus

admirables de la ſagacité de l'eſprit, de ſa patience & de ſes reſſources. J'avoue que la plûpart des Arts n'ont été inventés que peu-à-peu ; & qu'il a fallu une aſſez longue ſuite de ſiécles pour porter les montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en eſt-il pas de même des Sciences ? Combien de découvertes qui ont immortaliſé leurs auteurs, avoient été préparées par les travaux des ſiécles précédens, ſouvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire ? Et pour ne point ſortir de l'Horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fuſée des montres, l'échappement & la répétition, ne ſont-ils pas auſſi eſtimés que ceux qui ont travaillé ſucceſſivement à perfectionner l'Algebre ? D'ailleurs, ſi j'en crois quelques Philoſophes que le mépris de la multitude pour les Arts n'a point empêché de les étudier, il eſt certaines machines ſi compliquées, & dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il eſt difficile que l'invention en ſoit dûe à plus d'un ſeul homme. Ce génie rare dont le nom eſt enſeveli dans l'oubli,

n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs, qui nous ont ouvert dans les Sciences des routes nouvelles?

Parmi les Arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui se proposent l'imitation de la Nature, ont été appellés beaux Arts, parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des Arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles, comme la Grammaire, la Logique & la Morale. Ces derniers ont des regles fixes & arrêtées, que tout homme peut transmettre à un autre : au lieu que la pratique des beaux Arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guere ses lois que du génie; les regles qu'on a écrites sur ces Arts n'en sont proprement que la partie méchanique ; elles produisent à-peu-près l'effet du Télèscope, elles n'aident que ceux qui voient.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les différentes manieres dont notre esprit opere sur les objets, & les différens usages qu'il tire de ces objets mêmes, sont le premier moyen

qui

qui ſe préſente à nous pour diſcerner en général nos connoiſſances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos beſoins, ſoit de néceſſité abſolue, ſoit de convenance & d'agrément, ſoit même d'uſage & de caprice. Plus les beſoins ſont éloignés ou difficiles à ſatisfaire, plus les connoiſſances deſtinées à cette fin ſont lentes à paroître. Quels progrès la Médecine n'auroit-elle pas fait aux dépens des Sciences de pure ſpéculation, ſi elle étoit auſſi certaine que la Géométrie ? Mais il eſt encore d'autres caracteres très-marqués dans la maniere dont nos connoiſſances nous affectent & dans les différens jugemens que notre ame porte de ſes idées. Ces jugemens ſont déſignés par les mots d'évidence, de certitude, de probabilité, de ſentiment & de goût.

L'évidence appartient proprement aux idées dont l'eſprit apperçoit la liaiſon tout d'un coup ; la certitude à celles dont la liaiſon ne peut être connue que par le ſecours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui eſt la même choſe, aux propoſitions dont l'identité avec un principe évident par lui-même, ne peut être découverte que

par un circuit plus ou moins long; d'où il s'ensuit que selon la nature des esprits, ce qui est évident pour l'un peut quelquefois n'être que certain pour un autre. On pourroit encore dire, en prenant les mots d'évidence & de certitude dans un autre sens, que la premiere est le résultat des opérations seules de l'esprit, & se rapporte aux opérations métaphysiques & mathématiques; & que la seconde est plus propre aux objets physiques, dont la connoissance est le fruit du rapport constant & invariable de nos sens. La probabilité a principalement lieu pour les faits historiques, & en général pour tous les événemens passés, présens & à venir, que nous attribuons à une sorte de hasard, parce que nous n'en démêlons pas les causes. La partie de cette connoissance qui a pour objet le présent & le passé, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le simple témoignage, produit souvent en nous une persuasion aussi forte que celle qui naît des axiomes. Le sentiment est de deux sortes. L'un destiné aux vérités de morale, s'appelle conscience; c'est une suite de la loi naturelle & de l'idée que nous avons du bien & du

mal; & on pourroit le nommer évidence du cœur, parce que tout différent qu'il est de l'évidence de l'esprit attachée aux vérités spéculatives, il nous subjugue avec le même empire. L'autre espece de sentiment est particuliérement affecté à l'imitation de la belle Nature, & à ce qu'on appelle beautés d'expression. Il saisit avec transport les beautés sublimes & frappantes, démêle avec finesse les beautés cachées, & proscrit ce qui n'en a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts séveres sans se donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer sur le champ, & plus encore à transmettre aux autres. C'est à cette espece de sentiment que nous devons le goût & le génie, distingués l'un de l'autre en ce que le génie est le sentiment qui crée, & le goût, le sentiment qui juge.

Après le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connoissances, & sur les caracteres qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un Arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous

un même point de vue, & qui serve à marquer leur origine & les liaisons qu'elles ont entr'elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet Arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées, soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'Arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le systême général des Sciences & des Arts est une espece de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connoître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins & par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui; pénetre le plus avant qu'il peut dans la connoissance de ces objets; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, & soit par l'espérance ou même par le désespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route; revient ensuite sur ses pas; franchit quelquefois les premieres barrieres pour en rencontrer de nouvelles; & passant rapidement d'un

objet à un autre, fait sur chacun de ces objets à différens intervalles & comme par secousses, une suite d'opérations dont la discontinuité est un effet nécessaire de la génération même de ses idées. Mais ce desordre, tout philosophique qu'il est de la part de l'esprit, défigureroit, ou plutôt anéantiroit entiérement un Arbre encyclopédique dans lequel on voudroit le représenter.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait sentir au sujet de la Logique, la plûpart des Sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, & qui doivent par cette raison occuper les premieres places dans l'ordre encyclopédique, n'observent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées ; parce qu'elles n'ont pas été inventées les premieres. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus ; ce n'est qu'après avoir considéré leurs propriétés particulieres & palpables, que nous avons, par abstraction de notre esprit, envisagé leurs propriétés générales & communes, & formé la Métaphysique & la Géométrie ; ce n'est qu'après un long usage des premiers signes, que

nous avons perfectionné l'art de ces signes au point d'en faire une Science ; ce n'est enfin qu'après une longue suite d'opérations sur les objets de nos idées, que nous avons par la réflexion donné des regles à ces opérations mêmes.

Enfin le systême de nos connoissances est composé de différentes branches, dont plusieurs ont un même point de réunion ; & comme en partant de ce point il n'est pas possible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'est la nature des différens esprits qui détermine le choix. Aussi est-il assez rare qu'un même esprit en parcoure à la fois un grand nombre. Dans l'étude de la Nature les hommes se sont d'abord appliqués tous, comme de concert, à satisfaire les besoins les plus pressans ; mais quand ils en sont venus aux connoissances moins absolument nécessaires, ils ont dû se les partager, & y avancer chacun de son côté à-peu-près d'un pas égal. Ainsi plusieurs Sciences ont été, pour ainsi dire, contemporaines ; mais dans l'ordre historique des progrès de l'esprit, on ne peut les embrasser que successivement.

Il n'en est pas de même de l'ordre

encyclopédique de nos connoiſſances. Ce dernier conſiſte à les raſſembler dans le plus petit eſpace poſſible, & à placer, pour ainſi dire, le Philoſophe au-deſſus de ce vaſte labyrinthe dans un point de vue fort élevé d'où il puiſſe appercevoir à la fois les Sciences & les Arts principaux; voir d'un coup d'œil les objets de ſes ſpéculations, & les opérations qu'il peut faire ſur ces objets; diſtinguer les branches générales des connoiſſances humaines, les points qui les ſéparent ou qui les uniſſent; & entrevoir même quelquefois les routes ſecretes qui les rapprochent. C'eſt une eſpece de Mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur poſition & leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre; chemin ſouvent coupé par mille obſtacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitans ou des voyageurs, & qui ne ſauroient être montrés que dans des Cartes particulieres fort détaillées. Ces Cartes particulieres feront les différens articles de l'Encyclopédie, & l'Arbre ou Syſtême figuré en ſera la Mappemonde.

Mais comme dans les Cartes géné-

[illegible] Disons [illegible]

[illegible] desquelles [illegible]

[illegible] par la [illegible]

[illegible] opinions [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] plusieurs [illegible]

[illegible], & comme [illegible]

[illegible] n'est pas possible [illegible]

[illegible] dans toutes [illegible]

[illegible] des différentes [illegible]

[illegible] choses. Aussi [illegible]

[illegible] esprit ou [illegible]

[illegible] nombre. Dans [illegible]

[illegible] hommes se [illegible]

[illegible], comme de [illegible]

[illegible] des plus [illegible]

[illegible] leur vertu [illegible]

[illegible] tellement [illegible]

[illegible] les partager, [illegible]

[illegible] leur côté à peu [illegible]

[illegible] plusieurs Siècles [illegible]

[illegible] lieu, comme [illegible]

[illegible] l'ordre historique [illegible]

[illegible], on ne peut les [illegible]

[illegible]

[illegible] de même de l'o[illegible]

...des lors
...il les
...les opé-
...es objets,
...ables dans
...points qui
...;& entre-
...autres fecre-
...me efpece
...nnecter les
...ion & leur
... chemin en
...n à l'autre;
...ar mille obf-
... être connuë
...s habitans ou
... fauroient être
... Cartes particu-
...s Cartes parti-
...rens articles de
...bre ou Syftême
...monde.
...es Cartes gé-

rales du Globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, & présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le Géographe qui construit la Carte, de même la forme de l'Arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systêmes différens de la connoissance humaine, que de Mappemondes de différentes projections; & chacun de ces systêmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier. Il n'est guere de Savans qui ne placent volontiers au centre de toutes les Sciences celle dont ils s'occupent, à-peu-près comme les premiers hommes se plaçoient au centre du monde, persuadés que l'univers étoit fait pour eux. La prétention de plusieurs de ces Savans, envisagée d'un œil philosophique, trouveroit peut-être, même hors de l'amour propre, d'assez bonnes raisons pour se justifier.

Quoi qu'il en soit, celui de tous les Arbres encyclopédiques qui offriroit le plus grand nombre de liaisons & de rapports entre les Sciences, mériteroit

ſans doute d'être préféré. Mais peut-on ſe flatter de le ſaiſir ? La Nature, nous ne ſaurions trop le répéter, n'eſt compoſée que d'individus qui ſont l'objet primitif de nos ſenſations & de nos perceptions directes. Nous remarquons à la vérité dans ces individus, des propriétés communes par leſquelles nous les comparons, & des propriétés diſſemblables par leſquelles nous les diſcernons ; & ces propriétés déſignées par des noms abſtraits, nous ont conduits à former différentes claſſes où ces objets ont été placés. Mais ſouvent tel objet qui par une ou pluſieurs de ſes propriétés a été placé dans une claſſe, tient à une autre claſſe par d'autres propriétés, & auroit pû tout auſſi-bien y avoir ſa place. Il reſte donc néceſſairement de l'arbitraire dans la diviſion générale. L'arrangement le plus naturel ſeroit celui où les objets ſe ſuccéderoient par les nuances inſenſibles qui ſervent tout à la fois à les ſéparer & à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous ſont connus, ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'Univers n'eſt qu'un vaſte Océan, ſur la ſurface duquel nous appercevons quel-

ques isles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée.

On pourroit former l'arbre de nos connoissances en les divisant, soit en naturelles & en révélées, soit en utiles & agréables, soit en spéculatives & pratiques, soit en évidentes, certaines, probables & sensibles, soit en connoissances des choses & connoissances des signes; & ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connoissances & à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un Auteur célebre dont nous parlerons dans la suite de ce discours: nous avons pourtant cru y devoir faire quelques changemens, dont nous rendrons compte. Mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui regnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre systême soit l'unique ou le meilleur; il nous suffira que notre travail ne soit pas entiérement desapprouvé par les bons esprits. Nous ne voulons point ressembler à cette foule de Naturalistes qu'un

Philosophe moderne a eu tant de raison de censurer ; & qui occupés sans cesse à diviser les productions de la Nature en genres & en especes, ont consumé dans ce travail un tems qu'ils auroient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes. Que diroit-on d'un Architecte qui ayant à élever un édifice immense, passeroit toute sa vie à en tracer le plan ; ou d'un Curieux qui se proposant de parcourir un vaste palais, emploieroit tout son tems à en observer l'entrée ?

Les objets dont notre ame s'occupe, sont ou spirituels ou matériels, & notre ame s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le systême des connoissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive & comme machinale de ces mêmes connoissances ; c'est ce qu'on appelle mémoire. La réflexion est de deux sortes, nous l'avons déjà observé ; ou elle raisonne sur les objets des idées directes, ou elle les imite. Ainsi la mémoire, la raison proprement dite, & l'imagination, sont les trois manieres différentes dont notre ame opere sur les objets de ses pen-

ſées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de ſe repréſenter les objets ; parce que cette faculté n'eſt autre choſe que la mémoire même des objets ſenſibles, mémoire qui ſeroit dans un continuel exercice, ſi elle n'étoit ſoulagée par l'invention des ſignes. Nous prenons l'imagination dans un ſens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois diviſions générales de notre ſyſtême, & les trois objets généraux des connoiſſances humaines ; l'Hiſtoire, qui ſe rapporte à la mémoire ; la Philoſophie ; qui eſt le fruit de la raiſon ; & les Beaux-Arts, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raiſon avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel des opérations de l'eſprit : l'imagination eſt une faculté créatrice ; & l'eſprit, avant que de ſonger à créer, commence par raiſonner ſur ce qu'il voit & ce qu'il connoît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raiſon avant l'imagination, c'eſt que dans cette derniere faculté de l'ame, les deux autres ſe trouvent réunies juſ-

qu'à un certain point, & que la raiſon s'y joint à la mémoire. L'eſprit ne crée & n'imagine des objets qu'entant qu'ils ſont ſemblables à ceux qu'il a connus par des idées directes & par des ſenſations : plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme ſont biſarres & peu agréables. Ainſi dans l'imitation de la Nature, l'invention même eſt aſſujettie à certaines regles ; & ce ſont ces regles qui forment principalement la partie philoſophique des Beaux-arts, juſqu'à préſent aſſez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, & que le génie aime mieux créer que diſcuter.

Enfin, ſi on examine les progrès de la raiſon dans ſes opérations ſucceſſives, on ſe convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés ; puiſque la raiſon, par les dernieres opérations qu'elle fait ſur les objets, conduit en quelque ſorte à l'imagination : car ces opérations ne conſiſtent qu'à créer, pour ainſi dire, des êtres généraux, qui ſéparés de leur ſujet par abſtraction, ne ſont plus du reſſort immédiat de nos ſens. Auſſi la Métaphyſique & la Géométrie ſont de

toutes les Sciences qui appartiennent à la raiſon, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux eſprits détracteurs de la Géométrie ; ils ne ſe croyoient pas ſans doute ſi près d'elle, & il n'y a peut-être que la Métaphyſique qui les en ſépare. L'imagination dans un Géometre qui crée, n'agit pas moins que dans un Poëte qui invente. Il eſt vrai qu'ils opérent différemment ſur leur objet ; le premier le dépouille & l'analyſe, le ſecond le compoſe & l'embellit. Il eſt encore vrai que cette maniere différente d'opérer n'appartient qu'à différentes ſortes d'eſprits ; & c'eſt pour cela que les talens du grand Géometre & du grand Poëte ne ſe trouveront peut-être jamais enſemble. Mais ſoit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne ſont nullement en droit de ſe mépriſer réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimede eſt peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté d'Homere. J'eſpere qu'on pardonnera cette digreſſion à un Géometre qui aime ſon art, mais qu'on n'accuſera point d'en être admirateur outré ; & je reviens à mon ſujet.

La diſtribution générale des êtres en ſpirituels & en matériels fournit la ſous-diviſion des trois branches générales. L'Hiſtoire & la Philoſophie s'occupent également de ces deux eſpeces d'êtres, & l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels, nouvelle raiſon pour la placer la derniere dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres ſpirituels eſt Dieu, qui doit tenir le premier rang par ſa nature, & par le beſoin que nous avons de le connoître. Au-deſſous de cet Être ſuprême ſont les eſprits créés, dont la révélation nous apprend l'exiſtence. Enſuite vient l'homme, qui composé de deux principes, tient par ſon ame aux eſprits, & par ſon corps au monde matériel; & enfin ce vaſte Univers que nous appellons le Monde corporel ou la Nature. Nous ignorons pourquoi l'Auteur célebre qui nous ſert de guide dans cette diſtribution, a placé la nature avant l'homme dans ſon ſyſtême; il ſemble au contraire que tout engage à placer l'homme ſur le paſſage qui ſépare Dieu & les eſprits d'avec les corps.

L'Hiſtoire entant qu'elle ſe rapporte

à Dieu, renferme ou la révélation ou la tradition, & se divise sous ces deux points de vûe, en histoire sacrée & en histoire ecclésiastique. L'Histoire de l'homme a pour objet, ou ses actions, ou ses connoissances : & elle est par conséquent civile ou littéraire, c'est-à-dire, se partage entre les grandes nations & les grands génies, entre les Rois & les Gens de Lettres, entre les Conquérans & les Philosophes. Enfin l'histoire de la Nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, & forme une quantité de branches presqu'égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches, doit être placée avec distinction l'histoire des Arts, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont fait des productions de la Nature, pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

Tels sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la faculté qui réfléchit, & qui raisonne. Les êtres tant spirituels que matériels sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée ; l'examen

de ces propriétés forme d'abord cette branche de la Philoſophie, dont toutes les autres empruntent en partie leurs principes : on la nomme l'Ontologie ou Science de l'Etre, ou Métaphyſique générale. Nous deſcendons de-là aux différens êtres particuliers ; & les diviſions que fournit la Science de ces différens êtres ſont formées ſur le même plan que celle de l'Hiſtoire.

La Science de Dieu appellée Théologie a deux branches ; la Théologie naturelle n'a de connoiſſance de Dieu que celle que produit la raiſon ſeule ; connoiſſance qui n'eſt pas d'une fort grande étendue : la Théologie révélée tire de l'hiſtoire ſacrée une connoiſſance beaucoup plus parfaite de cet être. De cette même Théologie révélée, réſulte la Science des eſprits créés. Nous avons cru encore ici devoir nous écarter de notre Auteur. Il nous ſemble que la Science, conſidérée comme appartenant à la raiſon, ne doit point être diviſée comme elle l'a été par lui en Théologie & en Philoſophie ; car la Théologie révélée n'eſt autre choſe que la raiſon appliquée aux faits révélés : on peut dire qu'elle tient à l'Hiſ-

toire par les dogmes qu'elle enſeigne, & à la Philoſophie par les conſéquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainſi ſéparer la Théologie de la Philoſophie, ce ſeroit arracher du tronc un rejetton qui de lui-même y eſt uni. Il ſemble auſſi que la Science des eſprits appartient bien plus intimément à la Théologie révélée, qu'à la Théologie naturelle.

La premiere partie de la Science de l'homme eſt celle de l'ame; & cette Science a pour but, ou la connoiſſance ſpéculative de l'ame humaine, ou celle de ſes opérations. La connoiſſance ſpéculative de l'ame dérive en partie de la Théologie naturelle, & en partie de la Théologie révélée, & s'appelle Pneumatologie ou Métaphyſique particuliere. La connoiſſance de ſes opérations ſe ſubdiviſe en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet, ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui eſt le but de la Logique, produit l'art de la tranſmettre aux autres; ainſi l'uſage que nous faiſons de la Logique eſt en partie pour notre propre avantage, en partie

pour celui des êtres ſemblables à nous ; les regles de la Morale ſe rapportent moins à l'homme iſolé, & le ſuppoſent néceſſairement en ſociété avec les autres hommes.

La Science de la Nature n'eſt autre que celle des corps. Mais les corps ayant des propriétés générales qui leur ſont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité, & l'étendue, c'eſt encore par l'étude de ces propriétés, que la Science de la Nature doit commencer : elles ont, pour ainſi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immenſe aux ſpéculations de l'eſprit, & un côté matériel & ſenſible par lequel on peut les meſurer. La ſpéculation intellectuelle appartient à la Phyſique générale, qui n'eſt proprement que la Métaphyſique des corps ; & la meſure eſt l'objet des Mathématiques, dont les diviſions s'étendent preſque à l'infini.

Ces deux Sciences conduiſent à la Phyſique particuliere, qui étudie les corps en eux-mêmes, & qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connoître les propriétés, le nôtre doit tenir le pre-

mier rang, & il est immédiatement suivi de ceux dont la connoissance est le plus nécessaire à notre conservation ; d'où résultent l'Anatomie, l'Agriculture, la Médecine, & leurs différentes branches. Enfin tous les corps naturels soumis à notre examen produisent les autres parties innombrables de la Physique raisonnée.

La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poësie, la Musique, & leurs différentes divisions, composent la troisiéme distribution générale qui naît de l'imagination, & dont les parties sont comprises sous le nom de Beaux-Arts. On pourroit aussi les renfermer sous le titre général de Peinture, puisque tous les Beaux-Arts se réduisent à peindre, & ne different que par les moyens qu'ils emploient ; enfin on pourroit les rapporter tous à la Poësie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'invention ou création.

Telles sont les principales parties de notre Arbre encyclopédique ; on les trouvera plus en détail à la fin de ce Discours Préliminaire. Nous en avons formé une espece de Carte à laquelle

nous avons joint une explication beaucoup plus étendue que celle qui vient d'être donnée. Cette Carte & cette explication ont été déjà publiées dans le *Prospectus*, comme pour pressentir le goût du Public; nous y avons fait quelques changemens dont il sera facile de s'appercevoir, & qui sont le fruit ou de nos réflexions, ou des conseils de quelques Philosophes, assez bons citoyens pour prendre intérêt à notre Ouvrage. Si le Public éclairé donne son approbation à ces changemens, elle sera la récompense de notre docilité; & s'il ne les approuve pas, nous n'en serons que plus convaincus de l'impossibilité de former un Arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde.

La division générale de nos connoissances, suivant nos trois facultés, a cet avantage, qu'elle pourroit fournir aussi les trois divisions du monde littéraire, en Erudits, Philosophes, & Beaux-Esprits; ensorte qu'après avoir formé l'Arbre des Sciences, on pourroit former sur le même plan celui des Gens de Lettres. La mémoire est le talent des premiers, la sagacité appartient aux seconds, & les derniers ont

l'agrément en partage. Ainsi, en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, & en y joignant la réflexion qui combine, & celle qui imite, on pourroit dire en général que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, & la nature de ces idées, constituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes; que la réflexion prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse lui donner, forme le caractere de l'esprit, & qu'elle en distingue les différens genres. Du reste les trois especes de républiques dans lesquelles nous venons de distribuer les Gens de Lettres, n'ont pour l'ordinaire rien de commun, que de faire assez peu de cas les unes des autres. Le Poëte & le Philosophe se traitent mutuellement d'insensés, qui se repaissent de chimeres: l'un & l'autre regardent l'Erudit comme une espece d'avare, qui ne pense qu'à amasser sans jouir, & qui entasse sans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux; & l'Erudit, qui ne voit que des mots par-tout où il ne lit point des faits, méprise le Poëte & le Philosophe, comme des gens qui se croient riches, parce que leur dépense excede leurs fonds.

C'eſt ainſi qu'on ſe venge des avantages qu'on n'a pas. Les Gens de Lettres entendroient mieux leurs intérêts, ſi au lieu de chercher à s'iſoler, ils reconnoiſſoient le beſoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux, & les ſecours qu'ils en tirent. La ſociété doit ſans doute aux Beaux-Eſprits ſes principaux agrémens, & ſes lumieres aux Philoſophes : mais ni les uns ni les autres ne ſentent combien ils ſont redevables à la mémoire ; elle renferme la matiere premiere de toutes nos connoiſſances ; & les travaux de l'Erudit ont ſouvent fourni au Philoſophe & au Poëte les ſujets ſur leſquels ils s'exercent. Lorſque les Anciens ont appellé les Muſes filles de Mémoire, a dit un Auteur moderne, ils ſentoient peut-être combien cette faculté de notre ame eſt néceſſaire à toutes les autres ; & les Romains lui élevoient des temples, comme à la Fortune.

Il nous reſte à montrer comment nous avons tâché de concilier dans notre Dictionnaire l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabétique. Nous avons employé pour cela trois moyens, le Syſtême figuré qui eſt à la tête de l'Ouvra-

ge, la Science à laquelle chaque article se rapporte, & la maniere dont l'article est traité. On a placé pour l'ordinaire après le mot qui fait le sujet de l'article, le nom de la Science dont cet article fait partie; il ne faut plus que voir dans le systême figuré quel rang cette Science y occupe, pour connoître la place que l'article doit avoir dans l'Encyclopédie. S'il arrive que le nom de la Science soit omis dans l'article, la lecture suffira pour connoître à quelle Science il se rapporte; & quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *Bombe* appartient à l'art militaire, & le nom d'une ville ou d'un pays à la Géographie, nous comptons assez sur l'intelligence de nos lecteurs, pour espérer qu'ils ne seroient pas choqués d'une pareille omission. D'ailleurs par la disposition des matieres dans chaque article, sur-tout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une Science différente, celui-là à un troisieme, & ainsi de suite. On a tâché que l'exactitude & la fréquence des renvois ne laissât là-dessus rien à desirer; car les renvois

dans

dans ce Dictionnaire ont cela de particulier, qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matieres; au lieu que dans les autres ouvrages de cette espece, ils ne sont destinés qu'à expliquer un article par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes d'Art ou de Science sur lesquels il auroit pû tomber, se trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'est sur-tout dans les articles généraux des Sciences, qu'on a tâché d'expliquer les secours mutuels qu'elles se prêtent. Ainsi trois choses forment l'ordre encyclopédique; le nom de la Science à laquelle l'article appartient; le rang de cette Science dans l'Arbre; la liaison de l'article avec d'autres dans la même Science ou dans une Science différente; liaison indiquée par les renvois, ou facile à sentir au moyen des termes techniques expliqués suivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raisons qui nous ont fait préférer dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique à tout autre; nous les exposerons plus bas, lorsque nous envisagerons cette collection comme Dictionnaire des Sciences & des Arts.

Au reste, sur la partie de notre travail, qui consiste dans l'ordre encyclopédique, & qui est plus destiné aux gens éclairés qu'à la multitude, nous observerons deux choses : la premiere, c'est qu'il seroit souvent absurde de vouloir trouver une liaison immédiate entre un article de ce Dictionnaire & un autre article pris à volonté ; c'est ainsi qu'on chercheroit en vain par quels liens secrets *Section conique* peut être rapprochée d'*Accusatif*. L'ordre encyclopédique ne suppose point que toutes les Sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce sont des branches qui partent d'un même tronc, sçavoir de l'entendement humain. Ces branches n'ont souvent entr'elles aucune liaison immédiate, & plusieurs ne sont réunies que par le tronc même. Ainsi *Section conique* appartient à la Géométrie, la Géométrie conduit à la Physique particuliere, celle-ci à la Physique générale, la Physique générale à la Métaphysique, & la Métaphysique est bien près de la Grammaire à laquelle le mot *Accusatif* appartient. Mais quand on est arrivé à ce dernier terme par la route que nous

venons d'indiquer, on se trouve si loin de celui d'où l'on est parti, qu'on l'a tout-à-fait perdu de vue.

La seconde remarque que nous avons à faire, c'est qu'il ne faut pas attribuer à notre Arbre encyclopédique plus d'avantage que nous ne prétendons lui en donner. L'usage des divisions générales est de rassembler un fort grand nombre d'objets : mais il ne faut pas croire qu'il puisse suppléer à l'étude de ces objets mêmes. C'est une espece de dénombrement des connoissances qu'on peut acquérir ; dénombrement frivole pour qui voudroit s'en contenter, utile pour qui desire d'aller plus loin. Un seul article raisonné sur un objet particulier de Science ou d'Art, renferme plus de substance que toutes les divisions & subdivisions qu'on peut faire des termes généraux ; & pour ne point sortir de la comparaison que nous avons tirée plus haut des Cartes géographiques, celui qui s'en tiendroit à l'Arbre encyclopédique pour toute connoissance, n'en sauroit guere plus que celui qui pour avoir acquis par les Mappemondes une idée générale du Globe & de ses parties principales, se flatteroit

de connoître les différens Peuples qui l'habitent, & les Etats particuliers qui le composent. Ce qu'il ne faut point oublier sur-tout, en considérant notre Système figuré, c'est que l'ordre encyclopédique qu'il présente est très-différent de l'ordre généalogique des opérations de l'esprit; que les Sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne sont utiles qu'autant qu'elles menent à celles dont les êtres particuliers sont l'objet; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui existent; & que si notre esprit a créé les êtres généraux, ç'a été pour pouvoir étudier plus facilement l'une après l'autre les propriétés qui par leur nature existent à la fois dans une même substance, & qui ne peuvent physiquement être séparées. Ces réflexions doivent être le fruit & le résultat de tout ce que nous avons dit jusqu'ici; & c'est aussi par là que nous terminerons la premiere Partie de ce Discours.

Nous allons présentement considérer cet Ouvrage comme *Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts*. L'objet est d'autant plus important, que

c'eſt ſans doute celui qui peut intéreſſer davantage la plus grande partie de nos lecteurs, & qui, pour être rempli, a demandé le plus de ſoins & de travail. Mais avant que d'entrer ſur ce ſujet dans tout le détail qu'on eſt en droit d'exiger de nous, il ne ſera pas inutile d'examiner avec quelque étendue l'état préſent des Sciences & des Arts, & de montrer par quelle gradation l'on y eſt arrivé. L'expoſition métaphyſique de l'origine & de la liaiſon des Sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'Arbre encyclopédique; l'expoſition hiſtorique de l'ordre dans lequel nos connoiſſances ſe ſont ſuccédées, ne ſera pas moins avantageuſe pour nous éclairer nous-mêmes ſur la maniere dont nous devons tranſmettre ces connoiſſances à nos lecteurs. D'ailleurs l'hiſtoire des Sciences eſt naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies, dont les Ouvrages ont contribué à répandre la lumiere parmi les hommes, & ces Ouvrages ayant fourni pour le nôtre les ſecours généraux, nous devons commencer à en parler avant que de rendre compte des ſecours particuliers que nous avons

TAYLOR INST.

obtenus. Pour ne point remonter trop haut, fixons-nous à la renaissance des Lettres.

Quand on considere les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits dans l'ordre qu'ils devoient naturellement suivre. On a commencé par l'Erudition, continué par les Belles-Lettres, & fini par la Philosophie. Cet ordre differe à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumieres, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la premiere partie de ce Discours: en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la Philosophie avant les Belles-Lettres. Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance que des siecles de lumiere avoient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

Les chefs-d'œuvre que les Anciens nous avoient laissé dans presque tous les genres, avoient été oubliés pendant

douze ſiecles. Les principes des Sciences & des Arts étoient perdus, parce que le beau & le vrai qui ſemblent ſe montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guere à moins qu'ils n'en ſoient avertis. Ce n'eſt pas que ces tems malheureux ayent été plus ſtériles que d'autres en génies rares; la nature eſt toujours la même: mais que pouvoient faire ces grands hommes, ſemés de loin à loin comme ils le ſont toujours, occupés d'objets différens, & abandonnés ſans culture à leurs ſeules lumieres? Les idées qu'on acquiert par la lecture & par la ſociété, ſont le germe de presque toutes les découvertes. C'eſt un air que l'on reſpire ſans y penſer, & auquel on doit la vie; & les hommes dont nous parlons étoient privés d'un tel ſecours. Ils reſſembloient aux premiers créateurs des Sciences & des Arts, que leurs illuſtres ſucceſſeurs ont fait oublier, & qui précédés par ceux-ci les auroient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues & les pignons, eût inventé les montres dans un autre ſiecle; & Gerbert placé au tems d'Archimede l'auroit peut-être égalé.

Cependant la plûpart des beaux Esprits de ces tems ténébreux se faisoient appeller Poëtes ou Philosophes. Que leur en coûtoit-il en effet pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, & qu'on se flatte toujours de ne guere devoir à des lumieres empruntées ? Ils croyoient qu'il étoit inutile de chercher les modeles de la Poësie dans les Ouvrages des Grecs & des Romains, dont la langue ne se parloit plus ; & ils prenoient pour la véritable Philosophie des Anciens une tradition barbare qui la défiguroit. La Poësie se réduisoit pour eux à un méchanisme puéril : l'examen approfondi de la nature, & la grande étude de l'homme, étoient remplacés par mille questions frivoles sur des êtres abstraits & métaphysiques ; questions dont la solution, bonne ou mauvaise, demandoit souvent beaucoup de subtilité, & par conséquent un grand abus de l'esprit. Qu'on joigne à ce désordre l'état d'esclavage où presque toute l'Europe étoit plongée, les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour : & l'on verra que rien ne manquoit aux obstacles qui

éloignoient le retour de la raiſon & du goût ; car il n'y a que la liberté d'agir & de penſer qui ſoit capable de produire de grandes choſes, & elle n'a beſoin que de lumieres pour ſe préſerver des excès.

Auſſi fallut-il au genre humain, pour ſortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle : l'Empire Grec eſt détruit, ſa ruine fait refluer en Europe le peu de connoiſſances qui reſtoient encore au monde : l'invention de l'Imprimerie, la protection des Medicis & de François I. raniment les eſprits ; & la lumiere renaît de toutes parts.

L'étude des Langues & de l'Hiſtoire abandonnée par néceſſité durant les ſiecles d'ignorance, fut la premiere à laquelle on ſe livra. L'eſprit humain ſe trouvoit, au ſortir de la barbarie, dans une eſpece d'enfance, avide d'accumuler des idées, & incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre par l'eſpece d'engourdiſſement où les facultés de l'ame avoient été ſi long-tems. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle eſt la plus facile à ſatisfaire, &

que les connoissances qu'on obtient par son secours, sont celles qui peuvent le plus aisément être entassées. On ne commença donc point par étudier la Nature, ainsi que les premiers hommes avoient dû faire : on jouissoit d'un secours dont ils étoient dépourvûs, celui des Ouvrages des Anciens, que la générosité des Grands & l'Impression commençoient à rendre communs : on croyoit n'avoir qu'à lire pour devenir savant ; & il est bien plus aisé de lire que de voir. Ainsi, on dévora sans distinction tout ce que les Anciens nous avoient laissé dans chaque genre : on les traduisit, on les commenta ; & par une espece de reconnoissance on se mit à les adorer, sans connoître à beaucoup près ce qu'ils valoient.

De-là cette foule d'Erudits, profonds dans les Langues savantes, jusqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un Auteur célebre, connoissoient tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse, & qu'un vain étalage d'érudition rendoit si orgueilleux ; parce que les avantages qui coûtent le moins sont pour l'ordinaire ceux dont on aime le plus à se parer. C'étoit une

especе de grands Seigneurs, qui sans ressembler par le mérite réel à ceux dont ils tenoient la vie, tiroient beaucoup de vanité de croire leur appartenir. D'ailleurs cette vanité n'étoit point sans quelque espece de prétexte. Le pays de l'érudition & des faits est inépuisable ; on croit, pour ainsi dire, voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on y fait sans peine. Au contraire le pays de la raison & des découvertes est d'une assez petite étendue ; & souvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignoroit, on ne parvient à force d'étude qu'à désapprendre ce qu'on croyoit savoir. C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un Erudit doit être beaucoup plus vain qu'un Philosophe, & peut-être qu'un Poëte : car l'esprit qui invente est toujours mécontent de ses progrès, parce qu'il voit au-delà ; & les plus grands génies trouvent souvent dans leur amour propre même un juge secret, mais sévere, que l'approbation des autres fait taire pour quelques instans, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les Savans dont nous parlons missent tant de gloire à

joüir d'une Science hérissée, souvent ridicule, & quelquefois barbare.

Il est vrai que notre siecle qui se croit destiné à changer les lois en tout genre, & à faire justice, ne pense pas fort avantageusement de ces hommes autrefois si célebres. C'est une espece de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas ; & c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Il semble que par le mépris qu'on a pour ces Savans, on cherche à les punir de l'estime outrée qu'ils faisoient d'eux-mêmes, ou du suffrage peu éclairé de leurs contemporains, & qu'en foulant aux pieds ces idoles, on veuille en faire oublier jusqu'aux noms. Mais tout excès est injuste. Joüissons plutôt avec reconnoissance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à portée d'extraire des Ouvrages des Anciens tout ce qui pouvoit nous être utile, il a fallu qu'ils en tirassent aussi ce qui ne l'étoit pas ; on ne sauroit tirer l'or d'une mine sans en faire sortir en même tems beaucoup de matieres viles ou moins précieuses ; ils auroient fait comme nous la séparation, s'ils étoient venus plus tard. L'Erudition étoit donc

néceſſaire pour nous conduire aux Belles-Lettres.

En effet, il ne fallut pas ſe livrer long-tems à la lecture des Anciens, pour ſe convaincre que dans ces Ouvrages même où l'on ne cherchoit que des faits ou des mots, il y avoit mieux à apprendre. On apperçut bientôt les beautés que leurs Auteurs y avoient répandues ; car ſi les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont beſoin d'être avertis du vrai, en récompenſe ils n'ont beſoin que de l'être. L'admiration qu'on avoit eue juſqu'alors pour les Anciens ne pouvoit être plus vive : mais elle commença à devenir plus juſte. Cependant elle étoit encore bien loin d'être raiſonnable. On crut qu'on ne pouvoit les imiter qu'en les copiant ſervilement, & qu'il n'étoit poſſible de bien dire que dans leur langue. On ne penſoit pas que l'étude des mots eſt une eſpece d'inconvénient paſſager, néceſſaire pour faciliter l'étude des choſes, mais qu'elle devient un mal réel, quand elle retarde cette étude ; qu'ainſi on auroit dû ſe borner à ſe rendre familiers les Auteurs Grecs & Romains, pour profiter de ce qu'ils avoient

pensé de meilleur ; & que le travail auquel il falloit se livrer pour écrire dans leur Langue, étoit autant de perdu pour l'avancement de la raison. On ne voyoit pas d'ailleurs, que s'il y a dans les Anciens un grand nombre de beautés de style perdues pour nous, il doit y avoir aussi par la même raison bien des défauts qui échappent, & que l'on court risque de copier comme des beautés ; qu'enfin tout ce qu'on pourroit espérer par l'usage servile de la Langue des Anciens, ce seroit de se faire un style bisarrement assorti d'une infinité de styles différens, très-correct & admirable même pour nos Modernes, mais que Ciceron ou Virgile auroient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un Ouvrage écrit en notre Langue, & dans lequel l'Auteur auroit rassemblé des phrases de Bossuet, de la Fontaine, de la Bruyere, & de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces Ecrivains en particulier est un excellent modele.

Ce préjugé des premiers Savans a produit dans le seizieme siecle une foule de Poëtes, d'Orateurs & d'Historiens Latins, dont les Ouvrages, il faut

l'avoüer, tirent trop souvent leur principal mérite d'une latinité dont nous ne pouvons guere juger. On peut en comparer quelques-uns aux harangues de la plûpart de nos Rhéteurs, qui vuides de choses, & semblables à des corps sans substance, n'auroient besoin que d'être mises en François pour n'être lûes de personne.

Les Gens de Lettres sont enfin revenus peu-à-peu de cette espece de manie. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des Grands, qui sont bien aises d'être savans, à condition de le devenir sans peine, & qui veulent pouvoir juger sans étude d'un Ouvrage d'esprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'Auteur, ou de l'amitié dont ils croient l'honorer. On commença à sentir que le beau, pour être en Langue vulgaire, ne perdoit rien de ses avantages; qu'il acquéroit même celui d'être plus facilement saisi du commun des hommes; & qu'il n'y avoit aucun mérite à dire des choses communes ou ridicules dans quelque Langue que ce fût, & à plus forte raison dans celles qu'on devoit parler le plus mal,

Les Gens de Lettres penserent donc à perfectionner les Langues vulgaires; ils chercherent d'abord à dire dans ces Langues ce que les Anciens avoient dit dans les leurs. Cependant par une suite du préjugé dont on avoit eu tant de peine à se défaire, au lieu d'enrichir la Langue Françoise, on commença par la défigurer. Ronsard en fit un jargon barbare, hérissé de Grec & de Latin: mais heureusement il la rendit assez méconnoissable, pour qu'elle en devint ridicule. Bientôt on sentit qu'il falloit transporter dans notre Langue les beautés & non les mots des Langues anciennes. Réglée & perfectionnée par le goût, elle acquit assez promptement une infinité de tours & d'expressions heureuses. Enfin on ne se borna plus à copier les Romains & les Grecs, ou même à les imiter; on tâcha de les surpasser, s'il étoit possible, & de penser d'après soi. Ainsi l'imagination des Modernes renaquit peu-à-peu de celle des Anciens; & l'on vit éclorre presqu'en même tems tous les chefs-d'œuvre du dernier siecle, en Eloquence, en Histoire, en Poësie, & dans les différens genres de littérature.

MALHERBE, nourri de la lecture des excellens Poëtes de l'Antiquité, & prenant comme eux la nature pour modele, répandit le premier dans notre Poësie une harmonie & des beautés auparavant inconnues. BALZAC, aujourd'hui trop méprisé, donna à notre Prose de la noblesse & du nombre. Les Ecrivains du PORT-ROYAL continuerent ce que Balzac avoit commencé ; ils y ajoûterent cette précision, cet heureux choix des termes, & cette pureté, qui ont conservé jusqu'à présent à la plûpart de leurs Ouvrages un air moderne, & qui les distinguent d'un grand nombre de Livres surannés, écrits dans le même tems. CORNEILLE, après avoir sacrifié pendant quelques années au mauvais goût dans la carriere dramatique, s'en affranchit enfin, découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les lois du Théatre, & les exposa dans ses Discours admirables sur la Tragédie, dans ses réflexions sur chacune de ses pieces, mais principalement dans ses pieces même. RACINE s'ouvrant une autre route, fit paroître sur le Théatre une passion que les Anciens n'y avoient guere connue,

gination même. Qu'on suppose pour un moment nos Peintres & nos Sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avoient de mettre en œuvre la même matiere que les Anciens : s'ils eussent, comme nos Littérateurs, perdu beaucoup de tems à rechercher & à imiter mal cette matiere, au lieu de songer à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faisoient l'objet de leur admiration ; ils auroient fait sans doute un chemin beaucoup moins rapide, & en seroient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la Musique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'est un art que les Modernes ont été obligés de créer. Le tems a détruit tous les modeles que les Anciens avoient pû nous laisser en ce genre, & leurs Ecrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connoissances très-obscures, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos Savans, poussés peut-être par une espece d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art

beaucoup plus loin que les Grecs ; prétention que le défaut de monumens rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, & qui ne peut être qu'assez foiblement combattue par les prodiges vrais ou supposés de la Musique ancienne. Peut-être seroit-il permis de conjecturer avec quelque vraisemblance, que cette Musique étoit tout-à-fait différente de la nôtre ; & que si l'ancienne étoit supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

Nous serions injustes, si à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne reconnoissions point ce que nous devons à l'Italie ; c'est d'elle que nous avons reçu les Sciences, qui depuis ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe ; c'est à elle surtout que nous devons les Beaux-Arts & le bon goût, dont elle nous a fourni un grand nombre de modeles inimitables.

Pendant que les Arts & les Belles-Lettres étoient en honneur, il s'en falloit beaucoup que la Philosophie fît le même progrès, du moins dans chaque nation prise en corps ; elle n'a reparu que beaucoup plus tard. Ce n'est pas

gination même. Qu'on suppose pour un moment nos Peintres & nos Sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avoient de mettre en œuvre la même matiere que les Anciens : s'ils eussent, comme nos Littérateurs, perdu beaucoup de tems à rechercher & à imiter mal cette matiere, au lieu de songer à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faisoient l'objet de leur admiration ; ils auroient fait sans doute un chemin beaucoup moins rapide, & en seroient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la Musique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'est un art que les Modernes ont été obligés de créer. Le tems a détruit tous les modeles que les Anciens avoient pû nous laisser en ce genre, & leurs Ecrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connoissances très-obscures, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos Savans, poussés peut-être par une espece d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art

que les Grecs ; pré-
aut de monumens
appuyer qu'à dé-
peut être qu'assez
ie par les prodiges
e la Musique an-
seroit-il permis de
uelque vraisemblan-
que étoit tout-à-fait
otre ; & que si l'an-
eure par la mélodie,
à la moderne des

justes, si à l'occasion
us venons d'entrer,
issions point ce que
talie ; c'est d'elle que
les Sciences, qui de-
si abondamment dans
c'est à elle surtout que
Beaux-Arts & le bon
nous a fourni un grand
eles inimitables.
les Arts & les Belles-
en honneur, il s'en fal-
ue la Philosophie fît le
du moins dans chaque
corps ; elle n'a reparu
plus tard. Ce n'est pas

qu'au fond il soit plus aisé d'exceller dans les Belles-Lettres que dans la Philosophie ; la supériorité en tout genre est également difficile à atteindre. Mais la lecture des Anciens devoit contribuer plus promptement à l'avancement des Belles-Lettres & du bon goût, qu'à celui des Sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas besoin d'être vues long-tems pour être senties ; & comme les hommes sentent avant que de penser, ils doivent par la même raison juger ce qu'ils sentent avant de juger ce qu'ils pensent. D'ailleurs, les Anciens n'étoient pas à beaucoup près aussi parfaits comme Philosophes que comme Ecrivains. En effet, quoique dans l'ordre de nos idées les premieres opérations de la raison précedent les premiers efforts de l'imagination, celle-ci, quand elle a fait les premiers pas, va beaucoup plus vîte que l'autre : elle a l'avantage de travailler sur des objets qu'elle enfante ; au lieu que la raison forcée de se borner à ceux qu'elle a devant elle, & de s'arrêter à chaque instant, ne s'épuise que trop souvent en recherches infructueuses. L'univers & les réflexions sont le premier livre des

vrais Philoſophes, & les Anciens l'avoient ſans doute étudié : il étoit donc néceſſaire de faire comme eux ; on ne pouvoit ſuppléer à cette étude par celle de leurs Ouvrages, dont la plûpart avoient été détruits, & dont un petit nombre, mutilé par le tems, ne pouvoit nous donner ſur une matiere ſi vaſte que des notions fort incertaines & fort altérées.

La Scholaſtique qui compoſoit toute la Science prétendue des ſiecles d'ignorance, nuiſoit encore aux progrès de la vraie Philoſophie dans ce premier ſiecle de lumiere. On étoit perſuadé depuis un tems, pour ainſi dire, immémorial, qu'on poſſédoit dans toute ſa pureté la doctrine d'Ariſtote, commentée par les Arabes, & altérée par mille additions abſurdes ou puériles ; & on ne penſoit pas même à s'aſſûrer ſi cette Philoſophie barbare étoit réellement celle de ce grand homme, tant on avoit conçu de reſpect pour les Anciens. C'eſt ainſi qu'une foule de peuples nés & affermis dans leurs erreurs par l'éducation, ſe croient d'autant plus ſincérement dans le chemin de la vérité, qu'il ne leur eſt même jamais venu en penſée

de former sur cela le moindre doute. Aussi, dans le tems que plusieurs Ecrivains, rivaux des Orateurs & des Poëtes Grecs, marchoient à côté de leurs modeles, ou peut-être même les surpassoient, la Philosophie Grecque, quoique fort imparfaite, n'étoit pas même bien connue.

Tant de préjugés qu'une admiration aveugle pour l'antiquité contribuoit à entretenir, sembloient se fortifier encore par l'abus qu'osoient faire quelques Théologiens de la soumission des Peuples. On avoit permis aux Poëtes de chanter dans leurs Ouvrages les Divinités du paganisme, parce qu'on étoit persuadé avec raison que les noms de ces divinités ne pouvoient plus être qu'un jeu dont on n'avoit rien à craindre. Si d'un côté la Religion des Anciens qui animoit tout, ouvroit un vaste champ à l'imagination des beaux Esprits; de l'autre, les principes en étoient trop absurdes, pour qu'on appréhendât de voir ressusciter Jupiter & Pluton par quelque secte de Novateurs. Mais l'on craignoit, ou l'on paroissoit craindre les coups qu'une raison aveugle pouvoit porter au Christianisme : comment

ment ne voyoit-on pas qu'il n'avoit point à redouter une attaque aussi foible ? Envoyé du ciel aux hommes, la vénération si juste & si ancienne que les peuples lui témoignoient, avoit été garantie pour toujours par les promesses de Dieu même. D'ailleurs, quelque absurde qu'une religion puisse être, (reproche que l'impiété seule peut faire à la nôtre), ce ne sont jamais les Philosophes qui la détruisent : lors même qu'ils enseignent la vérité, ils se contentent de la montrer sans forcer personne à la connoître; un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Être tout-puissant : ce sont les hommes inspirés qui éclairent le peuple, & les enthousiastes qui l'égarent. Le frein qu'on est obligé de mettre à la licence de ces derniers ne doit point nuire à cette liberté si nécessaire à la vraie Philosophie, & dont la religion peut tirer les plus grands avantages. Si le Christianisme ajoûte à la Philosophie les lumieres qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la Grace de soûmettre les incrédules, c'est à la Philosophie qu'il est réservé de les réduire au silence; & pour assurer le triomphe de la Foi, les Théologiens

dont nous parlons n'avoient qu'à faire usage des armes qu'on auroit voulu employer contre elles.

Mais parmi ces mêmes hommes, quelques-uns avoient un intérêt beaucoup plus réel de s'oppoſer à l'avancement de la Philoſophie. Fauſſement perſuadés que la croyance des peuples eſt d'autant plus ferme, qu'on l'exerce ſur plus d'objets différens, ils ne ſe contentoient pas d'exiger pour nos Myſteres la ſoumiſſion qu'ils méritent, ils cherchoient à ériger en dogmes leurs opinions particulieres; & c'étoit ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils vouloient mettre en ſûreté. Par là ils auroient porté à la religion le coup le plus terrible, ſi elle eût été l'ouvrage des hommes; car il étoit à craindre que leurs opinions étant une fois reconnues pour fauſſes, le peuple qui ne diſcerne rien, ne traitât de la même maniere les vérités avec leſquelles on avoit voulu les confondre.

D'autres Théologiens de meilleure foi, mais auſſi dangereux, ſe joignoient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la religion ſoit uniquement deſtinée à régler nos mœurs & notre

foi, ils la croyoient faite pour nous éclairer aussi sur le systême du monde, c'est-à-dire, sur ces matieres que le Tout-puissant a expressément abandonnées à nos disputes. Ils ne faisoient pas réflexion que les Livres sacrés & les Ouvrages des Peres, faits pour montrer au peuple comme aux Philosophes ce qu'il faut pratiquer & croire, ne devoient point sur les questions indifférentes parler un autre langage que le peuple. Cependant le despotisme théologique ou le préjugé l'emporta. Un Tribunal devenu puissant dans le Midi de l'Europe, dans les Indes, dans le nouveau Monde, mais que la Foi n'ordonne point de croire, ni la charité d'approuver, ou plutôt que la religion réprouve quoiqu'occupé par ses Ministres, & dont la France n'a pû s'accoûtumer encore à prononcer le nom sans effroi, condamna un célebre Astronome pour avoir soûtenu le mouvement de la Terre, & le déclara hérétique; à-peu-près comme le Pape Zacharie avoit condamné quelques siecles auparavant un Evêque, pour n'avoir pas pensé comme saint Augustin sur les Antipodes, & pour avoir deviné leur

existence six cens ans avant que Christophe Colomb les découvrit. C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle réunie à la temporelle forçoit la raison au silence ; & peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser.

Pendant que des adversaires peu instruits ou mal-intentionnés faisoient ouvertement la guerre à la Philosophie, elle se refugioit, pour ainsi dire, dans les Ouvrages de quelques grands hommes, qui sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparoient de loin dans l'ombre & le silence la lumiere dont le monde devoit être éclairé peu-à-peu & par degrés insensibles.

A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel Chancelier d'Angleterre, FRANÇOIS BACON, dont les Ouvrages si justement estimés, & plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A considérer les vues saines & étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style qui réunit par-tout les plus sublimes images avec la précision la

plus rigoureuse, on seroit tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel, & le plus éloquent des Philosophes. Bacon, né dans le sein de la nuit la plus profonde, sentit que la Philosophie n'étoit pas encore, quoique bien des gens sans doute se flattassent d'y exceller; car plus un siecle est grossier, plus il se croit instruit de tout ce qu'il peut savoir. Il commença donc par envisager d'une vue générale les divers objets de toutes les Sciences naturelles; il partagea ces Sciences en différentes branches, dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fût possible: il examina ce que l'on savoit déjà sur chacun de ces objets; & fit le catalogue immense de ce qui restoit à découvrir: c'est le but de son admirable Ouvrage *De la dignité & de l'accroissement des connoissances humaines*. Dans son *Nouvel organe des Sciences*, il perfectionne les vues qu'il avoit données dans le premier Ouvrage; il les porte plus loin, & fait connoître la nécessité de la Physique expérimentale, à laquelle on ne pensoit point encore. Ennemi des systêmes, il n'envisage la Philosophie que comme cette partie de nos connoissan-

ces, qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux : il ſemble la borner à la Science des choſes utiles, & recommande par-tout l'étude de la Nature. Ses autres écrits ſont formés ſur le même plan ; tout, juſqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'eſprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire ; il invite les Savans à étudier & à perfectionner les Arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée & la plus eſſentielle de la Science humaine : il expoſe avec une ſimplicité noble *ſes conjectures & ſes penſées* ſur les différens objets dignes d'intéreſſer les hommes ; & il eût pû dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui étoit étranger. Science de la Nature, Morale, Politique, Œconomique, tout ſemble avoir été du reſſort de cet eſprit lumineux & profond ; & l'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richeſſes qu'il répand ſur tous les ſujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses Ecrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate ſur la Médecine ; & ils

ne feroient ni moins admirés, ni moins lûs, si la culture de l'esprit étoit aussi chere aux hommes que la conservation de la santé. Mais il n'y a que les Chefs de secte en tout genre dont les Ouvrages puissent avoir un certain éclat; Bacon n'a pas été du nombre, & la forme de sa Philosophie s'y opposoit : elle étoit trop sage pour étonner personne. La Scholastique qui dominoit de son tems, ne pouvoit être renversée que par des opinions hardies & nouvelles; & il n'y a pas d'apparence qu'un Philosophe qui se contente de dire aux hommes, *voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous reste à chercher*, soit destiné à faire beaucoup de bruit parmi ses contemporains. Nous oserions même faire quelque reproche au Chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, si nous ne savions avec quelle retenue, & pour ainsi dire, avec quelle superstition, on doit juger un génie si sublime. Quoiqu'il avoüe que les Scholastiques ont énervé les Sciences par leurs questions minutieuses, & que l'esprit doit sacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il semble pourtant par l'emploi

fréquent qu'il fait des termes de l'E-cole, quelquefois même par celui des principes scholastiques, & par des divisions & subdivisions dont l'usage étoit alors fort à la mode, avoit marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siecle. Ce grand homme, après avoir brisé tant de fers, étoit encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvoit ou n'osoit rompre.

Nous déclarons ici que nous devons principalement au Chancelier Bacon l'arbre encyclopédique dont nous avons déjà parlé, & que l'on trouvera à la fin de ce discours. Nous en avions fait l'aveu en plusieurs endroits du *Prospectus*; nous y revenons encore, & nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas cru devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnoissons ici pour notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi dans le Systême encyclopédique l'ordre métaphysique des opérations de l'esprit, plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des Lettres;

ordre que l'illuftre Chancelier d'Angleterre avoit peut-être en vue jufqu'à un certain point, lorfqu'il faifoit, comme il le dit, le cens & le dénombrement des connoiffances humaines. D'ailleurs le plan de Bacon étant différent du nôtre, & les Sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être furpris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

Ainfi, outre les changemens que nous avons faits dans l'ordre de la diftribution générale, & dont nous avons déjà expofé les raifons, nous avons à certains égards pouffé les divifions plus loin, fur-tout dans la partie de Mathématique & de Phyfique particuliere; d'un autre côté, nous nous fommes abftenus d'étendre au même point que lui, la divifion de certaines Sciences dont il fuit jufqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux qui doivent proprement entrer dans le corps de notre Encyclopédie, n'auroient fait, à ce que nous croyons, que charger affez inutilement le Syftême général. On trouvera immédiatement après notre Arbre encyclopédique celui du Philofophe Anglois; c'eft le moyen le plus court & le plus facile

de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

Au Chancelier Bacon succéda l'illustre DESCARTES. Cet homme rare dont la fortune a tant varié en moins d'un siecle, avoit tout ce qu'il falloit pour changer la face de la Philosophie ; une imagination forte, un esprit très-conséquent, des connoissances puisées dans lui-même plus que dans les Livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, & aucune espece de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes, & eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'étoit refugié dans un pays entiérement libre pour y méditer plus à son aise. Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite ; & la vie cachée qu'il menoit ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avoit employée pour prouver

l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des Ministres qui peut-être ne la croyoient pas. Tourmenté & calomnié par des étrangers, & assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suede, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auroient un jour.

On peut considérer Descartes comme Géometre ou comme Philosophe. Les Mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide & la moins contestée de sa gloire. L'Algebre, créée en quelque maniere par les Italiens, & prodigieusement augmentée par notre illustre VIETE, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissemens. Un des plus considérables est sa méthode des Indéterminées, artifice très-ingénieux & très-subtil, qu'on a sû appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a sur-tout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a sû faire de l'Algebre à la Géométrie; idée des plus vastes & des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, & qui sera toujours la clé des plus pro-

fondes recherches, non-seulement dans la Géométrie sublime, mais dans toutes les Sciences physico-mathématiques.

Comme Philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La Géométrie qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvoit manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles & apparens pour tout le monde. La Philosophie se trouvoit dans un état bien différent, tout y étoit à commencer: & que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses Sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les Sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa Méthode seule auroit suffi pour le rendre immortel; sa Dioptrique est la plus grande & la plus belle application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Physique; on voit enfin dans ses ouvrages même les moins lûs maintenant, briller par-tout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces Tour-

billons devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvoit alors imaginer rien de mieux: les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étoient encore imparfaites, ou peu constatées; rien n'étoit plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planetes; il n'y avoit qu'une longue suite de phénomenes, de raisonnemens & de calculs, & par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avoit d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du Tourbillon même: & je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles & des plus ingénieuses hypothéses que la Philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu pour l'abandonner, que les Physiciens ayent été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales, & par des expériences faites long-tems après. Reconnoissons donc que Descartes, forcé de créer une Physique toute nouvelle, n'a pû la créer meilleure; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les

tourbillons pour arriver au vrai système du monde; & que s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devoit y en avoir.

Sa Métaphysique, aussi ingénieuse & aussi nouvelle que sa Physique, a eu le même sort à-peu-près; & c'est aussi à-peu-près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier; car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre, il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées : mais s'il eût retenu de la secte Péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignoit sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs, qui deshonoroient cette vérité par leur alliage, auroient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secoüer le joug de la scholastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés & de la barbarie; & par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, il a rendu à la Philosophie un service plus essentiel peut-être que tous ceux qu'elle doit à ses

illuſtres ſucceſſeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés, qui a eu courage de s'élever le premier contre une puiſſance deſpotique & arbitraire, & qui en préparant une révolution éclatante, a jetté les fondemens d'un gouvernement plus juſte & plus heureux qu'il n'a pû voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; & les armes dont nous nous ſervons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins, parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions abſurdes ſont invétérées, on eſt quelquefois forcé, pour déſabuſer le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorſqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude & la vanité de l'eſprit ſont telles qu'il a toujours beſoin d'une opinion à laquelle il ſe fixe: c'eſt un enfant à qui il faut préſenter un joüet pour lui enlever une arme dangereuſe; il quittera de lui-même ce joüet quand le tems de la raiſon ſera venu. En donnant ainſi le change aux Philoſophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur apprend du moins à ſe défier de leurs lumieres, &

cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.

NEWTON, à qui la route avoit été préparée par HUYGHENS, parut enfin, & donna à la Philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il étoit tems de bannir de la Physique les conjectures & les hypothéses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valoient, & que cette Science devoit être uniquement soûmise aux expériences & à la Géométrie. C'est peut-être dans cette vûe qu'il commença par inventer le calcul de l'Infini & la méthode des Suites, dont les usages si étendus dans la Géometrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la Nature, où tout semble s'exécuter par des especes de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur, & les observations de Képler, firent découvrir au Philosophe Anglois la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble & à distinguer les causes de leurs mouvemens, & à les

calculer avec une exactitude qu'on n'auroit pû exiger que du travail de plusieurs siecles. Créateur d'une Optique toute nouvelle, il fit connoître la lumiere aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajouter à l'éloge de ce grand Philosophe, seroit fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables, & à son génie tout à la fois étendu, juste & profond. En enrichissant la Philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnoissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, & à contenir dans de justes bornes cette espece d'audace que les circonstances avoient forcé Descartes à lui donner. Sa Théorie du monde (car je ne veux pas dire son Systême) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, & qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les ouvrages des Anciens, le plaisir de découvrir dans ces ouvrages la gravita-

tion des planetes, quand elle n'y seroit pas; mais en supposant même que les Grecs en ayent eu l'idée, ce qui n'étoit chez eux qu'un systême hasardé & romanesque, est devenu une démonstration dans les mains de Newton: cette démonstration qui n'appartient qu'à lui, fait le mérite réel de sa découverte; & l'attraction sans un tel appui seroit une hypothese comme tant d'autres. Si quelqu'Ecrivain célebre s'avisoit de prédire aujourd'hui sans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos descendans auroient-ils droit sous ce prétexte de vouloir ôter la gloire du grand œuvre à un Chimiste qui en viendroit à bout? Et l'invention des lunettes en appartiendroit-elle moins à ses auteurs, quand même quelques anciens n'auroient pas cru impossible que nous étendissions un jour la sphere de notre vûe?

D'autres Savans croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accusant d'avoir ramené dans la Physique les *qualités occultes* des Scholastiques & des anciens Philosophes. Mais les Savans dont nous parlons sont-ils bien sûrs que ces deux mots,

vuides de ſens chez les Scholaſtiques, & deſtinés à marquer un Être dont ils croyoient avoir l'idée, fuſſent autre choſe chez les anciens Philoſophes que l'expreſſion modeſte de leur ignorance? Newton qui avoit étudié la Nature, ne ſe flattoit pas d'en ſavoir plus qu'eux ſur la cauſe premiere qui produit les phénomenes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auroient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il ſe contenta de prouver que les tourbillons de Deſcartes ne pouvoient rendre raiſon du mouvement des planetes; que les phénomenes, & les lois de la Méchanique s'uniſſoient pour les renverſer; qu'il y a une force par laquelle les planetes tendent les unes vers les autres, & dont le principe nous eſt entiérement inconnu. Il ne rejetta point l'impulſion; il ſe borna à demander qu'on s'en ſervît plus heureuſement qu'on n'avoit fait juſqu'alors pour expliquer les mouvemens des planetes: ſes deſirs n'ont point encore été remplis, & ne le feront peut-être de long-tems. Après tout, quel mal auroit-il fait à la Philoſophie, en nous

donnant lieu de penser que la matiere peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, & en nous désabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connoître toutes ?

A l'égard de la Métaphysique, il paroît que Newton ne l'avoit pas entiérement négligée. Il étoit trop grand Philosophe pour ne pas sentir qu'elle est la base de nos connoissances, & qu'il faut chercher dans elle seule des notions nettes & exactes de tout : il paroît même par les ouvrages de ce profond Géometre, qu'il étoit parvenu à se faire de telles notions sur les principaux objets qui l'avoient occupé. Cependant, soit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avoit faits à d'autres égards dans la Métaphysique, soit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumieres bien satisfaisantes ou bien étendues sur une science trop souvent incertaine & contentieuse, soit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de son autorité on n'abusât de sa Métaphysique comme on avoit abusé de celle de Descartes pour soûtenir des opinions dangereuses ou erronées, il s'abstint presque absolument d'en parler dans ceux de ses

écrits qui ſont les plus connus ; & on ne peut guere apprendre ce qu'il penſoit ſur les différens objets de cette ſcience, que dans les ouvrages de ſes diſciples. Ainſi comme il n'a cauſé ſur ce point aucune révolution, nous nous abſtiendrons de le conſidérer de ce côté-là.

Ce que Newton n'avoit oſé, ou n'auroit peut-être pû faire, LOCKE l'entreprit & l'exécuta avec ſuccès. On peut dire qu'il créa la Métaphyſique à-peu-près comme Newton avoit créé la Phyſique. Il conçut que les abſtractions & les queſtions ridicules qu'on avoit juſqu'alors agitées, & qui avoient fait comme la ſubſtance de la Philoſophie, étoient la partie qu'il falloit ſur-tout proſcrire. Il chercha dans ces abſtractions & dans l'abus des ſignes les cauſes principales de nos erreurs, & les y trouva. Pour connoître notre ame, ſes idées & ſes affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auroient mal inſtruit : il ſe contenta de deſcendre profondément en lui-même ; & après s'être, pour ainſi dire, contemplé long-tems, il ne fit dans ſon Traité *de l'Entendement humain* que préſenter aux

hommes le miroir dans lequel il s'étoit vû. En un mot il réduisit la Métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la Physique expérimentale de l'ame; espece de Physique très-différente de celle des corps, non-seulement par son objet, mais par la maniere de l'envisager. Dans celle-ci on peut découvrir, & on découvre souvent des phénomenes inconnus; dans l'autre, les faits aussi anciens que le monde existent également dans tous les hommes : tant pis pour qui croit en voir de nouveaux. La Métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la Physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang & servir comme de base. En un mot les principes de la Métaphysique, aussi simples que les axiomes, sont les mêmes pour les Philosophes & pour le Peuple. Mais le peu de progrès que cette Science a fait depuis si longtems, montre combien il est rare d'appliquer heureusement ces principes, soit par la difficulté que renferme un pareil travail, soit peut-être aussi par

l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de Métaphysicien & même de grand Métaphysicien est encore assez commun dans notre siecle ; car nous aimons à tout prodiguer : mais qu'il y a peu de personnes véritablement dignes de ce nom ! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obscurcir avec beaucoup de subtilité des idées claires, & de préférer dans les notions qu'ils se forment l'extraordinaire au vrai, qui est toujours simple ? Il ne faut pas s'étonner après cela si la plûpart de ceux qu'on appelle *Métaphysiciens* font si peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne soit bientôt une injure pour nos bons esprits, comme le nom de Sophiste, qui pourtant signifie *Sage*, avili en Gréce par ceux qui le portoient, fut rejetté par les vrais Philosophes.

Concluons de toute cette histoire, que l'Angleterre nous doit la naissance de cette Philosophie que nous avons reçue d'elle. Il y a peut-être plus loin des formes substantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation universelle ; comme il y a peut-

être un plus grand intervalle entre l'Algebre pure & l'idée de l'appliquer à la Géométrie, qu'entre le petit triangle de BARROW & le calcul différentiel.

Tels sont les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, & à qui la Gréce eût élevé des statues, quand même elle eût été obligée pour leur faire place, d'abattre celle de quelques conquérans.

Les bornes de ce Discours Préliminaire nous empêchent de parler de plusieurs Philosophes illustres, qui sans se proposer des vûes aussi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laissé par leurs travaux de contribuer beaucoup à l'avancement des Sciences, & ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité. De ce nombre sont; GALILÉE, à qui la Géographie doit tant pour ses découvertes astronomiques, & la Méchanique pour sa Théorie de l'accélération; HARVEY, que la découverte de la circulation du sang rendra immortel; HUYGHENS, que nous avons déjà nommé, & qui par des ouvrages pleins de force & de génie, a si bien mérité de la Géométrie & de la Physique:

PASCAL,

PASCAL, auteur d'un traité ſur la Cycloïde, qu'on doit regarder comme un prodige de ſagacité & de pénétration, & d'un traité de l'équilibre des liqueurs & de la peſanteur de l'air, qui nous a ouvert une ſcience nouvelle : génie univerſel & ſublime, dont les talens ne pourroient être trop regrettés par la Philoſophie, ſi la Religion n'en avoit pas profité ; MALEBRANCHE, qui a ſi bien démêlé les erreurs des ſens, & qui a connu celles de l'imagination, comme s'il n'avoit pas été ſouvent trompé par la ſienne ; BOYLE, le pere de la Phyſique expérimentale ; pluſieurs autres enfin, parmi leſquels doivent être comptés avec diſtinction les VESALE, les SYDENHAM, les BOERHAAVE, & une infinité d'Anatomiſtes & de Phyſiciens célebres.

Entre ces grands hommes il en eſt un, dont la Philoſophie, aujourd'hui fort accueillie & fort combattue dans le Nord de l'Europe, nous oblige à ne le point paſſer ſous ſilence ; c'eſt l'illuſtre LEIBNITZ. Quand il n'auroit pour lui que la gloire, ou même que le ſoupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel, il mériteroit

à ce titre une mention honorable. Mais c'eſt principalement par ſa Métaphyſique que nous voulons l'enviſager. Comme Deſcartes, il ſemble avoir reconnu l'inſuffiſance de toutes les ſolutions qui avoient été données juſqu'à lui des queſtions les plus élevées, ſur l'union du corps & de l'ame, ſur la Providence, ſur la nature de la matiere; il paroît même avoir eu l'avantage d'expoſer avec plus de force que perſonne les difficultés qu'on peut propoſer ſur ces queſtions; mais moins ſage que Locke & Newton, il ne s'eſt pas contenté de former des doutes, il a cherché à les diſſiper, & de ce côté-là il n'a peut être pas été plus heureux que Deſcartes. Son principe de *la raiſon ſuffiſante*, très-beau & très-vrai en lui-même, ne paroît pas devoir être fort utile à des êtres auſſi peu éclairés que nous le ſommes ſur les raiſons premieres de toutes choſes; ſes *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que perſonne qu'on ne peut ſe former une idée nette de la matiere, mais elles ne paroiſſent pas faites pour la donner; ſon *Harmonie préétablie* ſemble n'ajoûter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Deſ-

tartes sur l'union du corps & de l'ame; enfin son systême de *l'Optimisme* est peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout. Ce grand homme paroît avoir porté dans la Métaphysique plus de sagacité que de lumiere; mais de quelque maniere qu'on pense sur cet article, on ne peut lui refuser l'admiration que méritent la grandeur de ses vûes en tout genre; l'étendue prodigieuse de ses connoissances, & sur-tout l'esprit philosophique par lequel il a sçu les éclairer.

Nous finirons par une observation qui ne paroîtra pas surprenante à des Philosophes. Ce n'est guere de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler ont changé la face des Sciences. Nous avons déjà vû pourquoi Bacon n'a point été chef de secte; deux raisons se joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand Philosophe a écrit plusieurs de ses Ouvrages dans une retraite à laquelle ses ennemis l'avoient forcé, & le mal qu'ils avoient fait à l'homme d'état n'a pû manquer de nuire à l'Auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile, il a peut-être embrassé trop de matieres, pour que ses

contemporains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet guere aux grands génies d'en savoir tant; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné; mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison que les Ouvrages de Descartes ont essuyé en France après sa mort plus de persécution que leur Auteur n'en avoit souffert en Hollande pendant sa vie: ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une Physique qu'elles s'imaginoient être contraire à celle de Moïse. Newton, il est vrai, a trouvé dans ses contemporains moins de contradiction; soit que les découvertes géométriques par lesquelles il s'annonça, & dont on ne pouvoit lui disputer ni la propriété, ni la réalité, eussent accoûtumé à l'admiration pour lui, & à lui rendre des hommages qui n'étoient ni trop subits, ni trop forcés; soit que par sa supériorité il imposât silence à l'envie; soit enfin, ce qui paroît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une nation moins injuste que les autres. Il a eu l'avan-

tage singulier de voir sa Philosophie généralement reçûe en Angleterre de son vivant, & d'avoir tous ses compatriotes pour partisans & pour admirateurs. Cependant il s'en falloit bien que le reste de l'Europe fît alors le même accueil à ses Ouvrages. Non seulement ils étoient inconnus en France, mais la Philosophie scholastique y dominoit encore, lorsque Newton avoit déjà renversé la Physique Cartésienne ; & les tourbillons étoient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi long-tems à les soûtenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos Livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore trente ans qu'on a commencé en France à renoncer au Cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement Newtonien, est l'auteur du Discours *sur la figure des Astres*, qui joint à des connoissances géométriques très-étendues, cet esprit philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toujours, & ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lû ses Ouvrages. M. de MAUPERTUIS a cru qu'on pouvoit être bon citoyen,

sans adopter aveuglément la Physique de son pays; & pour attaquer cette Physique, il a eu besoin d'un courage dont on doit lui savoir gré. En effet notre nation, singuliérement avide de nouveautés dans les matieres de goût, est au contraire en matiere de Science très-attachée aux opinions anciennes. Deux dispositions si contraires en apparence ont leur principe dans plusieurs causes, & sur-tout dans cette ardeur de joüir qui semble constituer notre caractere. Tout ce qui est du ressort du sentiment n'est pas fait pour être long-tems cherché, & cesse d'être agréable, dès qu'il ne se présente pas tout d'un coup: mais aussi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuise bientôt; & l'ame dégoûtée aussi-tôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au contraire, ce n'est qu'à force de méditation que l'esprit parvient à ce qu'il cherche: mais par cette raison il veut joüir aussi long-tems qu'il a cherché, sur-tout lorsqu'il ne s'agit que d'une Philosophie hypothétique & conjecturale, beaucoup plus riante que des calculs & des combinaisons exactes. Les Physiciens attachés à leurs théories,

avec le même zele & par les mêmes motifs que les artisans à leurs pratiques, ont sur ce point beaucoup plus de ressemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Respectons toujours Descartes; mais abandonnons sans peine des opinions qu'il a combattues lui-même un siecle plus tard. Sur-tout ne confondons point sa cause avec celle de ses sectateurs. Le génie qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus sombre une route nouvelle, quoique trompeuse, n'étoit qu'à lui : ceux qui l'ont osé suivre les premiers dans les ténebres ont au moins marqué du courage; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer sur ces traces depuis que la lumiere est venue. Parmi le peu de Savans qui défendent encore sa doctrine, il eût désavoué lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement servile à ce qu'ils ont appris dans leur enfance, ou par je ne sais quel préjugé national, la honte de la Philosophie. Avec de tels motifs on peut être le dernier de ses partisans; mais on n'auroit pas eu le mérite d'être son premier disciple, ou plutôt on eût été son adversaire, lorsqu'il n'y avoit que de l'injustice à

l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut savoir les reconnoître, quand le tems les a mises au grand jour. Aussi les jeunes gens qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les matieres philosophiques & dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvûs de lumiere; parce que tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choisir.

Ce sont en effet les jeunes Géométres, tant de France que des pays étrangers, qui ont réglé le sort des deux Philosophies. L'ancienne est tellement proscrite, que ses plus zélés partisans n'osent plus même nommer ces tourbillons dont ils remplissoient autrefois leurs ouvrages. Si le Newtonianisme venoit à être détruit de nos jours par quelque cause que ce pût être, injuste ou légitime, les sectateurs nombreux qu'il a maintenant joueroient sans doute alors le même rôle qu'ils ont fait jouer à d'autres. Telle est la nature des esprits : telles sont les suites de l'amour propre qui gouverne les Philosophes du moins autant que les autres hom-

mes, & de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

Il en a été de Locke à-peu-près comme de Bacon, de Descartes, & de Newton. Oublié long-tems pour Rohaut & pour Regis, & encore assez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs & quelques partisans. C'est ainsi que les personnages illustres, souvent trop au-dessus de leur siecle, travaillent presque toujours en pure perte pour leur siecle même ; c'est aux âges suivans qu'il est réservé de recueillir le fruit de leurs lumieres. Aussi les restaurateurs des Sciences ne joüissent-ils presque jamais de toute la gloire qu'ils méritent ; des esprits fort inférieurs la leur arrachent, parce que les grands hommes se livrent à leur génie, & les hommes médiocres à celui de leur nation. Il est vrai que le témoignage que la supériorité ne peut s'empêcher de se rendre à elle-même, suffit pour la dédommager des suffrages vulgaires : elle se nourrit de sa propre substance ; & cette réputation dont on est si avide, ne sert souvent qu'à consoler la médio-

crité des avantages que le talent a sur elle. On peut dire en effet que la Renommée qui publie tout, raconte plus souvent ce qu'elle entend que ce qu'elle voit, & que les Poëtes qui lui ont donné cent bouches, devoient bien aussi lui donner un bandeau.

La Philosophie, qui forme le goût dominant de notre siecle, semble par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le tems qu'elle a perdu, & se venger de l'espece de mépris que lui avoient marqué nos peres. Ce mépris est aujourd'hui retombé sur l'Erudition, & n'en est pas plus juste pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des Ouvrages des Anciens tout ce qu'il nous importoit de savoir; & sur ce fondement on dispenseroit volontiers de leur peine ceux qui vont encore les consulter. Il semble qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, & qu'il est inutile d'interroger; & l'on ne fait guere plus de cas aujourd'hui de la restitution d'un passage, que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il seroit ridicule de croire qu'il n'y a plus rien

à découvrir dans l'Anatomie, parce que les Anatomiſtes ſe livrent quelquefois à des recherches, inutiles en apparence, & ſouvent utiles par leurs ſuites; il ne ſeroit pas moins abſurde de vouloir interdire l'Erudition, ſous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos Savans peuvent s'abandonner. C'eſt être ignorant ou préſomptueux de croire que tout ſoit vû dans quelque matiere que ce puiſſe être, & que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude & de la lecture des Anciens.

L'uſage de tout écrire aujourd'hui en Langue vulgaire, a contribué ſans doute à fortifier ce préjugé, & peut-être eſt plus pernicieux que le préjugé même. Notre Langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il étoit tems de la ſubſtituer à la Langue Latine, qui depuis la renaiſſance des Lettres étoit celle de nos Savans. J'avoüe qu'un Philoſophe eſt beaucoup plus excuſable d'écrire en François, qu'un François de faire des vers Latins; je veux bien même convenir que cet uſage a contribué à rendre la lumiere plus générale, ſi néanmoins c'eſt étendre réellement l'eſprit d'un Peuple, que

d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de-là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les Savans des autres nations à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriroient encore mieux dans leur Langue que dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imité; l'Allemagne, où le Latin sembloit s'être refugié, commence insensiblement à en perdre l'usage: je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt suivie par les Suédois, les Danois, & les Russes. Ainsi, avant la fin du dix-huitieme siecle, un Philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit Langues différentes; & après avoir consumé à les apprendre le tems le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la Langue Latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matieres de goût, ne pourroit être que très-utile dans les Ouvrages de Philosophie, dont la clarté & la précision doivent faire tout le mérite, & qui n'ont besoin que d'une Langue universelle & de convention. Il seroit donc

à ſouhaiter qu'on rétablît cet uſage : mais il n'y a pas lieu de l'eſpérer. L'abus dont nous oſons nous plaindre eſt trop favorable à la vanité & à la pareſſe, pour qu'on ſe flatte de le déraciner. Les Philoſophes, comme les autres Ecrivains, veulent être lûs, & ſur-tout de leur nation. S'ils ſe ſervoient d'une Langue moins familiere, ils auroient moins de bouches pour les célébrer, & on ne pourroit pas ſe vanter de les entendre. Il eſt vrai qu'avec moins d'admirateurs, ils auroient de meilleurs juges : mais c'eſt un avantage qui les touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la diſtribuent.

En récompenſe, car il ne faut rien outrer, nos Livres de Science ſemblent avoir acquis juſqu'à l'eſpece d'avantage qui ſembloit devoir être particulier aux Ouvrages de Belles-Lettres. Un Ecrivain reſpectable que notre ſiecle a eu le bonheur de poſſéder long-tems, & dont je louerois ici les différentes productions, ſi je ne me bornois pas à l'enviſager comme Philoſophe, a appris aux Savans à ſecouer le joug du pédantiſme. Supérieur dans l'art de mettre en

leur jour les idées les plus abstraites, il a sû par beaucoup de méthode, de précision, & de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être les plus étrangers, & qu'elle paroissoit devoir s'interdire le plus sévérement; & cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général & le plus flatteur. Mais semblable à tous les Ecrivains originaux, il a laissé bien loin derriere lui ceux qui ont cru pouvoir l'imiter.

L'Auteur de *l'Histoire Naturelle* a suivi une route toute différente. Rival de Platon & de Lucrece, il a répandu dans son Ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse & cette élévation de style qui sont si propres aux matieres philosophiques, & qui dans les écrits du Sage doivent être la peinture de son ame.

Cependant la Philosophie, en songeant à plaire, paroît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour instruire; c'est par cette raison que le goût des systêmes, plus propre à flater l'imagination qu'à éclairer la

raiſon, eſt aujourd'hui preſqu'abſolument banni des bons Ouvrages. Un de nos meilleurs Philoſophes ſemble lui avoir porté les derniers coups *. L'eſprit d'hypothèſe & de conjecture pouvoit être autrefois fort utile, & avoit même été néceſſaire pour la renaiſſance de la Philoſophie ; parce qu'alors il s'agiſſoit encore moins de bien penſer, que d'apprendre à penſer par ſoi-même. Mais les tems ſont changés, & un Ecrivain qui feroit parmi nous l'éloge des Syſtêmes viendroit trop tard. Les avantages que cet eſprit peut procurer maintenant ſont en trop petit nombre pour balancer les inconvéniens qui en réſultent ; & ſi on prétend prouver l'utilité des Syſtêmes par un très-petit nombre de découvertes qu'ils ont occaſionnées autrefois, on pourroit de même conſeiller à nos Géométres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de pluſieurs Mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques théorèmes. L'eſprit de Syſtême eſt dans la Phyſique ce que la Métaphyſique eſt dans la Géométrie.

* M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie royale des Sciences de Pruſſe, dans ſon *Traité des Syſtêmes*.

S'il est quelquefois nécessaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il est presque toujours incapable de nous y conduire par lui-même. Eclairé par l'observation de la Nature, il peut entrevoir les causes des phénomenes : mais c'est au calcul à assurer pour ainsi dire l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, & en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothèse dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude, qu'on doit toujours chercher dans les Sciences naturelles, & qui néanmoins se trouve si peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de Systêmes. S'il ne pouvoit y en avoir que de cette espece, le principal mérite du Physicien seroit, à proprement parler, d'avoir l'esprit de Systême, & de n'en faire jamais. A l'égard de l'usage des Systêmes dans les autres Sciences, mille expériences prouvent combien il est dangereux.

La Physique est donc uniquement bornée aux observations & aux calculs ; la Médecine à l'histoire du corps humain, de ses maladies, & de leurs

remedes ; l'Hiſtoire Naturelle à la deſcription détaillée des végétaux, des animaux, & des minéraux ; la Chymie à la compoſition & à la décompoſition expérimentale des corps ; en un mot toutes les Sciences, renfermées dans les faits autant qu'il leur eſt poſſible, & dans les conſéquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion, que quand elles y ſont forcées. Je ne parle point de la Géométrie, de l'Aſtronomie, & de la Méchanique, deſtinées par leur nature à aller toujours en ſe perfectionnant de plus en plus.

On abuſe des meilleures choſes. Cet eſprit philoſophique, ſi à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir & ne rien ſuppoſer, s'eſt répandu juſques dans les Belles-Lettres ; on prétend même qu'il eſt nuiſible à leurs progrès, & il eſt difficile de ſe le diſſimuler. Notre ſiecle porté à la combinaiſon & à l'analyſe, ſemble vouloir introduire les diſcuſſions froides & didactiques dans les choſes de ſentiment. Ce n'eſt pas que les paſſions & le goût n'aient une Logique qui leur appartient : mais cette Logique a des principes tout différens de ceux de la Logique ordinaire : ce

ſont ces principes qu'il faut démêler en nous, & c'eſt, il faut l'avouer, dequoi une Philoſophie commune eſt peu capable. Livrée toute entiere à l'examen des perceptions tranquilles de l'ame, il lui eſt bien plus facile d'en démêler les nuances que celles de nos paſſions, ou en général des ſentimens vifs qui nous affectent. Et comment cette eſpece de ſentimens ne ſeroit-elle pas difficile à analyſer avec juſteſſe ? Si d'un côté, il faut ſe livrer à eux pour les connoître, de l'autre, le tems où l'ame en eſt affectée, eſt celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet eſprit de diſcuſſion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des Anciens ; il nous a appris à n'eſtimer en eux que les beautés que nous ſerions contraints d'admirer dans des Modernes. Mais c'eſt peut-être auſſi à la même ſource que nous devons je ne ſais quelle Métaphyſique du cœur, qui s'eſt emparée de nos théatres ; s'il ne falloit pas l'en bannir entiérement, encore moins falloit-il l'y laiſſer régner. Cette anatomie de l'ame s'eſt gliſſée juſques dans nos converſations ; on y diſſerte, on

n'y parle plus ; & nos sociétés ont perdu leurs principaux agrémens, la chaleur & la gaieté.

Ne soyons donc pas étonnés que nos Ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siecle précédent. On peut même en trouver la raison dans les efforts que nous faisons pour surpasser nos prédécesseurs. Le goût & l'art d'écrire font en peu de tems des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route est ouverte : à peine un grand génie a-t-il entrevû le beau, qu'il l'apperçoit dans toute son étendue ; & l'imitation de la belle Nature semble bornée à de certaines limites qu'une génération ou deux tout au plus, ont bientôt atteintes : il ne reste à la génération suivante que d'imiter : mais elle ne se contente pas de ce partage ; les richesses qu'elle a acquises autorisent le desir de les accroître ; elle veut ajouter à ce qu'elle a reçu, & manque le but en cherchant à le passer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumieres, plus de bons juges, & moins de bons Ouvrages ; on ne dit point d'un Livre qu'il est bon, mais que c'est

le Livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siecle de Démétrius de Phalere a succédé immédiatement à celui de Démosthene, le siecle de Lucain & de Séneque à celui de Cicéron & de Virgile, & le nôtre à celui de Louis XIV.

Je ne parle ici que du siecle en général : car je suis bien éloigné de faire la satyre de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du monde littéraire entraîne, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées, dont il seroit aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs comme nous devons au siecle de Pline les Ouvrages admirables de Quintilien & de Tacite, que la génération précédente n'auroit peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monumens dont il a droit de se glorifier. Un Poëte célebre par ses talens & par ses malheurs a effacé Malherbe dans ses Odes, & Marot dans ses Epigrammes & dans ses Epîtres. Nous avons vû naître le seul Poëme épique que la France puisse opposer à ceux des Grecs, des Romains, des

Italiens, des Anglois & des Espagnols. Deux hommes illustres, entre lesquels notre nation semble partagée, & que la postérité saura mettre chacun à sa place, se disputent la gloire du cothurne, & l'on voit encore avec un extrême plaisir leurs Tragédies après celles de Corneille & de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la HENRIADE, sûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poëtes une place distinguée & qui n'est qu'à lui, possede en même tems au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun Poëte même dans un degré médiocre, celui d'écrire en prose. Personne n'a mieux connu l'art si rare de rendre sans effort chaque idée par le terme qui lui est propre, d'embellir tout sans se méprendre sur le coloris propre à chaque chose; enfin, ce qui caractérise plus qu'on ne pense les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de son sujet. Son essai sur le siecle de Louis XIV. est un morceau d'autant plus précieux, que l'Auteur n'avoit en ce genre aucun modele ni parmi les Anciens, ni parmi nous. Son histoire de Charles XII. par la rapidité

& la noblesse du style est digne du Héros qu'il avoit à peindre ; ses pieces fugitives supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiroient par leur nombre & par leur mérite pour immortaliser plusieurs Ecrivains. Que ne puis-je en parcourant ici ses nombreux & admirables Ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite, qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers, & de ses ennemis, & auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en joüir !

Ce ne sont pas là nos seules richesses. Un Ecrivain judicieux, aussi bon citoyen que grand Philosophe, nous a donné sur les principes des Lois un Ouvrage décrié par quelques François, applaudi par la nation, & admiré de toute l'Europe ; ouvrage qui sera un monument immortel du génie & de la vertu de son Auteur, & des progrès de la raison dans un siecle, dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la Philosophie. D'excellens Auteurs ont écrit l'Histoire Ancienne & Moderne ; des esprits justes & éclairés l'ont approfondie : la Comédie a

acquis un nouveau genre, qu'on auroit tort de rejetter, puisqu'il en résulte un plaisir de plus, & que d'ailleurs ce genre même n'a pas été aussi inconnu des Anciens qu'on voudroit nous le persuader; enfin nous avons plusieurs Romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier siecle.

Les beaux Arts ne sont pas moins en honneur dans notre nation. Si j'en crois les Amateurs éclairés, notre école de Peinture est la premiere de l'Europe, & plusieurs ouvrages de nos Sculpteurs n'auroient pas été désavoués par les Anciens. La Musique est peut-être de tous ces Arts celui qui a fait depuis quinze ans le plus de progrès parmi nous. Graces aux travaux d'un génie mâle, hardi & fécond, les Etrangers qui ne pouvoient souffrir nos symphonies, commencent à les goûter, & les François paroissent enfin persuadés que Lulli avoit laissé dans ce genre beaucoup à faire. M. RAMEAU, en poussant la pratique de son Art à un si haut degré de perfection, est devenu tout ensemble le modele & l'objet de la jalousie d'un grand nombre d'Artistes, qui le décrient en s'efforçant de l'imi-

ter. Mais ce qui le distingue plus particuliérement, c'est d'avoir réfléchi avec beaucoup de succès sur la théorie de ce même Art; d'avoir sû trouver dans la Basse fondamentale le principe de l'harmonie & de la mélodie; d'avoir réduit par ce moyen à des lois plus certaines & plus simples, une science livrée avant lui à des regles arbitraires ou dictées par une expérience aveugle. Je saisis avec empressement l'occasion de célébrer cet Artiste philosophe, dans un discours destiné principalement à l'éloge des grands hommes. Son mérite, dont il a forcé notre siecle à convenir, ne sera bien connu que quand le tems aura fait taire l'envie; & son nom, cher à la partie de notre nation la plus éclairée, ne peut blesser ici personne. Mais dût-il déplaire à quelques prétendus Mécenes, un Philosophe seroit bien à plaindre, si même en matiere de Sciences & de goût, il ne se permettoit pas de dire la vérité.

Voilà les biens que nous possédons. Quelle idée ne se formera-t-on pas de nos trésors littéraires, si l'on joint aux Ouvrages de tant de grands hommes les travaux de toutes les Compagnies

savantes,

ſavantes, deſtinées à maintenir le goût des Sciences & des Lettres, & à qui nous devons tant d'excellens Livres! De pareilles Sociétés ne peuvent manquer de produire dans un Etat de grands avantages, pourvu qu'en les multipliant à l'excès, on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en banniſſe toute inégalité propre à éloigner ou à rebuter des hommes faits pour éclairer les autres; qu'on n'y connoiſſe d'autre ſupériorité que celle du génie; que la conſidération y ſoit le prix du travail; enfin que les récompenſes y viennent chercher les talens, & ne leur ſoient point enlevées par l'intrigue. Car il ne faut pas s'y tromper: on nuit plus aux progrès de l'eſprit en plaçant mal les récompenſes qu'en les ſupprimant. Avoüons même à l'honneur des Lettres, que les Savans n'ont pas toujours beſoin d'être récompenſés pour ſe multiplier. Témoin l'Angleterre, à qui les Sciences doivent tant, ſans que le Gouvernement faſſe rien pour elles. Il eſt vrai que la Nation les conſidere, qu'elle les reſpecte même; & cette eſpece de récompenſe, ſupérieure à toutes

les autres, eſt ſans doute le moyen le plus sûr de faire fleurir les Sciences & les Arts ; parce que c'eſt le Gouvernement qui donne les places, & le Public qui diſtribue l'eſtime. L'amour des Lettres, qui eſt un mérite chez nos voiſins, n'eſt encore à la vérité qu'une mode parmi nous, & ne ſera peut-être jamais autre choſe ; mais quelque dangereuſe que ſoit cette mode, qui pour un Mécene éclairé produit cent Amateurs ignorans & orgueilleux, peut-être lui ſommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie où une foule de circonſtances tendent à nous précipiter.

On peut regarder comme une des principales, cet amour du faux bel eſprit, qui protege l'ignorance, qui s'en fait honneur, & qui la répandra univerſellement tôt ou tard. Elle ſera le fruit & le terme du mauvais goût ; j'ajoute qu'elle en ſera le remede. Car tout a des révolutions réglées, & l'obſcurité ſe terminera par un nouveau ſiecle de lumiere. Nous ſerons plus frappés du grand jour après avoir été quelque tems dans les ténebres. Elles ſeront comme une eſpece d'anarchie

très-funeste par elle-même, mais quelquefois utile par ses suites. Gardons-nous pourtant de souhaiter une révolution si redoutable; la barbarie dure des siecles, il semble que ce soit notre élément; la raison & le bon goût ne font que passer.

Ce seroit peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un Ecrivain éloquent & philosophe * a lancé depuis peu contre les Sciences & les Arts, en les accusant de corrompre les mœurs. Il nous siéroit mal d'être de son sentiment à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci; & l'homme de mérite dont nous parlons, semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zele & le succès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'esprit avec l'abus qu'on en peut faire; il nous répondroit sans doute que cet abus en est

* M. Rousseau de Geneve, Auteur de la Partie de l'Encyclopédie qui concerne la Musique, & dont nous espérons que le Public sera très-satisfait, a composé un Discours fort éloquent, pour prouver que le rétablissement des Sciences & des Arts a corrompu les mœurs. Ce Discours a été couronné en 1750 par l'Académie de Dijon, avec les plus grands éloges; il a été imprimé à Paris au commencement de l'année 1751, & a fait beaucoup d'honneur à son Auteur.

inséparable : mais nous le prierons d'examiner si la plûpart des maux qu'il attribue aux Sciences & aux Arts ne sont point dûs à des causes toutes différentes, dont l'énumération seroit ici aussi longue que délicate. Les Lettres contribuent certainement à rendre la société plus aimable ; il seroit difficile de prouver que les hommes en sont meilleurs, & la vertu plus commune: mais c'est un privilége qu'on peut disputer à la Morale même. Et pour dire encore plus, faudra-t-il proscrire les lois parce que leur nom sert d'abri à quelques crimes, dont les auteurs seroient punis dans une république de Sauvages ? Enfin, quand nous ferions ici au désavantage des connoissances humaines un aveu dont nous sommes bien éloignés, nous le sommes encore plus de croire qu'on gagnât à les détruire : les vices nous resteroient, & nous aurions l'ignorance de plus.

Finissons cette Histoire des Sciences, en remarquant que les différentes formes de gouvernement qui influent tant sur les esprits & sur la culture des Lettres, déterminent aussi les especes de connoissances qui doivent principale-

ment y fleurir, & dont chacune a ſon mérite particulier. Il doit y avoir en général dans une République plus d'Orateurs, d'Hiſtoriens, & de Philoſophes, & dans une Monarchie, plus de Poëtes, de Théologiens, & de Géometres. Cette regle n'eſt pourtant pas ſi abſolue, qu'elle ne puiſſe être altérée & modifiée par une infinité de cauſes.

Après les réflexions & les vûes générales que nous avons cru devoir placer à la tête de cette Encyclopédie, il eſt tems enfin d'inſtruire plus particulierement le Public ſur l'Ouvrage que nous lui préſentons. Le *Proſpectus* qui a déja été publié dans cette vûe, & dont M. Diderot mon collegue eſt l'Auteur, ayant été reçu de toute l'Europe avec les plus grands éloges, je vais en ſon nom le remettre ici de nouveau ſous les yeux du Public, avec les changemens & les additions qui nous ont paru convenables à l'un & à l'autre.

On ne peut disconvenir que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumieres générales qui

ajoûte de lumieres à celles des siecles précédens ; d'apprendre à se passer des originaux, & d'arracher par conséquent ces épines que nos adversaires voudroient qu'on laissât ? Combien de lectures inutiles dont nous serions dispensés par de bons extraits ?

Nous avons donc cru qu'il importoit d'avoir un Dictionnaire qu'on pût consulter sur toutes les matieres des Arts & des Sciences, & qui servît autant à guider ceux qui se sentent le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

Jusqu'ici personne n'avoit conçu un Ouvrage aussi grand, ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés, desiroit qu'on le surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies, & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorsqu'il en demandoit une.

La plûpart de ces Ouvrages parurent avant le siecle dernier, & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit-ce

pour nous que ces Encyclopédies ? Quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts ? Combien de vérités découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyoit pas alors ? La vraie Philosophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'infini n'étoit pas encore ; la Physique expérimentale se montroit à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les lois de la saine critique étoient entiérement ignorées. Les Auteurs célebres en tout genre dont nous avons parlé dans ce Discours, & leurs illustres Disciples, ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les Savans ; un autre esprit moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse & de méthode, ne s'étoit point soûmis les différentes parties de la Littérature ; & les Académies, dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts, n'etoient pas instituées.

Si les découvertes des grands hommes & des compagnies savantes dont nous venons de parler offrirent dans la suite de puissans secours pour former un Dictionnaire encyclopédique ; il faut avoüer aussi que l'augmentation

prodigieuse des matieres rendit à d'autres égards un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers Encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux ; & nous les laisserions tous joüir de leur réputation, sans en excepter Ephraim CHAMBERS le plus connu d'entr'eux, si nous n'avions des raisons particulieres de peser le mérite de celui-ci.

L'Encyclopédie de Chambers dont on a publié à Londres un si grand nombre d'éditions rapides ; cette Encyclopédie qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui de notre aveu mérite en Angleterre & chez l'étranger les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, si avant qu'elle parut en Anglois, nous n'avions eu dans notre Langue des Ouvrages où Chambers a puisé sans mesure & sans choix la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François sur une traduction pure & simple ? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui on n'eût présenté sous un titre fastueux & nouveau, que des ri-

cheſſes qu'il poſſédoit depuis long-tems.

Nous ne refuſons point à cet Auteur la juſtice qui lui eſt dûe. Il a bien ſenti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut deſcendre ſans interruption des premiers principes d'une Science ou d'un Art juſqu'à ſes conſéquences les plus éloignées, & remonter de ſes conſéquences les plus éloignées juſqu'à ſes premiers principes; paſſer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre, & s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, faire ſans s'égarer le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que le plan & le deſſein de ſon Dictionnaire ſont excellens, & que ſi l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui ſeul aux progrès de la vraie Science que la moitié des Livres connus. Mais, malgré toutes les obligations que nous avons à cet Auteur, & l'utilité conſidérable que nous avons retirée de ſon travail, nous n'avons pû nous empêcher de voir qu'il reſtoit beaucoup à y ajoûter. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puiſſe être renfermé en deux volumes

in-folio ? La nomenclature d'une matiere si étendue en fourniroit un elle seule, si elle étoit complette. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans son Ouvrage d'articles omis ou tronqués ?

Ce ne sont point ici des conjectures. La Traduction entiere du Chambers nous a passé sous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à desirer dans les Sciences; dans les Arts libéraux, un mot où il falloit des pages; & tout à suppléer dans les Arts méchaniques. Chambers a lû des Livres, mais il n'a guere vû d'Artistes; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les atteliers. Dailleurs il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre Ouvrage. Un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fond; & il a fallu tout l'art d'Ephraim Chambers pour pallier ce défaut.

Mais, sans nous étendre davantage sur l'Encyclopédie Angloise, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'est point la base unique sur laquelle nous avons élevé; que l'on a refait un

grand nombre de ſes articles ; que l'on n'a employé preſqu'aucun des autres ſans addition, correction, ou retranchement, & qu'il rentre ſimplement dans la claſſe des Auteurs que nous avons particuliérement conſultés. Les éloges qui furent donnés il y a ſix ans au ſimple projet de la traduction de l'Encyclopédie Angloiſe, auroient été pour nous un motif ſuffiſant d'avoir recours à cette Encyclopédie, autant que le bien de notre Ouvrage n'en ſouffriroit pas.

La Partie Mathématique eſt celle qui nous a paru mériter le plus d'être conſervée : mais on jugera par les changemens conſidérables qui y ont été faits, du beſoin que cette Partie & les autres avoient d'une exacte reviſion.

Le premier objet ſur lequel nous nous ſommes écartés de l'Auteur Anglois, c'eſt l'Arbre généalogique qu'il a dreſſé des Sciences & des Arts, & auquel nous avons cru devoir en ſubſtituer un autre. Cette partie de notre travail a été ſuffiſamment développée plus haut. Elle préſente à nos lecteurs le canevas d'un Ouvrage qui ne ſe peut exécuter qu'en pluſieurs volumes *in-folio*, & qui doit contenir un jour toutes les connoiſſances des hommes.

A l'aspect d'une matiere aussi étendue, il n'est personne qui ne fasse avec nous la réflexion suivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il est difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute sa vie une étude particuliere. Quel homme peut donc être assez hardi & assez borné pour entreprendre de traiter seul de toutes les Sciences & de tous les Arts?

Nous avons inféré de-là que pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avions à porter, il étoit nécessaire de le partager; & sur le champ nous avons jetté les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes; d'Artistes habiles & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons distribué à chacun la Partie qui lui convenoit; quelques-uns même étoient en possession de la leur, avant que nous nous chargeassions de cet Ouvrage. Ainsi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendoit, a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les modernes, & d'ajouter aux

secours qu'il en a tirés, des connoissances puisées dans son propre fonds. Personne ne s'est avancé sur le terrein d'autrui, & ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris ; & nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue, & de détails, qu'il ne peut y en avoir dans la plûpart des Lexicographes. Il est vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de chose ; mais il a beaucoup ajoûté à la perfection de l'Ouvrage ; & nous penserons toujours nous être acquis assez de gloire, si le Public est satisfait. En un mot, chacun de nos Collegues a fait un Dictionnaire de la Partie dont il s'est chargé, & nous avons réuni tous ces Dictionnaires ensemble.

Nous croyons avoir eu de bonnes raisons pour suivre dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique. Il nous a paru plus commode & plus facile pour nos lecteurs, qui desirant de s'instruire sur la signification d'un mot, le trouveront plus aisément dans un Dictionnaire alphabétique que dans tout autre. Si nous eussions traité toutes les Sciences séparément, en faisant de chacune un Dictionnaire particulier, non-seulement le prétendu désordre de la succession

alphabétique auroit eu lieu dans ce nouvel arrangement ; mais une telle méthode auroit été sujette à des inconvéniens considérables par le grand nombre de mots communs à différentes Sciences, & qu'il auroit fallu répéter plusieurs fois, ou placer au hasard. D'un autre côté, si nous eussions traité de chaque Science séparément & dans un discours suivi, conforme à l'ordre des idées, & non à celui des mots, la forme de cet Ouvrage eût été encore moins commode pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui n'y auroient rien trouvé qu'avec peine ; l'ordre encyclopédique des Sciences & des Arts y eût peu gagné, & l'ordre encyclopédique des mots, ou plutôt des objets par lesquels les Sciences se communiquent & se touchent, y auroit infiniment perdu. Au contraire, rien de plus facile dans le plan que nous avons suivi que de satisfaire à l'un & à l'autre : c'est ce que nous avons détaillé ci-dessus. D'ailleurs, s'il eût été question de faire de chaque Science ou de chaque Art un traité particulier dans la forme ordinaire, & de réunir seulement ces différens traités sous le titre d'Encyclo-

pédie, il eût été bien plus difficile de rassembler pour cet Ouvrage un si grand nombre de personnes, & la plûpart de nos Collegues auroient sans doute mieux aimé donner séparément leur Ouvrage, que de le voir confondu avec un grand nombre d'autres. De plus, en suivant ce dernier plan, nous eussions été forcés de renoncer presque entiérement à l'usage que nous voulions faire de l'Encyclopédie Angloise, entraînés tant par la réputation de cet Ouvrage, que par l'ancien *Prospectus*, approuvé du Public, & auquel nous desirions de nous conformer. La Traduction entiere de cette Encyclopédie nous a été remise entre les mains par les Libraires qui avoient entrepris de la publier; nous l'avons distribuée à nos Collegues, qui ont mieux aimé se charger de la revoir, de la corriger, de l'augmenter, que de s'engager, sans avoir, pour ainsi dire, aucuns matériaux préparatoires. Il est vrai qu'une grande partie de ces matériaux leur a été inutile, mais du moins elle a servi à leur faire entreprendre plus volontiers le travail qu'on espéroit d'eux; travail auquel plusieurs se seroient peut-être refusé, s'ils avoient

prévû ce qu'il devoit leur coûter de ſoins. D'un autre côté quelques-uns de ces Savans, en poſſeſſion de leur partie long-tems avant que nous fuſſions Editeurs, l'avoient déjà fort avancée en ſuivant l'ancien projet de l'ordre alphabétique. Il nous eût par conſéquent été impoſſible de changer ce projet, quand même nous aurions été moins diſpoſés à l'approuver. Nous ſavions enfin, ou du moins nous avions lieu de croire, qu'on n'avoit fait à l'Auteur Anglois, notre modele, aucunes difficultés ſur l'ordre alphabétique auquel il s'étoit aſſujetti. Tout ſe réuniſſoit donc pour nous obliger de rendre cet Ouvrage conforme à un plan que nous aurions ſuivi par choix, ſi nous en euſſions été les maîtres.

La ſeule opération dans notre travail qui ſuppoſe quelque intelligence, conſiſte à remplir les vuides qui ſéparent deux Sciences ou deux Arts, & à renouer la chaîne dans les occaſions où nos Collegues ſe ſont repoſés les uns ſur les autres de certains articles, qui paroiſſant appartenir également à pluſieurs d'entr'eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la perſonne

chargée d'une partie ne ſoit point comptable des fautes qui pourroient ſe gliſſer dans des morceaux ſurajoutés, nous aurons l'attention de diſtinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'autrui ſera ſacré pour nous, & nous ne manquerons pas de conſulter l'Auteur, s'il arrive dans le cours de l'Edition que ſon ouvrage nous paroiſſe demander quelque changement conſidérable.

Les différentes mains que nous avons employées ont appoſé à chaque article comme le ſceau de leur ſtyle particulier, ainſi que celui du ſtyle propre à la matiere & à l'objet d'une Partie. Un procédé de Chymie ne ſera point du même ton que la deſcription des bains & des théatres anciens; ni la manœuvre d'un Serrurier, expoſée comme les recherches d'un Théologien ſur un point de dogme ou de diſcipline. Chaque choſe a ſon coloris, & ce ſeroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du ſtyle, la clarté, & la préciſion, ſont les ſeules qualités qui puiſſent être communes à tous les articles,

& nous espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce seroit s'exposer à la monotonie & au dégoût qui sont presque inséparables des Ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matieres doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit assez pour instruire le Public de la nature d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous; de l'étendue de son objet; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'Editeurs. Nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

Toute la matiere de l'Encyclopédie peut se réduire à trois chefs; les Sciences, les Arts libéraux, & les Arts méchaniques. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux; & nous finirons par les Arts méchaniques.

On a beaucoup écrit sur les Sciences. Les traités sur les Arts libéraux se

ſont multipliés ſans nombre, la république des Lettres en eſt inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes ? Combien d'autres les noient dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténebres affectées ? Combien dont l'autorité en impoſe, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voiſinage ? On eût mieux fait ſans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

Entre tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui ſont généralement reconnus pour les meilleurs. C'eſt de-là que les principes ont été tirés. A leur expoſition claire & préciſe, on a joint des exemples ou des autorités conſtamment reçues. La coûtume vulgaire eſt de renvoyer aux ſources, ou de citer d'une maniere vague, ſouvent infidelle, & preſque toujours confuſe ; enſorte que dans les différentes Parties dont un article eſt composé, on ne ſait exactement quel Auteur on doit conſulter ſur tel ou tel point, ou s'il faut les conſulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'eſt attaché, autant qu'il a été poſſible, à

éviter cet inconvénient, en citant dans le corps même des articles les Auteurs sur le témoignage desquels on s'est appuyé ; rapportant leur propre texte quand il est nécessaire ; comparant partout les opinions ; balançant les raisons ; proposant des moyens de douter ou de sortir de doute ; décidant même quelquefois ; détruisant autant qu'il est en nous les erreurs & les préjugés ; & tâchant sur-tout de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant sans examen des sentimens rejettés, ou en proscrivant sans raison des opinions reçûes. Nous n'avons pas craint de nous étendre quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matiere le demandoient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pû s'accorder avec l'instruction.

Nous ferons ici sur les définitions une remarque importante. Nous nous sommes conformés dans les articles généraux des Sciences à l'usage constamment reçu dans les Dictionnaires & dans les autres Ouvrages, qui veut qu'on commence en traitant d'une Science par en donner la définition. Nous l'avons donnée aussi, la plus simple même & la

plus courte qu'il nous a été poſſible. Mais il ne faut pas croire que la définition d'une Science, ſur-tout d'une Science abſtraite, en puiſſe donner l'idée à ceux qui n'y ſont pas du moins initiés. En effet, qu'eſt-ce qu'une Science? ſinon un ſyſtême de regles ou de faits relatifs à un certain objet; & comment peut-on donner l'idée de ce ſyſtême à quelqu'un qui ſeroit abſolument ignorant de ce que le ſyſtême renferme? Quand on dit de l'Arithmétique, que c'eſt la Science des propriétés des nombres, la fait-on mieux connoître à celui qui ne la ſait pas, qu'on ne feroit connoître la pierre philoſophale en diſant que c'eſt le ſecret de faire de l'or? La définition d'une Science ne conſiſte proprement que dans l'expoſition détaillée des choſes dont cette Science s'occupe, comme la définition d'un corps eſt la deſcription détaillée de ce corps même; & il nous ſemble d'après ce principe, que ce qu'on appelle définition de chaque Science ſeroit mieux placé à la fin qu'au commencement du livre qui en traite: ce ſeroit alors le réſultat extrêmement réduit de toutes les notions qu'on auroit acquiſes. D'ailleurs, que

contiennent ces définitions pour la plûpart, sinon des expressions vagues & abstraites, dont la notion est souvent plus difficile à fixer que celle de la Science même ? Tels sont les mots, *science*, *nombre*, & *propriété*, dans la définition déjà citée de l'Arithmétique. Les termes généraux sans doute sont nécessaires, & nous avons vû dans ce Discours quelle en est l'utilité : mais on pourroit les définir, un abus forcé des signes, & la plûpart des définitions, un abus tantôt volontaire, tantôt forcé des termes généraux. Au reste, nous le répétons, nous nous sommes conformés sur ce point à l'usage, parce que ce n'est pas à nous à le changer, & que la forme même de ce Dictionnaire nous en empêchoit. Mais en ménageant les préjugés, nous n'avons point dû appréhender d'exposer ici des idées que nous croyons saines. Continuons à rendre compte de notre Ouvrage.

L'empire des Sciences & des Arts est un monde éloigné du vulgaire, où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il étoit important d'assûrer les vraies, de prévenir sur les fausses, de

fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits, on ne compare des expériences, on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous sommes proposé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux l'histoire de leur origine & de leurs progrès successifs; & si nous l'avons atteint, de bons esprits ne s'occuperont plus à chercher ce qu'on savoit avant eux. Il sera facile dans les productions à venir sur les Sciences & sur les Arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds, d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédécesseurs: on appréciera les travaux; & ces hommes avides de réputation & dépourvûs de génie, qui publient hardiment des vieux systêmes comme des idées nouvelles, seront bientôt démasqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matiere une étendue convenable, insister sur

l'essentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut assez commun, celui de s'appesantir sur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteste point, & de commenter ce qui est clair. Nous n'avons ni épargné, ni prodigué les éclaircissemens. On jugera qu'ils étoient nécessaires par-tout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été superflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous sommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un seul raisonnement solide suffisoit, ne les multipliant que dans les occasions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Les articles qui concernent les élémens des Sciences ont été travaillés avec tout le soin possible; ils sont en effet la base & le fondement des autres. C'est par cette raison que les élémens d'une Science ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont été fort loin au-delà; car ils renferment le système des principes généraux qui s'étendent aux différentes parties de la Science; & pour connoître la maniere la plus favorable de présenter ces principes, il faut en avoir fait une application très-étendue & très-variée.

Ce ſont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richeſſes ſur leſquelles nous pouvions compter; mais il nous en eſt ſurvenu d'autres que notre entrepriſe doit, pour ainſi dire, à ſa bonne fortune. Ce ſont des manuſcrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre leſquels nous nommerons ici M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences & des Belles Lettres de Pruſſe. Cet illuſtre Académicien avoit médité un Dictionnaire tel à peu-près que le nôtre; & il nous a généreuſement sacrifié la partie conſidérable qu'il en avoit exécuté, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce ſont encore des recherches, des obſervations, que chaque Artiſte ou Savant, chargé d'une Partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans ſon cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre ſeront preſque tous les articles de Grammaire générale & particuliere. Nous croyons pouvoir aſſurer qu'aucun Ouvrage connu ne ſera ni auſſi riche, ni auſſi inſtructif que le nôtre ſur les regles & les uſages

de la Langue Françoife, & même fur la nature, l'origine & le philofophique des Langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant fur les Sciences que fur les Arts libéraux, de plufieurs fonds littéraires dont il n'auroit peut-être jamais eu connoiffance.

Mais ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce font les fecours obligeans que nous avons reçus de tous côtés, protection de la part des Grands, accueil & communication de la part de plufieurs Savans; bibliothéques publiques; cabinets particuliers, recueils, porte-feuilles, *&c.* tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adreffe & beaucoup de dépenfe ont procuré ce qu'on n'a pû obtenir de la pure bienveillance; & les récompenfes ont prefque toujours calmé les inquiétudes réelles ou les allarmes fimulées de ceux que nous avions à confulter.

M. FALCONET, Médecin confultant du Roi, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, poffeffeur d'une Bibliothéque auffi nombreufe & auffi étendue que fes connoiffances,

mais dont il fait un usage encore plus estimable, celui d'obliger les Savans en la leur communiquant sans réserve, nous a donné à cet égard tous les secours que nous pouvions souhaiter. Cet homme de Lettres citoyen, qui joint à l'érudition la plus variée les qualités d'homme d'esprit & de Philosophe, a bien voulu aussi jetter les yeux sur quelques-uns de nos articles, & nous donner des conseils & des éclaircissemens utiles.

Nous ne sommes pas moins sensibles aux obligations que nous avons à M. l'Abbé SALLIER, Garde de la Bibliothéque du Roi : il nous a permis, avec cette politesse qui lui est naturelle, & qu'animoit encore le plaisir de favoriser une grande entreprise, de choisir dans le riche fonds dont il est dépositaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens sur notre Encyclopédie. On justifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand ou sait se prêter ainsi à ses vûes. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent donc trop concourir à illustrer par leurs productions le regne d'un Souverain qui les favorise. Pour

nous, spectateurs de leurs progrès & leurs historiens, nous nous occuperons seulement à les transmettre à la postérité. Qu'elle dise à l'ouverture de notre Dictionnaire, Tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts. Qu'elle ajoûte ses découvertes à celles que nous aurons enrégistrées, & que l'histoire de l'esprit humain & de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siecles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un sanctuaire où les connoissances des hommes soient à l'abri des tems & des révolutions. Ne serons-nous pas trop flatés d'en avoir posé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos peres & pour nous, si les travaux des Peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains *&c.* avoient été transmis dans un ouvrage encyclopédique, qui eût exposé en même tems les vrais principes de leurs Langues! Faisons donc pour les siecles à venir ce que nous regrettons que les siecles passés n'ayent pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les anciens eussent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choses, & que ce ma-

nuſcrit ſe fût échappé ſeul de la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, il eût été capable de nous conſoler de la perte des autres.

Voilà ce que nous avions à expoſer au Public ſur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts méchaniques ne demandoit ni moins de détails, ni moins de ſoins. Jamais peut-être il ne s'eſt trouvé tant de difficultés raſſemblées, & ſi peu de ſecours dans les Livres pour les vaincre. On a trop écrit ſur les Sciences : on n'a pas aſſez bien écrit ſur la plûpart des Arts libéraux ; on n'a preſque rien écrit ſur les Arts méchaniques ; car qu'eſt-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaiſon de l'étendue & de la fécondité du ſujet ? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'étoit pas aſſez inſtruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli ſon ſujet que montré la néceſſité d'un meilleur Ouvrage. Un autre n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Artiſte. Un troiſieme eſt à la vérité plus riche & plus ouvrier : mais il eſt en même tems ſi court, que les opérations des Artiſtes & la deſcrip-

tion de leurs machines, cette matiere capable de fournir seule des ouvrages considérables, n'occupe que la très-petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajoûté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux ouvriers.

On s'est adressé aux plus habiles de Paris & du Royaume : on s'est donné la peine d'aller dans leurs atteliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux de qui on avoit obtenu des mémoires, & (précaution presqu'indispensable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obscurément, & quelquefois infidélement expliqué. Il est des Artistes qui sont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici : mais le nombre en seroit fort petit. La plûpart de ceux qui exercent les Arts méchaniques, ne les ont embrassés que par nécessité, & n'operent que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de

s'exprimer avec quelque clarté ſur les inſtrumens qu'ils emploient & ſur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vû des Ouvriers qui travaillent depuis quarante années ſans rien connoître à leurs machines. Il a fallu exercer avec eux la fonction dont ſe glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les eſprits, *obſtetrix animorum.*

Mais il eſt des métiers ſi ſinguliers & des manœuvres ſi déliées, qu'à moins de travailler ſoi même, de mouvoir une machine de ſes propres mains, & de voir l'ouvrage ſe former ſous ſes propres yeux, il eſt difficile d'en parler avec préciſion. Il a donc fallu pluſieurs fois ſe procurer les machines, les conſtruire, mettre la main à l'œuvre; ſe rendre, pour ainſi dire, apprentif, & faire ſoi-même de mauvais ouvrages pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'eſt ainſi que nous ſommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on eſt ſur la plupart des objets de la vie, & de la difficulté de ſortir de cette ignorance. C'eſt ainſi que nous nous ſommes mis en état de démontrer que

l'homme de Lettres qui sait le plus sa Langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots ; que quoique chaque Art ait la sienne, cette langue est encore bien imparfaite ; que c'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'usage des termes. Dans un attelier, c'est le moment qui parle, & non l'Artiste.

Voici la méthode qu'on a suivie pour chaque Art. On a traité, 1°. de la matiere, des lieux où elle se trouve, de la maniere dont on la prépare, de ses bonnes & mauvaises qualités, de ses différentes especes, des opérations par lesquelles on la fait passer, soit avant que de l'employer, soit en la mettant en œuvre.

2°. Des principaux ouvrages qu'on en fait, & de la maniere de les faire.

3°. On a donné le nom, la description & la figure des outils & des machines, par pieces détachées & par pieces assemblées ; la coupe des moules & d'autres instrumens, dont il est à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, *&c.*

4°. On a expliqué & repréſenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou pluſieurs Planches, où l'on voit tantôt les mains ſeules de l'artiſte, tantôt l'artiſte entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de ſon art.

5°. On a recueilli & défini le plus exactement qu'il a été poſſible les termes propres de l'art.

Mais le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des écrits ſur les Arts, rend les choſes difficiles à expliquer d'une maniere intelligible. De-là naît le beſoin de figures. On pourroit démontrer par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & ſimple de définitions, quelque bien qu'il ſoit fait, ne peut ſe paſſer de figures, ſans tomber dans des deſcriptions obſcures ou vagues; combien donc à plus forte raiſon ce ſecours ne nous étoit-il pas néceſſaire? Un coup d'œil ſur l'objet ou ſur ſa repréſentation, en dit plus qu'une page de diſcours.

On a envoyé des deſſinateurs dans les atteliers. On a pris l'eſquiſſe des machines & des outils: on n'a rien omis de ce qui pouvoit les montrer diſtincte-

ment aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de son usage & par la multitude de ses parties, on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler dans une premiere figure autant d'élémens qu'on en pouvoit appercevoir sans confusion. Dans une seconde figure, on voit les mêmes élémens avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a successivement formé la machine la plus compliquée, sans aucun embarras ni pour l'esprit ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoissance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois descendre de la connoissance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article ART quelques réflexions sur les avantages de ces méthodes, & sur les occasions où il est à propos de préférer l'une à l'autre.

Il y a des notions qui sont communes à presque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'esprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du discours. Il y a aussi des objets si familiers, qu'il seroit ridicule d'en faire des figures. Les arts en offrent d'autres si com-

poſés, qu'on les repréſenteroit inutilement. Dans les deux premiers cas, nous avons ſuppoſé que le lecteur n'étoit pas entiérement dénué de bon ſens & d'expérience ; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il eſt en tout un juſte milieu, & nous avons tâché de ne le point manquer ici. Un ſeul art dont on voudroit tout repréſenter & tout dire, fourniroit des volumes de diſcours & de planches. On ne finiroit jamais, ſi on ſe propoſoit de rendre en figures tous les états par leſquels paſſe un morceau de fer avant que d'être transformé en aiguille. Que le diſcours ſuive le procédé de l'artiſte dans le dernier détail, à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons reſtreintes aux mouvemens importans de l'ouvrier & aux ſeuls momens de l'opération, qu'il eſt très-facile de peindre & très-difficile d'expliquer. Nous nous en ſommes tenus aux circonſtances eſſentielles, à celles dont la repréſentation, quand elle eſt bien faite, entraîne néceſſairement la connoiſſance de celles qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu reſſembler à un homme qui feroit planter des guides à chaque pas dans une

route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartassent. Il suffit qu'il y en ait par-tout où ils seroient exposés à s'égarer.

Au reste, c'est la main-d'œuvre qui fait l'artiste, & ce n'est point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'artiste rencontrera seulement dans notre Ouvrage des vues qu'il n'eût peut-être jamais eues, & des observations qu'il n'eût faites qu'après plusieurs années de travail. Nous offrirons au lecteur studieux ce qu'il eût appris d'un artiste en le voyant opérer, pour satisfaire sa curiosité; & à l'artiste, ce qu'il seroit à souhaiter qu'il apprît du Philosophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons distribué dans les Sciences & dans les Arts libéraux les figures & les planches, selon le même esprit & la même œconomie que dans les Arts méchaniques; cependant nous n'avons pu réduire le nombre des unes & des autres, à moins de six cens. Les deux volumes qu'elles formeront ne seront pas la partie la moins intéressante de l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au *verso* d'une Planche l'explication de celle qui sera vis-à-vis,

avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque figure sera relative. Un lecteur ouvre un volume de Planches, il apperçoit une machine qui pique sa curiosité : c'est, si l'on veut, un moulin à poudre, à papier, à soie, à sucre, *&c.* il lira vis-à-vis, figure 50. 51. ou 60. *&c.* moulin à poudre, moulin à sucre, moulin à papier, moulin à soie, *&c.* Il trouvera ensuite une explication succincte de ces machines avec les renvois aux articles POUDRE, PAPIER, SUCRE, SOIE, *&c.*

La gravure répondra à la perfection des desseins, & nous espérons que les Planches de notre Encyclopédie surpasseront autant en beauté celles du Dictionnaire Anglois, qu'elles les surpassent en nombre. Chambers a trente Planches ; l'ancien projet en promettoit cent vingt, & nous en donnerons six cens au moins. Il n'est pas étonnant que la carriere se soit étendue sous nos pas ; elle est immense, & nous ne nous flatons pas de l'avoir parcourue.

Malgré les secours & les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons sans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous

trouvera toujours disposés à convenir de notre insuffisance, & à profiter des lumieres qui nous seront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoissance, & nous nous y conformerons avec docilité, tant nous sommes persuadés que la perfection derniere d'une Encyclopédie est l'ouvrage des siecles. Il a fallu des siecles pour commencer; il en faudra pour finir: mais nous serons satisfaits d'avoir contribué à jetter les fondemens d'un Ouvrage utile.

Nous aurons toujours la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réussir: une des preuves que nous en apporterons, c'est qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous pispenser de dire à l'honneur des Libraires associés, qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un aussi grand nombre de circonstances, telles que les lumieres de ceux qui ont travaillé à l'ouvrage, les secours des personnes qui s'y sont intéressées, & l'émulation des Editeurs & des Libraires produira quelque bon effet.

De tout ce qui précede, il s'enſuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en ſuppoſe aucune connoiſſance préliminaire; qu'on y expoſe ce qu'il importe de ſavoir ſur chaque matiere; que les articles s'expliquent les uns par les autres, & que par conſéquent la difficulté de la nomenclature n'embarraſſe nulle part. D'où nous inférons que cet Ouvrage pourra, du moins un jour, tenir lieu de bibliothéque dans tous les genres à un homme du monde; & dans tous les genres, excepté le ſien, à un Savant de profeſſion; qu'il développera les vrais principes des choſes; qu'il en marquera les rapports; qu'il contribuera à la certitude, & aux progrès des connoiſſances humaines; & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artiſtes diſtingués, & des Amateurs éclairés, il répandra dans la ſociété de nouveaux avantages.

On trouvera à la tête de chaque volume les noms des Savans, auxquels le Public doit cet Ouvrage autant qu'à nous, & dont le nombre & le zele augmentent de jour en jour. J'ai fait ou

revu tous les articles de *Mathématique & de Physique générale*; j'ai aussi suppléé quelques articles, mais en très-petit nombre, dans les autres parties. Je me suis attaché dans les articles de *Mathématique transcendante*, à donner l'esprit général des méthodes, à indiquer les meilleurs Ouvrages où l'on peut trouver sur chaque objet les détails les plus importans, & qui n'étoient point de nature à entrer dans cette Encyclopédie; à éclaircir ce qui m'a paru n'avoir pas été éclairci suffisamment, ou ne l'avoir point été du tout; enfin à donner, autant qu'il m'a été possible, dans chaque matiere, des principes métaphysiques exacts, c'est-à-dire, simples.

Mais ce travail, tout considérable qu'il est, l'est beaucoup moins que celui de M. DIDEROT mon Collegue. Il est Auteur de la partie de cette Encyclopédie la plus étendue, la plus importante, la plus desirée du Public, & j'ose le dire, la plus difficile à remplir; c'est la description des Arts. M. Diderot l'a faite sur des mémoires qui lui ont été fournis par des ouvriers ou par des amateurs, ou sur les connoissances qu'il a été puiser lui-même chez les ouvriers,

ou enfin ſur des métiers qu'il s'eſt donné la peine de voir, & dont quelquefois il a fait conſtruire des modeles pour les étudier plus à ſon aiſe. A ce détail qui eſt immenſe, & dont il s'eſt acquitté avec beaucoup de ſoin, il en a joint un autre qui ne l'eſt pas moins, en ſuppléant dans les différentes parties de l'Encyclopédie un nombre prodigieux d'articles qui manquoient. Il s'eſt livré à ce travail avec un courage digne des plus beaux ſiecles de la Philoſophie, un déſintéreſſement qui honore les Lettres, & un zele digne de la reconnoiſſance de tous ceux qui les aiment, ou qui les cultivent, & en particulier des perſonnes qui ont concouru au travail de l'Encyclopédie. On verra par les différens volumes de cet Ouvrage, combien le nombre d'articles qu'il lui doit eſt conſidérable. Parmi ces articles, il y en a de très-étendus, & en grande quantité. Le grand ſuccès de l'article Art qu'il avoit imprimé ſéparément quelques mois avant la publication du premier volume, l'a encouragé à donner aux autres tous ſes ſoins; & je crois pouvoir aſſurer qu'ils ſont dignes d'être comparés à celui-là, quoique dans des

genres différens. Il est inutile de répondre ici à la critique injuste de quelques gens du monde, qui peu accoutumés sans doute à tout ce qui demande la plus légere attention, ont trouvé cet article Art trop raisonné & trop métaphysique, comme s'il étoit possible que cela fût autrement. Tout article qui a pour objet un terme abstrait & général, ne peut être bien traité, sans remonter à des principes philosophiques, toujours un peu difficiles pour ceux qui ne sont pas dans l'usage de réfléchir. Au reste, nous devons avouer ici que nous avons vu avec plaisir un très-grand nombre de gens du monde entendre parfaitement cet article. A l'égard de ceux qui l'ont critiqué, nous souhaitons que sur les articles qui auront un objet semblable, ils ayent le même reproche à nous faire.

Voila ce que nous avions à dire sur cette collection immense. Elle se présente avec tout ce qui peut intéresser pour elle; l'impatience que l'on a témoignée de la voir paroître; les obstacles qui en ont retardé la publication, les circonstances qui nous ont forcés

à nous en charger ; le zele avec lequel nous nous ſommes livrés à ce travail, comme s'il eût été de notre choix ; les éloges que les bons citoyens ont donnés à l'entrepriſe ; les ſecours innombrables & de toute eſpece que nous avons reçus ; la protection que le Gouvernement nous doit, & paroît vouloir nous accorder ; * des ennemis tant foibles que puiſſans, qui ont cherché, quoiqu'en vain, à étouffer l'Ouvrage avant ſa naiſſance ; enfin des Auteurs ſans cabale & ſans intrigue, qui n'attendent d'autre récompenſe de leurs ſoins & de leurs efforts, que la ſatisfaction d'avoir bien mérité de leur patrie. Nous ne chercherons point à comparer ce Dictionnaire aux autres ; nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'ils nous ont tous été utiles ; & notre travail ne conſiſte point à décrier celui de perſonne. C'eſt au Public qui lit à nous juger : nous croyons devoir le diſtinguer de celui qui parle.

* Ceci étoit vrai en 1751, lorſque ce Diſcours a paru pour la premiere fois.

Fin du Diſcours préliminaire.

EXPLICATION DÉTAILLÉE *DU SYSTÊME* DES *CONNOISSANCES HUMAINES.*

Les Êtres physiques agiſſent ſur les ſens. Les impreſſions de ces Êtres èn excitent les perceptions dans l'entendement. L'entendement ne s'occupe de ſes perceptions que de trois façons, ſelon ſes trois facultés principales, la Mémoire, la Raiſon, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & ſimple de ſes perceptions par la Mémoire; ou il les examine, les compare, & les digere par la Raiſon; ou il ſe plaît à les imiter & à les contrefaire par l'Imagination. D'où réſulte une diſtribution générale de la Connoiſſance humaine, qui paroît aſſez bien fondée, en *Hiſ-*

toire, qui ſe rapporte à la *Mémoire*; en *Philoſophie*, qui émane de la *Raiſon*, & en *Poéſie*, qui naît de l'*Imagination*.

MÉMOIRE, d'où HISTOIRE.

L'HISTOIRE eſt des *faits*; & les faits ſont ou de *Dieu*, ou de l'*homme*, ou de la *nature*. Les faits qui ſont de Dieu, appartiennent à l'*Hiſtoire Sacrée*. Les faits qui ſont de l'homme, appartiennent à l'*Hiſtoire Civile*; & les faits qui ſont de la nature, ſe rapportent à l'*Hiſtoire Naturelle*.

HISTOIRE.

I. *Sacrée*. II. *Civile*. III. *Naturelle*.

I. L'HISTOIRE SACRÉE ſe diſtribue en *Hiſtoire Sacrée* ou *Eccléſiaſtique*; l'*Hiſtoire des Prophéties*, où le récit a précédé l'événement, eſt une branche de l'*Hiſtoire Sacrée*.

II. L'HISTOIRE CIVILE, cette branche de l'Hiſtoire Univerſelle, *cujus fidei exempla majorum, viciſſitudines rerum*,

ſundamenta prudentiæ civilis, *hominum denique nomen & fama commiſſa ſunt*, ſe diſtribue ſuivant ſes objets, en *Hiſtoire Civile proprement dite*, & en *Hiſtoire Littéraire*.

Les Sciences ſont l'ouvrage de la réflexion & de la lumiere naturelle des hommes. Le Chancelier Bacon a donc raiſon de dire dans ſon admirable ouvrage *de dignitate & augmento Scientiarum*, que l'Hiſtoire du Monde, ſans l'Hiſtoire des Savans, c'eſt la ſtatue de Polipheme à qui on a arraché l'œil.

L'*Hiſtoire Civile* proprement dite, peut ſe ſous-diviſer en *Mémoires*, en *Antiquités* & en *Hiſtoire complette*. S'il eſt vrai que l'Hiſtoire ſoit la peinture des tems paſſés, les *Antiquités* en ſont des deſſeins preſque toujours endommagés, & l'*Hiſtoire complette*, un tableau dont les *Mémoires* ſont des études.

III. La diſtribution de L'HISTOIRE NATURELLE eſt donnée par la différence des *faits* de la Nature, & la différence des faits de la Nature, par la différence des *états* de la Nature. Ou la Nature eſt uniforme & ſuit un cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les *corps céleſtes*, les *animaux*,

les

les *Végétaux*, &c. ou elle ſemble forcée & dérangée de ſon cours ordinaire, comme dans les *monſtres*; ou elle eſt contrainte & pliée à différens uſages, comme dans les *Arts*. La nature fait tout, ou dans ſon *cours ordinaire & réglé*, ou dans ſes *écarts*, ou dans ſon *emploi*. *Uniformité de la Nature*, premiere Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Erreurs* ou *écarts de la Nature*, ſeconde Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Uſages de la Nature*, troiſieme Partie d'Hiſtoire Naturelle.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les avantages de l'*Hiſtoire de la Nature uniforme*. Mais ſi l'on nous demande à quoi peut ſervir l'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe*, nous répondrons, à paſſer des prodiges de ſes *écarts* aux merveilles de l'*Art*; à l'égarer encore ou à la remettre dans ſon chemin; & ſur-tout à corriger la témérité des Propoſitions générales, *ut axiomatum corrigatur iniquitas*.

Quant à l'*Hiſtoire de la Nature pliée à différens uſages*, on en pourroit faire une branche de l'Hiſtoire Civile; car l'Art en général eſt l'induſtrie de l'homme appliquée par ſes beſoins ou par ſon luxe, aux productions de la Nature. Quoi qu'il en ſoit, cette application ne

ſe fait qu'en deux manieres, ou en rapprochant, ou en éloignant les corps naturels. L'homme peut quelque choſe ou ne peut rien, ſelon que le rapprochement ou l'éloignement des corps naturels eſt ou n'eſt pas poſſible.

L'*Hiſtoire de la Nature uniforme* ſe diſtribue ſuivant ſes principaux objets, en *Hiſtoire Céleſte* ou des *Aſtres*, de *leurs mouvemens*, *apparences ſenſibles*, &c. ſans en expliquer la cauſe par des ſyſtêmes, des hypotheſes, *&c.* il ne s'agit ici que de phénomenes purs. En *Hiſtoire des Météores*, comme *vents*, *pluies*, *tempêtes*, *tonnerres*, *aurores boréales*, &c. En *Hiſtoire de la Terre & de la Mer*, ou des *montagnes*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *courans*, du *flux & reflux*, des *ſables*, des *terres*, des *forêts*, des *iſles*, des *figures*, des *continens*, &c. En *Hiſtoire des Minéraux*, en *Hiſtoire des Végétaux*, & en *Hiſtoire des Animaux*. D'où réſulte une *Hiſtoire des Elémens*, de la *Nature apparente*, des *effets ſenſibles*, des *mouvemens*, &c. du *Feu*, de l'*Air*, de la *Terre*, & de l'*Eau*.

L'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe* doit ſuivre la même diviſion. La Nature peut opérer des prodiges dans les Cieux,

dans les régions de l'Air, sur la surface de la Terre, dans ses entrailles, au fond des Mers, *&c.* en tout & par-tout.

L'*Histoire de la Nature employée* est aussi étendue que les différens usages que les hommes font de ses productions dans les Arts, les Métiers, & les Manufactures. Il n'y a aucun effet de l'industrie de l'homme, qu'on ne puisse rappeller à quelque production de la Nature. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du *Monnoyeur*, du *Batteur d'Or*, du *Fileur d'Or*, du *Tireur d'Or*, du *Planeur*, &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuses, les Arts du *Lapidaire*, du *Diamantaire*, du *Joaillier*, du *Graveur en Pierres fines*, &c. au travail & à l'emploi du Fer, les *Grosses-Forges*, la *Serrurerie*, la *Taillanderie*, l'*Armurerie*, l'*Arquebuserie*, la *Coutellerie*, &c. au travail & à l'emploi du Verre, la *Verrerie*, les *Glaces*, l'Art du *Miroitier*, du *Vitrier*, &c. au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de *Chamoiseur*, *Tanneur*, *Peaucier*, &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, son *tirage*, son *moulinage*, les Arts de *Drapiers*, *Passementiers*, *Galonniers*, *Boutonniers*, *Ou-*

vriers en Velours, *Satins*, *Damas*, *Etoffes brochées*, *Lustrines*, &c. au travail & à l'emploi de la Terre, la *Potterie de terre*, la *Fayance*, la *Porcelaine*, &c. au travail & à l'emploi de la Pierre, la partie méchanique de l'*Architecte*, du *Sculpteur*, du *Stuccateur*, &c. au travail & à l'emploi des Bois, la *Menuiserie*, la *Charpenterie*, la *Marquetterie*, la *Tabletterie*, &c. & ainsi de toutes les autres matieres, & de tous les autres Arts, qui sont au nombre de plus de deux cens cinquante. On a vu dans le Discours préliminaire comment nous nous sommes proposé de traiter de chacun.

Voilà tout l'*Historique* de la connoissance humaine; ce qu'il en faut rapporter à la *Mémoire*; & ce qui doit être la matiere premiere du Philosophe.

RAISON, d'où PHILOSOPHIE.

LA PHILOSOPHIE, ou la portion de la connoissance humaine qu'il faut rapporter à la Raison, est très-étendue. Il n'est presqu'aucun objet apperçu par les sens, dont la réflexion n'ait fait une

Science. Mais dans la multitude de ces objets, il y en a quelques-uns qui ſe font remarquer par leur importance, *quibus abſcinditur infinitum*, & auſquels on peut rapporter toutes les Sciences. Ces chefs ſont *Dieu*, à la connoiſſance duquel l'homme s'eſt élevé par la réflexion ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur l'Hiſtoire Sacrée : l'*Homme* qui eſt sûr de ſon exiſtence par conſcience ou ſens interne ; la *Nature* dont l'homme a appris l'hiſtoire par l'uſage des ſens extérieurs. *Dieu*, l'*Homme*, & la *Nature*, nous fourniront donc une diſtribution générale de la *Philoſophie* ou de la *Science* (car ces mots ſont ſynonimes) ; & la *Philoſophie* ou *Science*, ſera *Science de Dieu*, *Science de l'Homme*, & *Science de la Nature*.

PHILOSOPHIE *ou* SCIENCE.

I. *Science de Dieu*. II. *Science de l'Homme*. III. *Science de la Nature*.

Le progrès naturel de l'esprit humain est de s'élever des individus aux especes, des especes aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former à chaque pas une Science; ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à quelque Science déjà formée : ainsi la notion d'une intelligence incréée, infinie, *&c.* que nous rencontrons dans la Nature, & que l'Histoire sacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie & unie à un corps que nous appercevons dans l'homme, & que nous supposons dans la brute, nous ont conduit à la notion d'une Intelligence créée, finie, qui n'auroit point de corps; & de-là, à la notion générale de l'Esprit. De plus les propriétés générales des Etres, tant spirituels que corporels, étant *l'existence*, la *possibilité*, la *durée*, la *substance*, l'*attribut*, &c. on a examiné ces propriétés, & on en a formé l'*Ontologie*, ou

Science de l'Etre en général. Nous avons donc eu dans un ordre renverſé, d'abord l'*Ontologie*; enſuite la *Science de l'Eſprit*, ou la *Pneumatologie*, ou ce qu'on appelle communément *Métaphyſique particuliere*: & cette Science s'eſt diſtribuée en *Science de Dieu*, ou *Théologie naturelle*, qu'il a plu à Dieu de rectifier & de ſanctifier par la *Révélation*, d'où *Religion & Théologie proprement dite*; d'où par abus, *Superſtition*. En *doctrine des Eſprits bien & mal-faiſans*, ou des *Anges & des Démons*; d'où *Divination*, & la chimere de la *Magie noire*. En *Science de l'Ame* qu'on a ſous-diviſée en *Science de l'Ame raiſonnable* qui conçoit, & en *Science de l'Ame ſenſitive*, qui ſe borne aux ſenſations.

II. SCIENCE DE L'HOMME. La diſtribution de la Science de l'homme nous eſt donnée par celle de ſes facultés. Les facultés principales de l'Homme, ſont l'*Entendement* & la *Volonté*; l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité*; la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu*. L'un eſt le but de la *Logique*, l'autre eſt celui de la *Morale*.

LA LOGIQUE peut ſe diſtribuer en *Art de penſer*, en *Art de retenir ſes*

penſées, & en *Art de les communiquer*.

L'*Art de penſer* a autant de branches, que l'Entendement a d'opérations principales. Mais on diſtingue dans l'Entendement quatre opérations principales, l'*Appréhenſion*, le *Jugement*, le *Raiſonnement*, & la *Méthode*. On peut rapporter à l'*Appréhenſion*, la *Doctrine des Idées ou Perceptions*; au *Jugement*, celle des *Propoſitions*; au *Raiſonnement & à la Méthode*, celle de l'*Induction & de la Démonſtration*. Mais dans la *Démonſtration*, ou l'on remonte de la choſe à démontrer aux premiers principes, ou l'on deſcend des premiers principes à la choſe à démontrer : d'où naiſſent l'*Analyſe* & la *Synthèſe*.

L'*Art de retenir* a deux branches, la *Science de la Mémoire même*, & la *Science des ſupplémens de la Mémoire*. La Mémoire, que nous avons conſidérée d'abord comme une faculté purement paſſive, & que nous conſidérons ici comme une puiſſance active que la raiſon peut perfectionner, eſt ou *Naturelle*, ou *Artificielle*. La *Mémoire naturelle* eſt une affection des organes; l'*artificielle* conſiſte dans la *Prénotion* & dans l'*Emblême*; la *Prénotion* ſans laquelle rien

en particulier n'eſt préſent à l'eſprit; l'*Emblême* par lequel l'*Imagination* eſt appellée au ſecours de la Mémoire.

Les *repréſentations artificielles* ſont le *Supplément de la Mémoire.* L'*Ecriture* eſt une de ces repréſentations : mais on ſe ſert en écrivant, ou de *caracteres courans*, ou de *caracteres particuliers.* On appelle la collection des premiers, l'*Alphabet;* les autres ſe nomment *Chiffres :* d'où naiſſent les Arts de *lire*, d'*écrire*, de *déchiffrer*, & la Science de l'*Orthographe.*

L'*Art de tranſmettre* ſe diſtribue en *Science de l'inſtrument du Diſcours*, & en *Science des qualités du Diſcours.* La Science de l'inſtrument du Diſcours s'appelle *Grammaire.* La Science des qualités du Diſcours, *Rhétorique.*

La *Grammaire* ſe diſtribue en Science des *Signes*, de la *Prononciation*, de la *Conſtruction*, & de la *Syntaxe.* Les *Signes* ſont les ſons articulés; la *Prononciation* ou *Proſodie*, l'Art de les articuler; la *Syntaxe*, l'Art de les appliquer aux différentes vûes de l'eſprit, & la *Conſtruction*, la connoiſſance de l'ordre qu'ils doivent avoir dans le Diſcours, fondé ſur l'uſage & ſur la réflexion.

Mais il y a d'autres Signes de la pensée que les ſons articulés : ſavoir le *Geſte*, & les *Caracteres*. Les *Caracteres* ſont ou *idéaux*, ou *hiéroglyphiques*, ou *héraldiques*. *Idéaux*, tels que ceux des Indiens qui marquent chacun une idée, & qu'il faut par conſéquent multiplier autant qu'il y a d'être réels. *Hiéroglyphiques*, qui ſont l'écriture du monde dans ſon enfance. *Héraldiques*, qui forment ce que nous appellons la *Science du Blaſon*.

C'eſt auſſi à l'*Art de tranſmettre*, qu'il faut rapporter la *Critique*, la *Pædagogique*, & la *Philologie*. La *Critique*, qui reſtitue dans les Auteurs les endroits corrompus, donne des éditions, *&c*. La *Pædagogique*, qui traite du choix des Etudes, & de la maniere d'enſeigner. La *Philologie*, qui s'occupe de la connoiſſance de la Littérature univerſelle.

C'eſt à l'*Art d'embellir le Diſcours*, qu'il faut rapporter la *Verſification*, ou le *Méchanique de la Poëſie*. Nous omettrons la diſtribution de la Rhétorique, dans ſes différentes parties, parce qu'il n'en découle ni Science, ni Art, ſi ce n'eſt peut-être la *Pantomime*, du Geſte; & du Geſte & de la Voix, la *Déclamation*.

La Morale, dont nous avons fait la ſeconde partie de la *Science de l'Homme*, eſt ou *générale* ou *particuliere*. Celle-ci ſe diſtribue en *Juriſprudence Naturelle*, *Œconomique* & *Politique*. La *Juriſprudence Naturelle* eſt la Science des devoirs de l'Homme ſeul; l'*Œconomique*, la Science des devoirs de l'Homme en famille; la *Politique*, celle des devoirs de l'Homme en ſociété. Mais la *Morale* ſeroit incomplette, ſi ces Traités n'étoient précédés de celui de la *réalité du bien & du mal moral*; de la *néceſſité de remplir ſes devoirs*, d'être *bon*, *juſte*, *vertueux*, &c. c'eſt l'objet de la *Morale générale*.

Si l'on conſidere que les ſociétés ne ſont pas moins obligées d'être vertueuſes que les particuliers; on verra naître les devoirs des ſociétés, qu'on pourroit appeller *Juriſprudence naturelle* d'une ſociété; *Œconomique* d'une ſociété; *Commerce intérieur*, *extérieur*, *de terre & de mer*; & *Politique* d'une ſociété.

III. Science de la Nature. Nous diſtribuerons la Science de la Nature en *Phyſique* & *Mathématique*. Nous tenons encore cette diſtribution de la réflexion & de notre penchant à généra-

lifer. Nous avons pris par les fens la connoiffance des Individus réels : *Soleil*, *Lune*, *Sirius*, &c. Aftres ; *Air*, *Feu*, *Terre*, *Eau*, &c. Elémens : *Pluies*, *Neiges*, *Grêles*, *Tonnerres*, &c. Météores ; & ainfi du refte de l'Hiftoire Naturelle. Nous avons pris en même tems la connoiffance des abftraits, *couleur*, *fon*, *faveur*, *odeur*, *denfité*, *rareté*, *chaleur*, *froid*, *molleffe*, *dureté*, *fluidité*, *folidité*, *roideur*, *élafticité*, *pefanteur*, *légéreté*, &c. *figure*, *diftance*, *mouvement*, *repos*, *durée*, *étendue*, *quantité*, *impénétrabilité*.

Nous avons vû par la réflexion que de ces abftraits, les uns convenoient à tous les individus corporels, comme étendue, mouvement, impénétrabilité, *&c.* Nous en avons fait l'objet de la *Phyfique générale*, ou métaphyfique des corps ; & ces mêmes propriétés, confidérées dans chaque individu en particulier, avec les variétés qui les diftinguent, comme la *dureté*, le *reffort*, la *fluidité*, &c. font l'objet de la *Phyfique particuliere*.

Une autre propriété plus générale des corps, & que fuppofent toutes les autres, favoir la *quantité*, a formé

l'objet des Mathématiques. On appelle *quantité* ou *grandeur* tout ce qui peut être augmenté & diminué.

La *quantité*, objet des *Mathématiques*, pouvoit être conſidérée, ou ſeule & indépendamment des individus réels, & des individus abſtraits dont on en tenoit la connoiſſance; ou dans ces individus réels & abſtraits; ou dans leurs effets recherchés d'après des cauſes réelles ou ſuppoſées; & cette ſeconde vue de la réflexion a diſtribué les *Mathématiques* en *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, *Phyſico-mathématiques*.

La *quantité abſtraite*, objet des Mathématiques pures, eſt ou *nombrable*, ou *étendue*. La *quantité abſtraite nombrable* eſt devenue l'objet de l'*Arithmétique*; & la *quantité abſtraite étendue*, celui de la *Géométrie*.

L'*Arithmétique* ſe diſtribue en *Arithmétique numérique* ou par *Chiffres*, & en *Algebre* ou *Arithmétique univerſelle par lettres*, qui n'eſt autre choſe que le calcul des grandeurs en général, & dont les opérations ne ſont proprement que des opérations arithmétiques indiquées d'une maniere abrégée : car, à parler

exactement, il n'y a calcul que de nombres.

L'*Algebre* eſt *élémentaire*, ou *infinitéſimale*, ſelon la nature des quantités auxquelles on l'applique. L'*infinitéſimale* eſt ou *différentielle* ou *intégrale* : *différentielle*, quand il s'agit de deſcendre de l'expreſſion d'une quantité finie, ou conſidérée comme telle, à l'expreſſion de ſon accroiſſement, ou de ſa diminution inſtantanée : *intégrale*, quand il s'agit de remonter de cette expreſſion à la quantité finie même.

La *Géométrie*, ou a pour objet primitif les propriétés du cercle & de la ligne droite, ou embraſſe dans ſes ſpéculations toutes ſortes de courbes : ce qui la diſtribue en *élémentaire* & en *tranſcendante*.

Les *Mathématiques mixtes* ont autant de diviſions & de ſouſdiviſions, qu'il y a d'êtres réels dans leſquels la *quantité* peut être conſidérée. La *quantité* conſidérée dans les corps en tant que mobiles, ou tendans à ſe mouvoir, eſt l'objet de la *Méchanique*. La *Méchanique* a deux branches, la *Statique*, & la *Dynamique*. La *Statique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps en équili-

bre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps actuellement mus. La *Statique* & la *Dynamique* ont chacune deux parties. La *Statique* ſe diſtribue en *Statique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir; & en *Hydroſtatique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* ſe diſtribue en *Dynamique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides actuellement mus; & en *Hydrodynamique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides actuellement mûs. Mais ſi l'on conſidere la *quantité* dans les *eaux* actuellement mues, l'*Hydrodynamique* prend alors le nom d'*Hydraulique*. On pourroit rapporter la *Navigation* à l'Hydrodynamique, & la *Balliſtique* ou le jet des Bombes, à la Méchanique.

La *quantité* conſidérée dans les mouvemens des Corps céleſtes donne l'*Aſtronomie géométrique*; d'où la *Coſmogra-*

phie ou *Description de l'Univers*, qui se divise en *Uranographie* ou *Description du Ciel*; en *Hydrographie* ou *Description des Eaux*; & en *Géographie*; d'où encore la *Chronologie*, & la *Gnomonique* ou l'*Art de construire des Cadrans*.

La *quantité* considérée dans la lumiere, donne l'*Optique*. Et la *quantité* considérée dans le mouvement de la lumiere, les différentes branches d'*Optique*. Lumiere mûe en ligne directe, *Optique proprement dite*; lumiere réfléchie dans un seul & même milieu, *Catoptrique*; lumiere rompue en passant d'un milieu dans un autre, *Dioptrique*. C'est à l'*Optique* qu'il faut rapporter la *Perspective*.

La *quantité* considérée dans le son, dans sa véhémence, son mouvement, ses degrés, ses réflexions, sa vîtesse, *&c.* donne l'*Acoustique*.

La *quantité* considérée dans l'air, sa pesanteur, son mouvement, sa condensation, raréfaction, *&c.* donne la *Pneumatique*.

La *quantité* considérée dans la possibilité des événemens, donne l'*Art de conjecturer*; d'où naît l'*Analyse des Jeux de hazard*.

L'objet des Sciences Mathématiques étant purement intellectuel, il ne faut pas s'étonner de l'exactitude de ses divisions.

La *Physique particuliere* doit suivre la même distribution que l'Histoire Naturelle. De l'Histoire, prise par les sens, des *Astres*, de *leurs mouvemens*, *apparences sensibles*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leur origine, des causes de leurs phénomenes, *&c.* & a produit la science qu'on appelle *Astronomie physique*, à laquelle il faut rapporter la *Science de leurs influences*, qu'on nomme *Astrologie*; d'où l'*Astrologie physique*, & la chimere de l'*Astrologie judiciaire*. De l'Histoire prise par les sens, des *vents*, des *pluies*, *grêles*, *tonnerres*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs origines, causes, effets, *&c.* & a produit la Science qu'on appelle *Météorologie*.

De l'Histoire, prise par les sens, de la *Mer*, de la *Terre*, des *Fleuves*, des *Rivieres*, des *Montagnes*, des *flux* & *reflux*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs causes, origines, *&c.* & a donné lieu à la *Cosmologie* ou *Science de l'Univers*, qui se distribue en *Ura-*

nologie ou *Science du Ciel*, en *Aérologie* ou *Science de l'Air*, en *Géologie* ou *Science des Continens*, & en *Hydrologie* ou *Science des Eaux*. De l'Hiſtoire des *Mines*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur formation, travail, *&c.* & a donné lieu à la Science qu'on nomme *Minéralogie*. De l'Hiſtoire des *Plantes*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur œconomie, propagation, culture, végétation, *&c.* & a engendré la *Botanique*, dont l'*Agriculture* & le *Jardinage* ſont deux branches.

De l'Hiſtoire des *Animaux*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur conſervation, propagation, uſage, organiſation, *&c.* & a produit la Science qu'on nomme *Zoologie*; d'où ſont émanés la *Médecine*, la *Vétérinaire*, & le *Manege*; la *Chaſſe*, la *Pêche* & la *Fauconnerie*; l'*Anatomie ſimple & comparée*. La *Médecine* (ſuivant la diviſion de Boerhaave) ou s'occupe de l'œconomie du corps humain & *raiſonne* ſon anatomie, d'où naît la *Phyſiologie*: ou s'occupe de la maniere de le garantir des maladies, & s'appelle *Hygienne*: ou conſidere le corps malade, & traite

des cauſes, des différences, & des ſymptomes des maladies, & s'appelle *Pathologie* : ou a pour objet les ſignes de la vie, de la ſanté, & des maladies, leur diagnoſtic & pronoſtic, & prend le nom de *Séméiotique* : ou enſeigne l'Art dē guérir, & ſe ſouſdiviſe en *Diete, Pharmacie, & Chirurgie*, les trois branches de la *Thérapeutique.*

L'*Hygienne* peut ſe conſidérer relativement à la *ſanté* du corps, à ſa *beauté*, & à ſes *forces*; & ſe ſouſdiviſer en *Hygienne proprement dite*, en *Coſmétique*, & en *Athlétique.* La *Coſmétique* donnera l'*Orthopédie*, ou l'*Art de procurer aux membres une belle conformation ;* & l'*Athlétique* donnera la *Gymnaſtique*, ou l'*Art de les exercer.*

De la connoiſſance expérimentale ou de l'Hiſtoire priſe par les ſens, des *qualités extérieures, ſenſibles, apparentes*, &c. *des corps naturels*, la réflexion nous a conduit à la recherche artificielle de leurs propriétés intérieures & occultes; & cet Art s'eſt appellé *Chimie.* La *Chimie* eſt imitatrice & rivale de la Nature : ſon objet eſt preſque auſſi étendu que celui de la Nature même : ou elle *décompoſe* les Êtres; ou elle les *révivifie*;

ou elle les *transforme*, &c. La *Chimie* a donné naiſſance à l'*Alchimie* & à la *Magie naturelle*. La *Métallurgie* ou l'*Art de traiter les Métaux en grand*, eſt une branche importante de la *Chimie*. On peut encore rapporter à cet Art la *Teinture*.

La Nature a ſes écarts, & la Raiſon ſes abus. Nous avons rapporté les *monſtres* aux écarts de la Nature ; & c'eſt à l'abus de la Raiſon qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts, qui ne montrent que l'avidité, la méchanceté, la ſuperſtition de l'Homme, & qui le deshonorent.

Voilà tout le *Philoſophique* de la connoiſſance humaine, & ce qu'il en faut rapporter à la Raiſon.

IMAGINATION, d'où POESIE.

L'HISTOIRE a pour objet les individus réellement exiſtans, ou qui ont exiſté ; & la Poëſie, les individus imaginés à l'imitation des Etres hiſtoriques. Il ne ſeroit donc pas étonnant que la Poëſie ſuivît une des diſtributions de l'Hiſtoire. Mais les différens genres de

Poëſie, & la différence de ſes ſujets, nous en offrent deux diſtributions très-naturelles. Ou le ſujet d'un Poëme eſt *ſacré*, ou il eſt *profane* : ou le Poëte raconte des choſes paſſées, ou il les rend préſentes, en les mettant en action ; ou il donne du corps à des Êtres abſtraits & intellectuels. La premiere de ces Poëſies ſera *Narrative* : la ſeconde, *Dramatique* : la troiſieme, *Parabolique*. *Le Poëme Epique*, *le Madrigal*, *l'Epigramme*, &c. ſont ordinairement de Poëſie *narrative*. La *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opera*, l'*Eglogue*, &c. de Poëſie *dramatique* ; & les *Allégories*, &c. de Poëſie *parabolique*.

POESIE.

I. Narrative. II. Dramatique. III. Parabolique.

Nous n'entendons ici par *Poëſie* que ce qui eſt Fiction. Comme il peut y avoir Verſification ſans Poëſie, & Poë-

ſie ſans Verſification, nous avons cru ne devoir regarder la *Verſification* que comme une qualité du ſtyle, & la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons l'*Architecture*, la *Muſique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, &c. à la Poëſie ; car il n'eſt pas moins vrai de dire du Peintre qu'il eſt un Poëte, que du Poëte qu'il eſt un Peintre ; & du Sculpteur ou Graveur, qu'il eſt un Peintre en relief ou en creux, que du Muſicien qu'il eſt un Peintre par les ſons. Le *Poëte*, le *Muſicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, &c. imitent ou contrefont la Nature : mais l'un emploie le *diſcours* ; l'autre, les *couleurs* ; le troiſieme, le *marbre*, l'*airain*, &c. & le dernier l'*inſtrument* ou la *voix*. La *Muſique* eſt *Théorique* ou *Pratique* ; *Inſtrumentale* ou *Vocale*. A l'égard de l'*Architecte*, il n'imite la Nature qu'imparfaitement par la ſymmétrie de ſes Ouvrages. *Voyez* le Diſcours préliminaire.

La Poëſie a ſes monſtres comme la Nature ; il faut mettre de ce nombre toutes les productions de l'imagination déréglée, & il peut y avoir de ces productions en tous genres.

Voilà toute la *Partie Poëtique* de la

Connoissance humaine ; ce qu'on en peut rapporter à l'*Imagination*, & la fin de notre Distribution généalogique (ou si l'on veut Mappemonde) des Sciences & des Arts, que nous craindrions peut-être d'avoir trop détaillée, s'il n'étoit de la derniere importance de bien connoître nous-mêmes, & d'exposer clairement aux autres, l'objet d'une ENCYCLOPÉDIE.

OBSERVATIONS
SUR LA
DIVISION DES SCIENCES
DU CHANCELIER BACON.

I. NOus avons avoüé en plusieurs endroits du *Prospectus*, que nous avions l'*obligation principale* de notre Arbre encyclopédique au Chancelier Bacon. L'éloge qu'on a lû de ce grand homme dans le *Prospectus* paroît même avoir con-

tribue à faire connoître à plusieurs personnes les Ouvrages du Philosophe Anglois. Ainsi, après un aveu aussi formel, il ne doit être permis ni de nous accuser de plagiat, ni de chercher à nous en faire soupçonner.

II. Cet aveu n'empêche pas néanmoins qu'il n'y ait un très-grand nombre de choses, sur-tout dans la Branche philosophique, que nous ne devons nullement à Bacon: il est facile au Lecteur d'en juger. Mais, pour appercevoir le rapport & la différence des deux Arbres, il ne faut pas seulement examiner si on y a parlé des mêmes choses, il faut voir si la disposition est la même. Tous les Arbres encyclopédiques se ressemblent nécessairement par la matiere; l'ordre seul & l'arrangement des branches peuvent les distinguer. On trouve à-peu-près les mê-

mes noms des Sciences dans l'Arbre de Chambers & dans le nôtre. Rien n'est cependant plus différent.

III. Il ne s'agit point ici des raisons que nous avons eues de suivre un autre ordre que Bacon. Nous en avons exposé quelques-unes ; il seroit trop long de détailler les autres, sur-tout dans une matiere d'où l'arbitraire ne sauroit être tout-à-fait exclu. Quoi qu'il en soit, c'est aux Philosophes, c'est-à-dire, à un très-petit nombre de gens, à nous juger sur ce point.

IV. Quelques divisions, comme celles des Mathématiques en pures & en mixtes, qui nous sont communes avec Bacon, se trouvent par-tout, & sont par conséquent à tout le monde. Notre division de la Médecine est de Boerhaave ; on en a averti dans le *Prospectus*.

V. Enfin, comme nous avons fait quelques changemens à l'Ar-

bre du *Prospectus*, ceux qui voudront comparer cet Arbre du *Prospectus* avec celui de Bacon, doivent avoir égard à ces changemens.

VI. Voilà les principes d'où il faut partir pour faire le parallele des deux Arbres avec un peu d'équité & de Philosophie.

SYSTÊME GÉNÉRAL

De la Connoissance humaine, suivant le Chancelier Bacon.

DIvision générale de la Science humaine, en *Histoire*, *Poësie* & *Philosophie*, selon les trois facultés de l'entendement, *Mémoire*, *Imagination*, *Raison*.

Bacon observe que cette division peut aussi s'appliquer à la Théologie. On avoit suivi dans un endroit du Prospectus cette derniere idée : mais on l'a abandonnée depuis, parce qu'elle a paru plus ingénieuse que solide.

I.

Division de l'*Histoire* en *naturelle* & *civile*.

L'hiſtoire naturelle ſe diviſe en *Hiſtoire des productions de la Nature*, Hiſtoire des *écarts de la Nature*, Hiſtoire des *emplois de la Nature* ou des *Arts*.

Seconde diviſion de l'Hiſtoire naturelle tirée de *ſa fin* & de *ſon uſage* en *Hiſtoire proprement dite* & *Hiſtoire raiſonnée*.

Diviſion des productions de la Nature, en *Hiſtoire des choſes céleſtes*, des *météores*, de l'*air*, de la *terre* & de la *mer*, des *élémens*, des *eſpeces particulieres d'individus*.

Diviſion de l'Hiſtoire civile, en *eccléſiaſtique*, en *littéraire*, & en *civile* proprement dite.

Premiere diviſion de l'Hiſtoire civile proprement dite, en *Mémoires*, *Antiquités*, & *Hiſtoire complette*.

Diviſion de l'Hiſtoire complette, en *Chroniques*, *Vies* & *Relations*.

Diviſion de l'Hiſtoire des tems, en *générale* & en *particuliere*.

Autre diviſion de l'Hiſtoire des tems en *Annales* & *Journaux*.

Seconde diviſion de l'Hiſtoire civile en *pure* & en *mixte*.

Diviſion de l'Hiſtoire eccléſiaſtique, en Hiſtoire *eccléſiaſtique particuliere*, *Hiſ-*

toire des Prophéties, qui contient la Prophétie & l'accompliſſement, & *Hiſtoire* de ce que Bacon appelle *Nemeſis*, ou *la Providence*, c'eſt-à-dire, de l'accord qui ſe remarque quelquefois entre la volonté révélée de Dieu, & ſa volonté ſecrette.

Diviſion de la partie de l'Hiſtoire qui roule ſur les *dits notables* des hommes, en *Lettres & Apophthegmes.*

I I.

Diviſion de la Poëſie, en *narrative*, *dramatique*, & *parabolique.*

I I I.

Diviſion générale de la Science, en *Théologie ſacrée* & *Philoſophie.*

Diviſion de la Philoſophie, en *Science de Dieu*, *Science de la Nature*, *Science de l'Homme.*

Philoſophie premiere, ou *Science des Axiomes*, qui s'étend à toutes les branches de la Philoſophie. Autre branche de cette Philoſophie premiere, qui traite des qualités *tranſcendantes* des êtres, *peu*, *beaucoup*, *ſemblable*, *différent*, *être*, *non être*, &c.

Science des Anges & des Eſprits,

ſuite de la Science de Dieu, ou *Théologie naturelle.*

Diviſion de la Science de la Nature, ou Philoſophie naturelle, en *ſpéculative* & *pratique.*

Diviſion de la Science ſpéculative de la Nature en *Phyſique particuliere* & *Métaphyſique;* la premiere ayant pour objet la cauſe efficiente & la matiere; & la Métaphyſique, la cauſe finale & la forme.

Diviſion de la Phyſique, en *Science des principes des choſes*, *Science de la formation des choſes*, ou *du monde*, & *Science de la variété des choſes.*

Diviſion de la Science de la variété des choſes, en *Science des concrets*, & *Science des abſtraits.*

Diviſion de la Science des concrets dans les mêmes branches que l'Hiſtoire naturelle.

Diviſion de la Science des abſtraits, en *Science des propriétés particulieres des différens corps*, comme *denſité*, *légereté*, *peſanteur*, *élaſticité*, *molleſſe*, &c. & *Science des mouvemens* dont le Chancelier Bacon fait une énumération aſſez longue, conformément aux idées des Scholaſtiques.

Branches de la Philoſophie ſpéculative, qui conſiſtent dans les *Problêmes naturels*, & les *ſentimens des anciens Philoſophes.*

Diviſion de la Métaphyſique, en *Science des formes*, & *Science des cauſes finales.*

Diviſion de la Science pratique de la Nature, en *Méchanique* & *Magie naturelle.*

Branches de la Science pratique de la Nature, qui conſiſtent dans le *dénombrement des richeſſes humaines*, *naturelles* ou *artificielles*, dont les hommes jouiſſent & dont ils ont joui, & le *catalogue des Polycreſtes.*

Branche conſidérable de la Philoſophie naturelle, tant ſpéculative que pratique, appellée *Mathématiques.* Diviſion des Mathématiques en *pures* & en *mixtes.* Diviſion des Mathématiques pures, en *Géométrie* & *Arithmétique.* Diviſion des Mathématiques mixtes, en *Perſpective*, *Muſique*, *Aſtronomie*, *Coſmographie*, *Architecture*, *Science des machines*, & quelques autres.

Diviſion de la Science de l'homme, en *Science de l'homme* proprement dite, & *Science civile.*

Diviſion de la Science de l'homme,

en *Science du corps humain*, & *Science de l'ame humaine.*

Division de la Science du corps humain, en *Médecine*, *Cosmétique*, *Athlétique*, & *Science des plaisirs des sens.*

Division de la Médecine en trois parties, *Art de conserver la santé*, *Art de guérir les maladies*, *Art de prolonger la vie*. *Peinture*, *Musique*, &c. Branche de la Science des plaisirs.

Division de la Science de l'ame en Science du *souffle divin*, d'où est sortie l'ame *raisonnable*, & Science de l'ame *irrationnelle*, qui nous est commune avec les brutes, & qui est produite du limon de la terre.

Autre division de la Science de l'ame, en *Science de la substance de l'ame*, *Science de ses facultés*, & *Science de l'usage & de l'objet de ces facultés* : de cette derniere résultent la *Divination naturelle & artificielle*, &c.

Division des facultés de l'ame sensible, en *mouvement* & *sentiment.*

Division de la Science de l'usage & de l'objet des facultés de l'ame, en *Logique* & *Morale.*

Division de la Logique en *Art d'inventer*, *de juger*, *de retenir*, & *de communiquer.*

Division de l'art d'inventer, en *invention des Sciences* ou *des Arts*, & *invention des Argumens.*

Division de l'art de juger, en *jugement par induction*, & *jugement par syllogisme.*

Division de l'art du syllogisme, en *Analyse* & *Principes* pour démêler facilement le vrai du faux.

Science de l'Analogie, branche de l'art de juger.

Division de l'art de retenir, en Science de *ce qui peut aider la mémoire*, & Science de la *mémoire même.*

Division de la Science de la mémoire, en *prénotion* & *emblême.*

Division de la Science de communiquer, en *Science de l'instrument du discours*, *Science de la méthode du discours*, & *Science des ornemens du discours*, ou *Rhétorique.*

Division de la Science de l'instrument du discours, en *Science générale des signes*, & en *Grammaire*, qui se divise en *Science du langage* & *Science de l'écriture.*

Division de la Science des signes, en *hyéroglyphes* & *gestes*, & en *caracteres réels.*

Seconde division de la Grammaire, en *littéraire* & *philosophique.*

Art de la Versification & *Prosodie*, branches de la Science du langage.

Art de déchiffrer, branche de l'Art d'écrire.

Critique & *Pédagogie*, branches de l'Art de communiquer.

Division de la Morale, en *Science de l'objet* que l'ame doit se proposer, c'est-à-dire du bien moral, & *Science de la culture de l'Ame*. L'Auteur fait à ce sujet beaucoup de divisions qu'il est inutile de rapporter.

Division de la Science civile, en *Science de la conversation*, *Science des affaires*, & *Science de l'État*. Nous en omettons les divisions.

L'Auteur finit par quelques réflexions sur l'usage de la *Théologie sacrée*, qu'il ne divise en aucunes branches.

Voilà dans son ordre naturel, & sans démembrement ni mutilation, l'Arbre du Chancelier Bacon. On voit que l'article de la *Logique* est celui où nous l'avons le plus suivi, encore avons-nous cru devoir y faire plusieurs changemens. Au reste, nous le répétons, c'est aux

Philoſophes à nous juger su
changemens que nous avons
nos autres Lecteurs prendron
doute peu de part à cette queſ
qu'il étoit pourtant néceſſair
claircir ; & ils ne ſe ſouvien
que de l'aveu formel que
avons fait dans le *Proſpectus*
voir l'*obligation principale* de
Arbre au Chancelier Bacon ;
qui doit nous concilier tout
impartial & déſintéreſſé.

AVIS AU RELIEU

* *Le Relieur placera ici, comme u Carte, la feuille du Syſtême figuré connoiſſances humaines.*

TAYLOR INST.
OXFORD

PRÉFACE
DU TROISIEME VOLUME DE L'ENCYCLOPÉDIE. (a)

L'Empressement que l'on a témoigné pour la continuation de ce Dictionnaire, est le ſeul motif qui ait pû nous déterminer à reprendre notre travail. Le Gouvernement a paru deſirer qu'une entrepriſe de cette nature ne fût point abandonnée ; & la Nation a uſé du droit qu'elle avoit de l'exiger de nous. C'eſt ſans doute à nos Collegues que l'Encyclopédie doit principalement une marque ſi flateuſe

(a) Ce troiſieme Volume parut après une interruption d'environ deux ans, cauſée par la perſécution qu'on avoit ſuſcitée aux Auteurs de l'Ouvrage, à l'occaſion des deux premiers volumes. Elle ne devoit pas être la derniere.

d'estime. Mais la justice que nous savons nous rendre ne nous empêche pas d'être sensibles à la confiance publique. Nous croyons même n'en être pas indignes par le desir que nous avons de la mériter. Jaloux de nous l'assurer de plus en plus, nous oserons ici, pour la premiere & la derniere fois, parler de nous à nos lecteurs. Les circonstances nous y engagent, l'Encyclopédie le demande, la reconnoissance nous y oblige. Puissions-nous, en nous montrant tels que nous sommes, intéresser nos concitoyens en notre faveur! Leur volonté a eu sur nous d'autant plus de pouvoir, qu'en s'opposant à notre retraite, ils sembloient en approuver les motifs. Sans une autorité si respectable, les ennemis de cet Ouvrage seroient parvenus facilement à nous faire rompre des liens dont nous sentions tout le poids, mais dont nous n'avions pu prévoir tout le danger.

Des circonstances imprévues, & des motifs qui nous feroient peut-être honneur, s'il nous étoit libre de les publier, nous ont engagé malgré nous dans la direction de l'Encyclopédie. Ce sont principalement les secours que

nous avons reçus de toutes parts, qui nous ont donné le courage d'entrer dans cette vaste carriere. Néanmoins, quelque considérables qu'ils fussent, nous n'aspirions point au succès ; nous ne demandions que l'indulgence. Mais c'est l'effet, nous ne dirons pas de la malignité, nous dirons seulement de la condition humaine, que les entreprises utiles, avec quelque modestie qu'elles soient proposées, essuient des contradictions & des traverses. L'Encyclopédie n'en a pas été exempte. A peine cet Ouvrage fut-il annoncé, qu'il devint l'objet de la satyre de quelques écrivains à qui nous n'avions fait aucun mal, mais dont nous n'avions pas cru devoir mendier le suffrage. Si quelques gens de lettres sont parvenus par cet art méprisable à faire louer au commencement du mois des productions qui sont oubliées à la fin, c'est un art que nous faisons gloire d'ignorer. En effet qu'il nous soit permis de le remarquer ici, sans déguisement, sans fiel & sans application : aujourd'hui dans la république des Lettres, le droit de louer & de médire est au premier qui s'en empare ; & rien n'y est plus méprisable

que l'ineptie des satyres, si ce n'est celle des éloges.

Dès que le premier volume de l'Encyclopédie fut public, l'envie qu'on avoit eu de lui nuire, même lorsqu'il n'existoit pas encore, profita de l'aliment nouveau qu'on lui présentoit. Peu satisfaite elle-même des blessures légeres que les traits de sa critique faisoient à l'Ouvrage, elle employa la main de la Religion pour les rendre profondes; elle eut recours, pour s'en servir comme de prétexte, à un petit nombre d'expressions équivoques qui avoient pû facilement se perdre & nous échapper dans deux volumes considérables. Nous ne chercherons point à justifier le sens qu'on a voulu attacher à quelques-unes de ces expressions: nous dirons seulement & nous ferons voir (*b*) qu'il étoit peut-être facile & juste

(*b*) Dans l'article AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, p. 368 du 1er. vol col. 2. on avoit dit: *La plupart des hommes honorent les Lettres, comme la Religion & la vertu, c'est-à-dire comme une chose qu'ils* ne peuvent *ni connoître, ni aimer, ni pratiquer.* Ces mots *ne peuvent* ont scandalisé quelques personnes; c'est pour cela qu'on y a substitué les mots *ne veulent* dans un errata imprimé à la fin du second Volume. Cependant nous seroit-il permis de représenter aux ames timorées qui ont pris si légérement l'allarme, que les mots *ne pouvoir*, ne le

d'y en attacher un autre ; mais il est plus facile encore d'envenimer tout. D'ailleurs celles de ces expressions qui avoient choqué le plus étoient tirées d'un ouvrage estimé, revêtu d'un privilege & d'une approbation authentique, loué comme édifiant par nos critiques mêmes (*c*) ; elles se trouvoient enfin, ce qu'il nous importe sur-tout de re-

prennent pas toujours dans le sens d'une impossibilité absolue ? *Il n'y a personne, Seigneur*, dit Mardochée dans Esther, *qui* PUISSE *résister à votre volonté.* Cependant il est de foi que l'homme étant libre, *peut* résister à la volonté de Dieu : ainsi ce passage ne doit pas être pris à la rigueur. Pourquoi donc n'avoir pas supposé que l'Auteur de la proposition rapportée ci-dessus, pouvoit avoir en vue un sens très-orthodoxe ? Mais il falloit soulever contre l'Ouvrage les véritables gens de bien, trop ordinairement dupes de ceux qui ne veulent que le paroître.

(*c*) L'article AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, dont il est parlé dans la note précédente, est tiré du Livre de M de Vauvenargues, qui a pour titre, *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain*, Paris 1746. *avec approbation & privilege du Roi.* Le passage rapporté ci-dessus, & qui a excité de si grands cris, se trouve mot pour mot dans ce Livre à la page 60. Le Journaliste de Trevoux, qui a rendu un compte très-détaillé du Livre de M. de Vauvenargues en Janvier 1747, dit *que l'Auteur honore* PAR-TOUT *la Religion & la vertu* ; ce mot *par-tout* suppose qu'il a lu attentivement l'ouvrage. Ce même passage lui a paru scandaleux dans l'Encyclopédie en Février 1752 ; mais c'étoit l'Encyclopédie.

On ne sera peut-être pas fâché de savoir de quelle maniere le Journaliste s'est justifié de cette contradiction fâcheuse. *M. de Vauvenargues*, dit-il, *étoit aveugle ; on peut avoir, à son insçu, inséré ce passage dans son Livre.* Voilà pourquoi le Journaliste ne l'y a pas apperçu.

marquer, dans des articles dont nous n'étions point les auteurs, ayant jugé à propos de nous renfermer presque uniquement, l'un dans la partie mathématique, l'autre dans la description des Arts, deux objets dont l'orthodoxie la plus scrupuleuse n'a rien à craindre. Quelques morceaux qu'avoit fourni pour l'Encyclopédie l'auteur d'une These de Théologie dont on parloit beaucoup alors, suffirent pour nous faire attribuer cette These, que nous n'avions pas même lue dans le tems qu'on s'en servoit pour chercher à nous perdre. La déclaration que nous faisons ici persuadera les honnêtes gens, à qui notre sincérité n'est pas suspecte. Elle n'est peut-être que trop connue; mais c'est un malheur dont nous ne nous affligerons point, & un défaut dont nous ne pouvons nous repentir. Nous ne doutons pas néanmoins que malgré une protestation si solemnelle, si libre & si vraie, quelques personnes ne soient encore résolues à n'y avoir aucun égard. Nous ne leur demandons qu'une grace, c'est de nous accuser par écrit, & de se nommer.

L'Encyclopédie, nous en convenons,

a été le sujet d'un grand scandale ; & malheur à celui par qui il arrive ; mais ce n'étoit pas par nous. Aussi l'autorité, en prenant les mesures convenables pour le faire cesser, étoit trop éclairée & trop juste pour nous en croire coupables. En prévenant les conséquences que des esprits foibles ou inquiets pouvoient tirer de quelques termes obscurs ou peu exacts, elle a senti que nous ne pouvions, ni ne devions, ni ne voulions en répondre ; & si nous avons à pardonner à nos ennemis, c'est leur intention seulement, & non leur succès (*d*).

(*d*) Pour donner une idée de l'équité de nos censeurs, nous allons rapporter ici les articles qui les ont le plus révoltés, & d'après lesquels l'Encyclopédie a été représentée comme un Ouvrage pernicieux.

Dans l'article *Aius-Locutius*, on a proposé cette question ; *s'il ne vaudroit pas mieux ignorer que punir les Ecrits contre la Religion, lorsque ces Ecrits ne sont pas en langue vulgaire & qu'ils sont par conséquent inconnus à la multitude ?* L'Auteur de l'article prétendoit que la punition pouvoit donner à ces Ouvrages ignorés une existence qu'ils n'auroient jamais eue par eux-mêmes, & que le moyen le plus sûr de les étouffer, étoit de les laisser tomber dans l'oubli qui les attendoit. Le Journaliste déjà cité s'est fortement récrié contre cette tolérance ; l'Auteur de l'article AIUS-LOCUTIUS a expliqué sa pensée dans l'article CASUISTE, d'une maniere qui a dû satisfaire pleinement le critique. Cet article CASUISTE mérite d'être lû.

On a reproché dans plusieurs libelles à l'Auteur de

Cependant, comme l'autorité la plus sage & la plus équitable peut enfin être

l'article CERF d'avoir dit que ces animaux parviennent à *l'âge de raison* : cette expression se trouve en effet dans l'article CERF, pag. 840. du 2e. Vol. col. 1. Mais elle y est rapportée comme un exemple du ridicule avec lequel quelques Chasseurs *enthousiastes* ont écrit sur le Cerf. Des Lecteurs très-respectables ont mieux aimé mettre cette absurdité sur le compte de l'Encyclopédie, que de se donner la peine de lire l'endroit d'où le passage est tiré.

L'article AUTORITÉ a été cité comme contenant des maximes dangereuses. Jamais l'Auteur de cet article n'a prétendu que l'autorité des Princes légitimes ne vient point de Dieu. Il a voulu au contraire la distinguer de celle des usurpateurs qui enlevent la couronne aux Princes légitimes; & il résulte des maximes qu'il a établies, que dans le cas même où un Prince légitime seroit dépouillé de ses états par la violence, les Peuples seroient toujours obligés de lui obéir. En un mot on n'a voulu dans l'article AUTORITÉ, que commenter & développer ce passage, tiré d'un ouvrage imprimé par ordre de Louis XIV, & qui a pour titre : *Traité des droits de la Reine sur différens états de la monarchie d'Espagne*, part. 1. p. 169. Ed. de 1667. in 12. » Que la Loi fondamentale de l'Etat » forme une liaison réciproque & éternelle entre le Prince » & ses descendans d'une part, & les sujets & les des- » cendans de l'autre, par une espece de *contrat* qui » destine le Souverain à régner & les Peuples à obéir.... » engagement solemnel dans lequel ils se sont donnés les » uns aux autres pour s'entr'aider mutuellement.

Voilà, dans la plus exacte vérité, à quoi se réduit tout ce qu'on a cité de l'Encyclopédie comme repréhensible; nous venons de faire voir avec quel succès. La postérité aura sans doute peine à croire qu'un si leger sujet ait produit tant de clameurs. Il est vrai qu'on a fait d'ailleurs contre l'Ouvrage beaucoup d'imputations vagues, mais sans rien articuler de positif; on a supposé des vues aux Auteurs, on a accusé leurs pensées, ne pouvant accuser leurs discours. Quand la calomnie en est réduite à cette ressource, elle se détruit assez d'elle-même.

trompée, la crainte d'être exposés de nouveau nous avoit fait prendre le parti de renoncer pour jamais à la gloire pénible, légere, & dangereuse d'être les éditeurs de l'Encyclopédie. Newton, rebuté autrefois par de simples disputes littéraires, beaucoup moins redoutables & moins vives que des attaques personnelles & théologiques, se reprochoit au milieu des hommages de sa nation, de ses découvertes & de sa gloire, d'avoir laissé échapper son repos, la substance d'un Philosophe, pour courir après une ombre. Combien notre repos devoit-il nous être plus cher, à nous que rien ne pourroit dédommager de l'avoir perdu ! Deux motifs se joignoient à un intérêt si essentiel : d'un côté, cette fierté juste & nécessaire, qui devroit faire toujours le caractere des Gens de Lettres, & qui convient à la noblesse & à la liberté de leur état ; de l'autre, cette défiance de nous-mêmes que nous ne devons pas moins ressentir, & le peu d'empressement que nous avons d'occuper les autres de nous ; sentimens qui doivent être la suite naturelle du travail & de l'étude ; car on doit y apprendre avant

toutes choses à apprécier les connoissances & les opinions humaines. Le sage, & celui qui aspire à l'être, traite la réputation littéraire comme les hommes; il sait en jouir, & s'en passer. A l'égard des connoissances qui nous servent à l'acquérir, & dont la jouissance & la communication même est une des ressources peu nombreuses que la nature nous a ménagées contre le malheur & contre l'ennui, il est permis sans doute, il est bon même de chercher à les communiquer aux autres, c'est la seule maniere dont les Gens de Lettres puissent être utiles. Mais si l'on ne doit jamais être assez jaloux de ce bien pour vouloir s'en réserver la possession, on ne doit pas non plus l'estimer assez pour être fort empressé d'en faire part à personne.

Qui croiroit que l'Encyclopédie, avec de tels sentimens de la part de ses auteurs, & peut-être avec quelque mérite de la sienne (car elle est si peu notre bien, que nous en pouvons parler comme de celui d'un autre) eût obtenu quelque soutien dans le tems où nous sommes? dans un tems où les gens de lettres ont tant de faux amis,

qui les careſſent par vanité, mais qui les ſacrifieroient ſans honte & ſans remords à la moindre lueur d'ambition ou d'intérêt ; qui peut-être, en feignant de les aimer, les haïſſent, ſoit par le beſoin, ſoit par la crainte qu'ils en ont ? Mais la vérité nous oblige de le dire ; & quel autre motif pourroit nous arracher cet aveu ? Les difficultés qui nous rebutoient & nous éloignoient, ont diſparu peu-à-peu, & ſans aucun mouvement de notre part : il ne reſtoit plus d'obſtacles à la continuation de l'Encyclopédie que ceux qui auroient pû venir de nous ſeuls ; & nous euſſions été auſſi coupables d'y en mettre aucun, que nous étions excuſables de redouter ceux qui pouvoient venir d'ailleurs. Incapables de manquer à notre patrie, qui eſt le ſeul objet dont l'expérience & les réflexions ne nous aient pas détachés, raſſurés ſur-tout par la confiance du Miniſtere public dans ceux qui ſont chargés de veiller à ce Dictionnaire, nous ne ſerons plus occupés que de joindre nos foibles travaux aux talens de ceux qui veulent bien nous ſeconder, & dont le nombre augmente de

jour en jour. Heureux, si par notre ardeur & nos soins, nous pouvions engager tous les gens de lettres à contribuer à la perfection de cet Ouvrage, la nation à le protéger, & les autres à le laisser faire ! Disons plutôt à faire mieux ; ils ont été les maîtres de nous succéder, & le sont encore. Mais nous serions sur-tout très-flattés, si nos premiers essais pouvoient engager les Savans & les Ecrivains les plus célebres à reprendre notre travail où il en est aujourd'hui ; nous effacerions avec joie notre nom du frontispice de l'Encyclopédie pour la rendre meilleure. Que les siecles futurs ignorent à ce prix & ce que nous avons fait & ce que nous avons souffert pour elle !

En attendant qu'elle jouisse de cet avantage, tout nous porte à redoubler nos efforts pour en assûrer de plus en plus le succès. On s'est déjà apperçu par la supériorité du second volume sur le premier, des nouveaux secours que nous avions reçus pour ce second volume. Mais ces secours, tout considérables qu'ils étoient, ne sont presque rien en comparaison de ceux que nous avons eus pour celui-ci. Un grand nombre de

Gens de Lettres, tous estimables par leurs talens & leurs lumieres, semblent, comme à l'envi, avoir contribué à l'enrichir. Nous croyons donc pouvoir assûrer qu'il l'emporte beaucoup sur les précédens; nous espérons que les suivans l'emporteront encore sur celui-ci; & quelque pénible que soit notre travail, nous nous trouverions suffisamment dédommagés, si nous pouvions faire dire aux critiques à chaque volume qui paroîtra, *ab ipso ducit opes animumque ferro.*

Après tout ce qui s'est passé au sujet de cet Ouvrage, on ne doit point être étonné que ce volume paroisse beaucoup plus tard qu'il n'auroit dû. Outre les causes morales, des circonstances qu'on peut appeller physiques en ont retardé la publication. Quelques parties considérables, dont le public avoit parû moins satisfait que des autres, ont été entierement ou presque entierement refaites: cette réforme a demandé beaucoup de tems, & a nécessairement rendu l'impression plus lente. Nous ne croyons pas devoir nous excuser d'un délai auquel ce Dictionnaire ne fait que gagner:

nous espérons, nous pouvons même assûrer que les autres volumes suivront celui-ci beaucoup plus promptement qu'il n'a suivi les deux premiers; nous ne prenons point là-dessus d'autre engagement; la seule chose dont nous puissions répondre, c'est l'assiduité de notre travail & l'emploi sévere de notre tems; mais comme nous nous trouvons, pour ainsi dire, au commencement d'un nouvel ordre de choses, nous sommes très-résolus de tout sacrifier désormais au bien de l'Encyclopédie, jusqu'à la promptitude avec laquelle nous souhaiterions de servir le public; nous y sommes d'autant plus disposés, qu'il nous paroît que nos lecteurs ne nous imposent plus aucune loi sur ce point, & qu'ils aiment mieux avoir un peu plus tard chaque volume, & l'avoir meilleur.

Entrons présentement dans quelque détail sur ce troisieme volume, ou plutôt sur ce Dictionnaire en général. On doit le considérer sous deux points de vue, eu égard aux matieres qu'il traite, & aux personnes à qui il est principalement destiné. Comme ces deux points de

de vue font relatifs l'un à l'autre, nous croyons ne devoir point les féparer.

Les matieres que ce Dictionnaire doit renfermer font de deux efpeces ; favoir les connoiffances que les hommes acquierent par la lecture & par la fociété, & celles qu'ils fe procurent à eux-mêmes par leurs propres réflexions ; c'eft-à-dire en deux mots, la fcience des faits & celle des chofes. Quand on les confidere fans aucune attention au rapport mutuel qu'elles doivent avoir, la premiere de ces deux fciences eft fort inutile & fort étendue, la feconde fort néceffaire & fort bornée, tant la Nature nous a traités peu favorablement. Il eft vrai qu'elle nous a donné de quoi nous dédommager jufqu'à un certain point par l'analogie & la liaifon que nous pouvons mettre entre la fcience des faits & celle des chofes ; c'eft fur-tout relativement à celle-ci que l'Encyclopédie doit envifager celle-là. Réduit à la fcience des chofes, ce Dictionnaire n'eût été prefque rien ; réduit à celle des faits, il n'eût été dans fa plus grande partie qu'un champ vuide & ftérile : foutenant & éclairant l'une par l'autre, il pourra être utile fans être immenfe.

Tel étoit le plan du Dictionnaire Anglois de Chambers, plan que toute l'Europe savante nous paroît avoir approuvé, & auquel il n'a manqué que l'exécution. En tâchant d'y suppléer, nous avons averti du soin que nous aurions de nous conformer au plan, parce qu'il nous paroissoit le meilleur qu'on pût suivre. C'est dans cette vue que l'on a cru devoir exclure de cet ouvrage une multitude de noms propres qui n'auroient fait que le grossir assez inutilement; que l'on a conservé & complété plusieurs articles d'Histoire & de Mythologie, qui ont paru nécessaires pour la connoissance des différentes sectes de Philosophes, des différentes religions, de quelques usages anciens & modernes, & qui d'ailleurs donnent souvent occasion à des réflexions philosophiques, pour lesquelles le public semble avoir aujourd'hui plus de goût que jamais (*e*): aussi est-ce principalement par l'esprit philosophique que nous tâcherons de distinguer ce Dictionnaire. C'est par-là sur-tout qu'il

(*e*) *Voyez les articles* AIGLE, ANANCHIS, AMENTHÉS, BAUCIS, CHAUDERONS DE DODONE, & *quelques autres.*

obtiendra les ſuffrages auxquels nous ſommes le plus ſenſibles.

Ainſi quelques perſonnes ont été étonnées ſans raiſon de trouver ici des articles pour les *Philoſophes* & non pour les *Peres* de l'Egliſe ; il y a une grande différence entre les uns & les autres. Les premiers ont été créateurs d'opinions, quelquefois bonnes, quelquefois mauvaiſes, mais dont notre plan nous oblige à parler : on n'a rappellé qu'en peu de mots & par occaſion quelques circonſtances de leur vie ; on a fait l'hiſtoire de leurs penſées plus que de leurs perſonnes. Les Peres de l'Egliſe au contraire, chargés du dépôt précieux & inviolable de la Foi & de la Tradition, n'ont pu ni dû rien apprendre de nouveau aux hommes ſur les matieres importantes dont ils ſe ſont occupés. Ainſi la doctrine de St. Auguſtin, qui n'eſt autre que celle de l'Egliſe, ſe trouvera aux articles PRÉDESTINATION, GRACE, PÉLAGIANISME ; mais comme Evêque d'Hippone, fils de ſainte Monique, & Saint lui-même, ſa place eſt au Martyrologe, & préférable à tous égards à celle qu'on auroit pu lui donner dans l'Encyclopédie.

On ne trouvera donc dans cet ouvrage, comme un Journaliste l'a subtilement observé, ni la *vie des Saints*, que M. Baillet a suffisamment écrite, & qui n'est point de notre objet; ni la *généalogie des grandes Maisons*, mais la généalogie des Sciences, plus précieuse pour qui sait penser; ni les avantures peu intéressantes des Littérateurs anciens & modernes, mais le fruit de leurs travaux & de leurs découvertes; ni la description détaillée de chaque village, telle que certains érudits prennent la peine de la faire aujourd'hui, mais une notice du commerce des Provinces & des villes principales, & des détails curieux sur leur histoire naturelle (*f*); ni les *Conquérans* qui ont désolé la terre, mais les génies immortels qui l'ont éclairée; ni enfin une foule de *Souverains* que l'Histoire auroit dû proscrire. Le nom même des Princes & des Grands n'a droit de se trouver dans l'Encyclopédie, que par le bien qu'ils ont fait aux Sciences; parce que l'Encyclopédie doit tout aux talens, rien aux titres, &

(*f*) *Voyez les articles* ALSACE, ARCY, BESANÇON, *&c.*

qu'elle est l'histoire de l'esprit humain, & non de la vanité des hommes.

Mais pour prévenir les reproches qu'on pourroit nous faire d'avoir suivi le plan de Chambers sans nous en écarter, rapportons le jugement d'un critique dont nous ne prétendons ni déprimer ni faire valoir le discernement & le suffrage, mais dont au moins la bonne volonté pour nous n'est pas suspecte. Il parloit ainsi de l'ouvrage de Chambers au mois de Mai 1745. lorsque la traduction en fut proposée par souscription.

» Voici deux des plus fortes entre-
» prises de Littérature qu'on ait faites
» depuis long-tems. La premiere est
» de M. Chambers, Auteur de l'Ou-
» vrage que nous annonçons, & l'au-
» tre est de M. *Mills* qui travaille en
» chef à nous en donner la traduction.
» L'un & l'autre est Anglois; mais
» M. *Mills* a pris des liaisons avec
» la France qui nous le font regarder
» comme une *conquête faite sur l'Angle-*
» *terre*. Les Anglois sont aujourd'hui sur
» le pié de perdre beaucoup vis-à-vis
» de nous ». (Nous ne changeons rien
à la diction). « Le fond de l'ouvrage
» est *véritablement* une Encyclopédie;

» c'eſt en même tems un Dictionnaire
» & un Traité de tout ce que l'eſprit
» humain *peut deſirer* de ſavoir. Comme
» Dictionnaire, il préſente tout ſous la
» forme alphabétique; comme Traité
» ſuivi & raiſonné concernant les
» Sciences, il montre les rapports que
» les divers objets de nos connoiſſances
» peuvent avoir les uns avec les autres.
» Comme Dictionnaire, il eſt compoſé
» de parties ſéparées & même diſpara-
» tes; comme Traité méthodique, il
» rapproche les différens morceaux
» qui compoſent le tout d'une ſcience.
» Comme Dictionnaire, il donne d'a-
» bord des définitions élémentaires;
» comme Traité doctrinal, il entre
» dans le détail de ce qu'il y a de *plus*
» *profond & de plus digne de l'attention*
» *des curieux*. Or voici comment cela
» s'exécute. On cherche, par exemple,
» *Atmoſphere*, & l'on trouve que c'eſt
» une ſubſtance fluide élaſtique, que
» nous appellons *air*, & qui entoure le
» globe terreſtre juſqu'à une hauteur
» conſidérable, qui gravite vers le cen-
» tre & la ſuperficie de ce même globe,
» *&c.* Comme il eſt ici parlé d'air, de
» terre, de gravitation, l'Auteur ren-

» voie aux articles du Dictionnaire où
» ſont expliqués ces mots, & quantité
» d'autres qui ont rapport à l'atmoſ-
» phere, par exemple, *Ether*, *Ciel*, *Ba-*
» *rometre*, *Thermometre*, *Réfraction*,
» *Vuide*, *Pompe*, *Preſſion*, *Syphon*, &c.
» A en juger par le *Proſpectus* que
» nous annonçons, & qui cite quatre
» articles pour ſervir de modele, ſa-
» voir *Atmoſphere*, *Fable*, *Sang*, *Tein-*
» *ture*; il n'eſt rien de plus utile, de
» plus fécond, de mieux analyſé, de
» mieux lié, en un mot de *plus parfait*
» *& de plus beau que ce Dictionnaire*;
» & tel eſt le préſent que M. Mills fait
» à la France, ſa patrie par adoption,
» en faiſant honneur à l'Angleterre ſa
» vraie patrie ».

Il eſt vrai que le même Auteur, après avoir donné tant de louanges au ſimple projet (qu'on peut lire) de la traduction *Françoiſe* de Chambers, entrepriſe par un *Anglois* aidé d'un *Allemand*, n'a pas annoncé de la même maniere au mois de Décembre 1750 la nouvelle Encyclopédie, entrepriſe & exécutée par une Société de Gens de lettres, qui à la vérité ne ſont point *une conquête de la France ſur l'Angleterre*. Nous ne

chercherons point ici les motifs d'une pareille conduite. Nous sommes encore plus éloignés de réclamer en faveur de l'Encyclopédie Françoise les éloges qu'on vient de lire, & que nous regardons comme excessifs ; nous croyons seulement que celle-ci méritoit un traitement plus favorable. Mais Chambers étoit mort & étranger.

L'article ATMOSPHERE est un des quatre que le projet de la traduction de Chambers offroit pour modele. Il a été conservé dans l'Encyclopédie Françoise avec deux additions de quelque conséquence. Nous supplions nos lecteurs de le comparer avec une foule d'autres articles, & de juger. Nous voudrions engager jusqu'aux détracteurs les plus ardens de cet ouvrage à essayer du moins le parallele des deux Encyclopédies. C'est une invitation qu'on nous permettra de leur faire en passant, & que nous croyons devoir à la vérité, à nos Collegues, à notre Nation, & à nous-mêmes.

Si nous avons quelque chose à nous reprocher, c'est peut-être d'avoir suivi trop exactement le plan de Chambers, sur-tout par rapport à l'Histoire, & de

n'avoir pas toujours été aſſez courts ſur cet article. Il y a beaucoup d'apparence que plus ce Dictionnaire ſe perfectionnera, plus il perdra du côté des ſimples faits, & plus il gagnera au contraire du côté des choſes, ou du moins du côté des faits qui y menent.

Il pourra, par exemple, être fort riche en Phyſique générale & en Chymie, du moins quant à la partie qui regarde les obſervations & l'expérience; car pour ce qui concerne les cauſes, il ne ſauroit être au contraire trop réſervé & trop ſage; & la deviſe de Montagne (*g*) à la tête de preſque tous les articles de ce genre, ſeroit ordinairement très-bien placée. On ne ſe refuſera pourtant pas aux conjectures, ſur-tout dans les articles dont l'objet eſt utile ou néceſſaire, comme la Médecine, où l'on eſt obligé de conjecturer, parce que la nature force d'agir en ne permettant preſque pas de voir. La Métaphyſique des Sciences, car il n'en eſt point qui n'ait la ſienne, fondée ſur des principes ſimples & ſur des notions communes à tous les hommes, ſera, nous l'eſpérons, un

(*g*) QUE SAI-JE?

des principaux mérites de cet ouvrage. Celle de la Grammaire sur-tout, & celle de la Géométrie sublime seront exposées avec une clarté qui ne laissera rien à desirer, & que peut-être elles attendent encore. A l'égard de la Métaphysique proprement dite, sur laquelle on croit s'être trop étendu dans les premiers volumes, elle sera réduite dans les suivans à ce qu'elle contient de vrai & d'utile, c'est-à-dire à très-peu de chose. Enfin dans la partie des Arts, si étendue, si délicate, si importante, & si peu connue, l'Encyclopédie commencera ce que les générations suivantes finiront ou perfectionneront. Elle fera l'histoire des richesses de notre siecle en ce genre; elle la fera à ce siecle qui l'ignore, & aux siecles à venir, qu'elle mettra sur la voie pour aller plus loin. Les Arts, ces monumens précieux de l'industrie humaine, n'auront plus à craindre de se perdre dans l'oubli; les faits ne seront plus ensevelis dans les atteliers & dans les mains des Artistes, ils seront dévoilés au Philosophe, & la réflexion pourra enfin éclairer & simplifier une pratique aveugle.

Tel est en peu de mots notre plan,

que nous avons cru devoir remettre sous les yeux des lecteurs; ainsi ce Dictionnaire, sans que nous prétendions le préférer à aucun autre, en différera beaucoup par son objet. Plusieurs gens de lettres déclament aujourd'hui contre la multiplication de ces sortes d'ouvrages, comme d'autres contre celle des journaux; à les en croire, il en est de cette multiplication comme de celle des Académies; elle sera aussi funeste au véritable progrès des Sciences, que la premiere institution en a été utile. Nous avons tâché dans le Discours précédent de justifier les Dictionnaires du reproche qu'on leur fait d'anéantir parmi nous le goût de l'étude. Néanmoins, quand ils mériteroient ces reproches, l'Encyclopédie nous sembleroit en être à couvert. Parmi plusieurs morceaux destinés à instruire la multitude, elle renfermera un très-grand nombre d'articles qui demanderont une lecture assidue, sérieuse & approfondie. Elle sera donc tout à la fois utile aux ignorans & à ceux qui ne le sont pas.

Quelques Savans, il est vrai, semblables à ces Prêtres d'Egypte qui cachoient au reste de la nation leurs futiles myste-

res, voudroient que les livres fussent uniquement à leur usage, & qu'on dérobât au peuple la plus foible lumiere, même dans les matieres les plus indifférentes; lumiere qu'on ne doit pourtant guere lui envier, parce qu'il en a grand besoin, & qu'il n'est pas à craindre qu'elle devienne jamais bien vive. Nous croyons devoir penser autrement comme citoyens, & peut-être même comme gens de lettres.

Qu'on interroge en effet presque tous nos Ecrivains, ils conviendront, s'ils sont de bonne foi, des lumieres que leur ont fournies les dictionnaires, les journaux, les extraits, les commentaires, les compilations même de toute espece. La plûpart auroient beaucoup moins acquis, si on les avoit réduits aux livres absolument nécessaires. En matiere de Sciences exactes, quelques ouvrages lus & médités profondément suffisent; en matiere d'érudition, les originaux anciens, dont le nombre n'est pas infini à beaucoup près, & dont la lecture faite avec réflexion, dispense de celle de tous les modernes; car ceux-ci ne peuvent être, quand ils sont fidèles, que l'écho de leurs prédécesseurs. Nous ne parlons

point des Belles-Lettres pour lesquelles il ne faut que du génie & quelques grands modeles, c'est-à-dire bien peu de lecture. La multiplication des livres est donc pour le grand nombre de nos Littérateurs un supplément à la sagacité, & même au travail ; & nul d'entr'eux ne doit envier aux autres un avantage dont il a tiré souvent de si grands secours.

Ainsi nous n'avons pas jugé à propos, comme quelques personnes l'auroient voulu, de borner les articles de ce Dictionnaire à de simples tables, & à des notices des différens ouvrages où les matieres sont le mieux traitées. L'avantage d'un tel travail eût été grand sans doute, mais pour trop peu de personnes.

Un autre inconvénient que nous avons dû éviter encore, c'est d'être trop étendus sur chacune des différentes Siences qui doivent entrer dans ce Dictionnaire, ou de l'être trop sur quelques-unes aux dépens des autres. Le volume, si on peut ainsi parler, que chaque Science occupe ici, doit être proportionné tout à la fois, & à l'étendue de cette Science, & à celle du plan que nous nous proposons. L'Encyclopédie satisfera suffisamment à chacun de

ces deux points, si on y trouve les principes fondamentaux bien développés, les détails essentiels bien exposés & bien rapprochés des principes, des vues neuves quelquefois soit sur les principes, soit sur les détails, & l'indication des sources auxquelles on doit recourir pour s'instruire plus à fond. Nous n'ignorons pas cependant que sur cet article il nous sera toujours impossible de satisfaire pleinement les divers ordres de lecteurs. Le Littérateur trouvera dans l'Encyclopédie trop peu d'érudition, le Courtisan trop de morale, le Théologien trop de mathématique, le Mathématicien trop de théologie, l'un & l'autre trop de jurisprudence & de médecine. Mais nous devons faire observer que ce Dictionnaire est une espece d'ouvrage cosmopolite, qui se feroit tort à lui-même par quelque préférence & prédilection marquée; nous croyons qu'il doit suffire à chacun de trouver dans l'Encyclopédie la Science dont il s'occupe, discutée & approfondie sans préjudice des autres, dont il sera peut-être bien-aise de se procurer une connoissance plus ou moins étendue. A l'égard de ceux que ce plan ne satisfera pas, nous les ren-

verrons pour derniere réponſe à l'apologue ſi ſage de Malherbe à Racan (*h*).

L'empire des Sciences & des Arts eſt un palais irrégulier, imparfait, & en quelque maniere monſtrueux, où certains morceaux ſe font admirer par leur magnificence, leur ſolidité & leur hardieſſe ; où d'autres reſſemblent encore à des maſſes informes ; où d'autres enfin, que l'art n'a pas même ébauchés, attendent le génie ou le haſard. Les principales parties de cet édifice ſont élevées par un petit nombre de grands hommes, tandis que les autres apportent quelques matériaux, ou ſe bornent à la ſimple deſcription. Nous tâcherons de réunir ces deux derniers objets ; de tracer le plan du temple, & de remplir en même tems quelques vuides. Nous en laiſſerons beaucoup d'autres à remplir ; nos deſcendans s'en chargeront, & placeront le comble, s'ils l'oſent ou s'ils le peuvent.

L'Encyclopédie doit donc par ſa nature contenir un grand nombre de choſes qui ne ſont pas nouvelles. Malheur à un ouvrage auſſi vaſte, ſi on en vouloit

(*h*) *Voyez* les Fables de la Fontaine, *liv. III. Fable I.*

faire dans sa totalité un ouvrage d'invention! Quand on écrit sur un sujet particulier & borné, on doit, autant qu'il est possible, ne donner que des choses neuves, parce qu'on écrit principalement pour ceux à qui la matiere est connue, & à qui on doit apprendre autre chose que ce qu'ils savent; c'est aussi la maxime que plusieurs des Auteurs de l'Encyclopédie se flatent d'avoir pratiquée dans leurs ouvrages particuliers; mais il ne sauroit en être de même dans un Dictionnaire. On auroit tort d'objecter, comme on l'a fait, que c'est-là redonner les mêmes livres au public: & que font tous les Journalistes, dont néanmoins le travail en lui-même est utile, que de donner au public ce qu'il a déjà, que de lui redonner même plusieurs fois ce qu'on n'auroit pas dû lui donner une seule (*i*)? Ce n'est point un reproche que nous leur faisons; nous serons nous-mêmes dans ce cas, notre Ouvrage étant destiné à exposer non-seulement le progrès réel des connois-

(*i*) La comparaison des Journalistes avec quelques Auteurs de l'Encyclopédie, roule ici sur ce seul point, que les uns & les autres redonnent au Public ce qu'il avoit déjà. Il ne s'agit point encore du reproche de plagiat qu'on a fait aux seconds, & dont on parlera plus bas.

ſances humaines, mais quelquefois auſſi ce qui a retardé ce progrès. Tout eſt utile dans la Littérature, juſqu'au rôle d'hiſtorien des penſées d'autrui. Il a ſeulement plus ou moins d'autorité, à proportion de la juſtice avec laquelle on l'exerce, des talens de l'hiſtorien, de ſa ſagacité, de ſes vûes, & des preuves qu'il a données qu'il pouvoit être autre choſe.

Il réſulte de ces réflexions, que l'Encyclopédie doit ſouvent contenir, ſoit par extrait, ſoit même quelquefois en entier, pluſieurs morceaux des meilleurs ouvrages en chaque genre : il importe ſeulement au public que le choix en ſoit fait avec lumiere & avec œconomie. Mais il importe de plus aux Auteurs de citer exactement les originaux, tant pour mettre le lecteur en état de les conſulter, que pour rendre à chacun ce qui lui appartient. C'eſt ainſi qu'en ont uſé pluſieurs de nos collégues. Nous ſouhaiterions que tous s'y fuſſent conformés; mais du reſte quand un article eſt bien fait, on en jouit également de quelque main qu'il vienne; & l'inconvénient du défaut de citation, toujours grand par rapport à l'Auteur, l'eſt beaucoup moins par rapport à ce Dictionnaire.

Feu M. Rollin, ce citoyen respectable, à qui l'Université de Paris doit en partie la supériorité que les études y conservent encore sur celles qu'on fait ailleurs, & dont les ouvrages composés pour l'instruction de la jeunesse, en ont fait oublier tant d'autres, se permettoit d'insérer en entier dans ses écrits les plus beaux morceaux des Auteurs anciens & modernes. Il se contentoit d'avertir en général dans ses préfaces, de cette espece de larcin, qui par l'aveu même cessoit d'en être un, & dont le public lui savoit gré, parce que son travail étoit utile. Les Auteurs de l'Encyclopédie oseroient-ils avancer que le cas où ils se trouvent est encore plus favorable ? Elle n'est & ne doit être absolument dans sa plus grande partie qu'un Ouvrage *recueilli des meilleurs Auteurs* (*k*). Et plût à Dieu qu'elle fût en effet un recueil de tout ce que les autres livres renferment d'excellent, & qu'il n'y manquât que des guillemets !

Nous irons même plus loin que nos censeurs sur la nature des emprunts qu'on a faits. Bien loin de blâmer ces

(*k*) C'est le titre même sous lequel on l'a annoncée dans le frontispice du *Prospectus*.

emprunts en eux-mêmes, ou du moins ce qu'ils ont produit, ils en ont fait les plus grands éloges ; pour nous nous croyons devoir être plus difficiles ou plus sinceres. L'Auteur de l'article *Ame* avoue, par exemple, qu'il eût dû se rendre plus sévere sur les endroits de cet article qu'il a tiré d'un ouvrage d'ailleurs utile (*l*). De très-bons juges ont trouvé ces endroits fort inférieurs à ceux qui appartiennent en propre à l'Auteur. Il n'étoit pas nécessaire, surtout dans un article de Dictionnaire où l'on doit tâcher d'être court, d'accumuler un si grand nombre de preuves, pour démontrer une vérité aussi incontestable que celle de la spiritualité de l'ame ; comme elle est du nombre de celles qu'on nomme fondamentales & primitives, elle doit être susceptible de preuves très-simples & sensibles aux esprits même les plus communs. Tant d'argumens inutiles, déplacés, & dont quelques-uns même sont obscurs, ne serviroient qu'à rendre l'évidence douteuse, si elle pouvoit jamais l'être. Un seul raisonnement, tiré de la nature

(*l*) Dissertation sur l'existence de Dieu, *par M. Jaquelot.* A la Haye 1697.

bien connue des deux substances, eût été suffisant.

De même l'article *Amitié*, dont la fin est tirée d'un Ecrivain moderne très-estimable par plusieurs ouvrages (*m*), fait voir que cet Ecrivain n'étoit pas aussi bon Logicien sur cette matiere que sur d'autres. Il ne pouvoit donner trop de liberté & d'étendue à cette égalité si douce & si nécessaire sans laquelle l'amitié n'existe point, & par laquelle elle rapproche & confond les états les plus éloignés. On ne devoit point sur-tout rapporter d'après cet Auteur la réponse d'un *grand Prince* à un homme de sa maison (*n*), sans faire voir en même tems combien cette réponse étoit injurieuse & déplacée, combien le *grand* Prince dont il s'agit étoit loin d'être en cette occasion ni *grand*, ni *Prince*; en un mot sans qualifier plus ou moins sévérement cette réponse, selon le ménagement

(*m*) Le P. Buffier Jésuite, dont les ouvrages ont fourni d'ailleurs quelques excellens articles pour l'Encyclopédie.

(*n*) Cet homme montroit au *grand Prince* la statue équestre d'un Héros, leur ayeul commun. Le Prince lui fit cette réponse grossiere : *Celui qui est dessous* (le cheval) *est votre ayeul ; celui qui est dessus est le mien.* Le P. Buffier a loué cette réponse, & dans l'article AMITIÉ on a eu tort de la louer après lui.

qu'on doit au Prince qui l'a faite, & qui nous eſt inconnu, mais avec le reſpect encore plus grand qu'on doit au vrai, à la décence & à l'humanité.

Bien loin de ſe plaindre de ceux qui ont relevé dans l'Encyclopédie le défaut de citations, c'eſt un reproche dont on doit leur ſavoir gré, parce qu'il engagera ceux qui ſont tombés dans cette faute à ſe montrer plus exacts à l'avenir; mais nous croyons que l'examen rigoureux des morceaux empruntés, ſans aucune acception de nom ni de perſonnes, eût encore été plus utile. Il ſeroit ſingulier que tel article, blâmé d'abord lorſqu'on le croyoit d'une main indifférente ou peu amie (*o*), eût enſuite été loué (comme il le méritoit) lorſqu'on en a connu le véritable auteur. Nous n'en dirons pas ici davantage, nous ſouhaitons ſeulement que perſonne n'ait là-deſſus de reproche à

(*o*) L'article AGIR contient une Philoſophie très-lumineuſe & très-ſaine. Dans un libelle publié contre l'Encyclopédie en Décembre 1751. on met la Métaphyſique de cet article au-deſſous de celle de Jean Scot; & dans le Journal de Trévoux de Janvier 1752. on loue beaucoup cette même Métaphyſique. C'eſt ainſi que les Critiques s'accordent. Mais le premier ignoroit que l'article AGIR eſt tiré du P. Buffier ſon confrere, & l'autre le ſavoit.

se faire, & que la diversité des intérêts, des tems & des soins, n'en ait point entraîné dans le langage.

Parmi les différens ouvrages qu'on a accusé l'Encyclopédie d'avoir mis à contribution, on a sur-tout nommé les autres Dictionnaires. Nous convenons que l'on auroit dû en faire un plus sobre usage, parce que ces Dictionnaires ne sont pas les sources primitives, & que l'Encyclopédie doit puiser sur-tout dans celles-ci. Cependant qu'on nous permette sur cela quelques réflexions. En premier lieu, il est facile de prouver que la plûpart d'entre nous n'ont eu nullement recours à ces sortes d'ouvrages. En second lieu, la ressemblance qui se trouve quelquefois entre un article de l'Encyclopédie & un article de quelque Dictionnaire, est forcée par la nature du sujet, sur-tout lorsque l'article est court, & ne consiste qu'en une définition ou en un fait historique peu considérable : cela est si vrai, que sur un grand nombre d'articles la plûpart des Dictionnaires se ressemblent, parce qu'ils ne sauroient faire autrement. Le Dictionnaire de Trévoux en particulier doit moins reprocher qu'aucun autre

les *emprunts* à l'Encyclopédie ; car ce Dictionnaire n'étoit dans son origine & n'est encore en grande partie, qu'une copie du Furetiere de Basnage, ainsi que ce dernier l'a fait voir & s'en est plaint (*p*) dans son *Histoire des Ouvrages des Savans*. D'ailleurs la traduction de Chambers a fourni quelques-uns des matériaux de l'Encyclopédie. Or Chambers avoit eu recours non-seulement aux Dictionnaires François, mais encore à d'autres ouvrages où les Dictionnaires François ont aussi puisé eux-mêmes ; il nous seroit aisé d'en rapporter des exemples. Dans ce cas, ce ne sera point aux autres Dictionnaires que l'Encyclopédie ressemblera directement, ce sera

(*p*) Voyez *l'Histoire des Ouvrages des Savans*, Juillet 1704. Il est bon d'ajouter que la plûpart des articles du Dictionnaire de Trévoux qu'on a prétendu être imités ou copiés dans l'Encyclopédie, sont eux-mêmes copiés ou imités de Basnage. De ce nombre sont entr'autres *Armoiries*, *Abîme* (Blason) *Avocat*, (en partie) *Amiral* &c. qu'on a particuliérement relevés.

Lynx envers nos pareils, & Taupes envers nous.

Nous ne parlons point d'un grand nombre de fautes du Dictionnaire de Trévoux, qui ont été corrigées dans l'Encyclopédie, & dont quelques-unes même ont été expressément remarquées. C'est ce qu'on peut voir principalement dans les articles de *Manege & de Maréchalerie* des V. VI. & VII^e^. Volumes ; l'Auteur de ces articles est *M. Bourgelat*, dont le savoir & les talens sont connus de toute l'Europe.

aux sources qui lui seront communes avec ces autres Dictionnaires. C'est encore par cette raison que plusieurs articles du Dictionnaire de Médecine se trouvent dans les deux premiers volumes de l'Encyclopédie ; parce que d'un côté, ces articles sont tirés en entier de nos Ouvrages François sur la Médecine, & que de plus une description de plante, la recette d'un remede, en supposant qu'elles soient bien faites, n'ont pas deux manieres de l'être. Il en est de même d'un très-grand nombre d'articles, tels que l'évaluation des monnoies, l'explication des différentes pieces & des différentes manoeuvres d'un navire, & d'autres semblables.

Peut-on imaginer que dans un Dictionnaire, où l'on enterre, pour ainsi dire, son propre bien, on ait dessein de s'approprier celui d'autrui ? Chambers, ce Chambers tant & trop loué, a pris par-tout sans discernement & sans mesure, & n'a cité personne. On a cité souvent dans l'Encyclopédie Françoise les sources primitives ; on a tâché de suppléer aux citations moins nécessaires par des avis généraux & suffisans. Mais on tâchera dans la suite de rendre encore

&

& les emprunts moins fréquens & les citations plus exactes. Enfin, & cet aveu répond à tout, les Auteurs de l'Encyclopédie consentent à ne s'approprier dans ce Dictionnaire que ce qu'on auroit honte de leur ôter ; & ils osent se flatter que leur part sera encore assez bonne.

En effet, si l'Encyclopédie n'a pas l'avantage de réunir sans exception toutes les richesses réelles des autres ouvrages, elle en renferme au moins plusieurs qui lui sont propres. Combien d'articles de Théologie, de Belles Lettres, de Poétique, d'Histoire naturelle, de Grammaire, de Musique, de Chymie, de Mathématique élémentaire & transcendante, de Physique, d'Astronomie, de Tactique, d'Horlogerie, d'Optique, de Jardinage, de Chirurgie, & de diverses autres Sciences, qui certainement ne se trouvent dans aucun Dictionnaire, & dont plusieurs même, en plus grand nombre qu'on ne pense, n'ont pû être fournis par aucun livre ? Combien surtout d'articles immenses dans la description des Arts, pour lesquels on n'a eu d'autres secours que les lumieres des amateurs & des Artistes, & la fréquen-

tation des atteliers ? Dans quel ouvrage trouvera-t-on l'explication détaillée de huit cens Planches & de plus de douze mille figures sur les Sciences & sur les Arts ? Combien d'articles enfin qu'il suffiroit de rapprocher des autres Dictionnaires, pour voir avec quel soin on a traité dans celui-ci les mêmes objets ; & pour s'assurer que dans les articles même qui se ressemblent par quelque endroit, l'avantage est presque toujours du côté de l'Encyclopédie, soit par plus d'exactitude & de précision, soit par des vues & des réflexions, que les autres Dictionnaires ne prétendent pas apparemment revendiquer ? Dans l'article *Anatomie*, par exemple, qui est un de ceux que les connoisseurs ont paru approuver dans notre premier volume, la chronologie des Anatomistes a été faite sur un mémoire de l'illustre M. Falconet, qui veut bien prendre à notre Ouvrage quelque intérêt. Cette chronologie est plus complette, plus sûre & plus instructive que celle de M. James. Nous invitons nos lecteurs à comparer l'article dont nous parlons avec l'article *Anatomie* du Dictionnaire de Médecine, qui passe pour un des meilleurs ; mais

nous les prions de faire eux-mêmes le parallele, sans égard à tout ce qu'on pourroit dire de vague sur ce sujet. Nous ne citerons plus de tous les endroits attaqués que l'article *Aristotélisme*. Si l'Auteur a cru pouvoir y semer quelques morceaux de l'ouvrage de M. Deslandes, ces morceaux en font à peine la dixieme partie. Le reste est un extrait substantiel & raisonné de l'histoire de la Philosophie de Brucker, ouvrage moderne, très-estimé des étrangers, assez peu connu en France, & dont on a fait beaucoup d'usage pour la partie philosophique de l'Encyclopédie. Cet extrait est sur-tout recommendable par des réflexions importantes qui paroissent avoir été fort goûtées; entr'autres par l'observation judicieuse contre des abus aussi invétérés que ridicules, qui semblent interdire pour jamais à plusieurs bons esprits, & retarder du moins dans plusieurs corps la connoissance de la vraie Philosophie (*q*).

En un mot, les morceaux que l'Encyclopédie a empruntés ou empruntera dans la suite des autres ouvrages, sont-

(*q*) *Voyez* le premier Volume, *p.* 664. *col.* 1.

ils bons? Ce que l'Encyclopédie ajoute souvent de son propre fonds à ces morceaux, est-il digne de l'attention des gens de Lettres? L'Encyclopédie renferme-t-elle un grand nombre d'autres articles entiérement nouveaux, philosophiques & intéressans? Voilà le point d'où il faut partir pour apprécier un ouvrage de l'espece de celui-ci: voilà sur quoi doit prononcer le *Public qui lit*, & qui pense.

Nous supplions donc nos lecteurs de vouloir bien sur cet Ouvrage ne s'en rapporter qu'à eux; de ne pas même, si nous osons le dire, se fier toujours aux éloges les moins suspects d'avoir été mendiés. Un critique, par exemple, a cité deux fois comme excellent l'article *Accord*; ce qui suppose qu'il a lu cet article avec soin, & qu'il entend la matiere. Cependant cet article, très-bien fait d'ailleurs, avoit besoin, pour être réellement excellent, d'une énumération plus exacte des accords fondamentaux. Il manque dans celle qu'on en a donné, l'accord de septieme ou *dominante simple*, fort différent & par lui-même & par ses renversemens, de l'accord de septieme ou dominant,

autrement appellé *accord de dominante tonique*. Ce sont-là les premiers élémens de l'harmonie ; & il n'y a point d'éleve en Musique que cette omission ne frappe au premier coup d'œil. Aussi ne doit-elle point être imputée à M. Rousseau, auteur de ce bel article ; il ne faut que le lire, & être au fait de ce qu'on y traite, pour reconnoître que c'est une erreur de copiste ; il nous a priés d'en avertir ; on la trouvera corrigée dans l'errata du second volume, & la table même des accords un peu plus simplifiée, & aussi générale que dans l'article dont il s'agit. Nous pourrions donner, sans sortir de l'Encyclopédie même, quelques autres exemples de la maniere dont on loue, & par conséquent dont on critique aujourd'hui (*r*). Mais le peu que nous venons de dire est suffisant pour engager les lecteurs éclairés à se tenir sur leurs gardes, à se défier & de la louange & du blâme, & du silence même ; car le silence a aussi sa malignité & son injustice.

Et pourquoi ne l'auroit-il pas ? les éloges ont bien la leur. Un Ecrivain

(*r*) *Voyez* l'article ANATOMIE, *p.* 415. *col.* 2.

même force dans l'Encyclopédie. Mais la route est du moins ouverte ; & c'est peut-être avoir fait quelque chose ; d'autres plus heureux arracheront en paix les épines qui restent encore dans cette terre que la destinée sévere ou propice nous a donnée à défricher. Les enfans, dit le Chancelier Bacon, sont foibles & imparfaits au moment de leur naissance, & les grands ouvrages sont les enfans du Tems.

Aussi nous avons déclaré bien sincerement, que nous regardions ce Dictionnaire comme très-éloigné de la perfection à laquelle il atteindra peut-être un jour. Nous ignorons dans quelles vues on nous a fait tenir un langage tout opposé. On a paru aussi trouver fort étrange qu'une société considérable de Gens de Lettres & d'Artistes pût même commencer un pareil ouvrage. Ce reproche est d'autant plus singulier, qu'il a été fait par un Ecrivain qui entreprend de juger seul ou presque seul de tout ce qui paroît en matiere d'Arts & de Sciences ; qui du moins par un rapport fidele & un examen profond, doit mettre le Public en état de juger, & qui par conséquent doit être parfaitement instruit

d'une infinité de matieres. Pourquoi la nature n'auroit-elle pas répandu sur plusieurs ce qu'elle a pu réunir dans un seul ?

Nous avons témoigné au nom de nos Collégues & au nôtre, & nous témoignons encore notre reconnoissance à tous ceux qui voudront bien nous faire appercevoir nos fautes. Nous espérons seulement que pour avoir remarqué des erreurs dans cet ouvrage immense, on ne prétendra point l'avoir jugé. De plus, la reconnoissance dont nous parlons, doit s'étendre, comme il est juste, sur ceux qui nous adresseront directement & immédiatement leurs remarques. Un tel procédé ne peut avoir pour objet que le bien public & celui de l'ouvrage : & ces sortes d'observations en effet sont d'ordinaire les plus importantes. Des personnes bien intentionnées se sont, par exemple, plaintes avec raison que l'auteur de l'article AMOUR, tant censuré par d'autres, eût oublié de consacrer un article particulier à l'AMOUR DE DIEU : cette omission réellement considérable, sera réparée comme elle le doit être à l'article CHARITÉ, ainsi que celle de l'article AFFINITÉ en

Chymie, qui sera suppléée à l'article RAPPORT où est sa véritable place.

D'autres omissions moins importantes & moins réelles, nous ont été reprochées de vive voix. Nous y avons aisément répondu, en montrant dans l'Ouvrage même les endroits dont il s'agissoit à leur ordre alphabétique. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que quelques-uns de ceux qui nous ont fait l'objection, nous avoient assuré qu'ils avoient cherché ces articles. Pouvons-nous donc trop insister sur la priere que nous faisons à nos Lecteurs, de ne s'en rapporter qu'à leur propre examen, & à un examen sérieux?

Néanmoins il n'est guere possible de se flatter qu'on n'ait absolument omis aucun article dans ce Dictionnaire : mais on n'en pourra bien juger qu'après la publication de tout l'ouvrage. Nous croyons du moins n'avoir oublié aucun des articles essentiels, tels qu'ART, ABERRATION, DYNAMIQUE, & plusieurs autres qui ne se trouvent point dans l'Encyclopédie Angloise ; c'est principalement de ces articles que nous avons voulu parler, quand nous avons dit, qu'un article omis dans une Ency-

clopédie, rompt l'enchaînement & nuit à la forme & au fond; l'oubli de quelques articles moins importans rompt seulement quelques fils de la chaîne, mais sans la couper tout à fait.

On a trouvé dans cet Ouvrage quelques détails qui n'ont pas paru nobles. Ces détails qui réunis ensemble composeroient à peine une feuille des deux premiers volumes, sembleront peut-être fort déplacés à tel Littérateur pour qui une longue dissertation sur la cuisine & sur la coëffure des anciens, ou sur la position d'une bourgade ruinée, ou sur le nom de baptême de quelque écrivain obscur du dixieme siecle, seroit fort intéressante & fort précieuse. Quoi qu'il en soit, on doit se ressouvenir que c'est ici non-seulement un Dictionnaire des Sciences & des beaux-Arts, mais encore un Dictionnaire œconomique, un Dictionnaire des métiers; on n'a dû en exclure aucun, par la même raison qu'on a donné rang parmi les Sciences à la Philosophie scholastique, au blason, & à la Rhétorique qu'on enseigne encore dans certains Colleges. Cependant on sera fort attentif sur ce point à écouter la voix du Public; & s'il le juge à

propos, on abrégera ou l'on supprimera désormais ces détails.

Plusieurs personnes ont pensé que les articles de Géographie étoient de trop dans ce Livre : on a cru devoir les y faire entrer, parce qu'il se trouve à chaque instant dans l'Encyclopédie, des noms de lieux, relatifs, soit au commerce, soit à d'autres objets, & qu'on est bien-aise de ne pas aller chercher ailleurs. De plus, ces articles, extraits pour la plûpart fort en abregé du Dictionnaire *in*-douze de Laurent Echard, ne feroient pas vraisemblablement la dixieme partie de l'*in*-douze, & peut-être pas la deux centieme de l'Encyclopédie. Notre guide pour la Géographie dans les volumes suivans, & dans celui-ci, est le Dictionnaire Géographique Allemand de Hubner ; ouvrage fort complet, & plus exact que nos Dictionnaires François.

Après l'avis que nous avons donné, que chacun de ceux qui ont travaillé à cette Encyclopédie, soit Auteurs, soit Editeurs, est garant de son ouvrage & de son ouvrage seul ; nous ajouterons que ceux d'entre nos Collegues qui jugeront à propos de répondre aux critiques que l'on pourra faire de leurs

articles, feront les maîtres de publier leurs réponfes au commencement de chaque volume. A l'égard des critiques qui nous regardent perfonnellement l'un ou l'autre, ou qui tomberont fur l'Encyclopédie en général, nous en diftinguerons de trois efpeces.

Dans la premiere claffe font les critiques purement littéraires. Nous en profiterons fi elles font bonnes, & nous les laifferons dans l'oubli fi elles font mauvaifes. Prefque toutes celles qu'on nous a faites jufqu'ici, ont été par malheur de cette derniere efpece, fur-tout quand elles ont eu pour objet des matieres de raifonnement ou de Belles-Lettres, dans lefquelles nous n'avions fait que fuivre & qu'expofer le fentiment unanime des vrais Philofophes & des véritables gens de goût. Mais il eft des préjugés que la Philofophie & le goût ne fauroient guérir, & nous ne devons pas nous flatter de parvenir à ce que ni l'un ni l'autre ne peuvent faire.

Nous croyons au refte que la démocratie de la république des Lettres doit s'étendre à tout, jufqu'à permettre & à fouffrir les plus mauvaifes critiques quand elles n'ont rien de perfonnel. Il

arrive quelquefois de la relever, ce sera rarement, en peu de mots, dans le corps même de l'ouvrage, & pour entrer dans des discussions vraiment nécessaires, ou pour désavouer les éloges qu'on nous aura donnés mal à propos.

Nous placerons dans la seconde classe les imputations odieuses contre nos sentimens & notre personne; sur lesquelles c'est à l'Encyclopédie elle-même à nous défendre, & aux honnêtes gens à nous venger.

L'Auteur du *Discours préliminaire* n'a pas eu besoin d'efforts pour y parler de la Religion avec le respect qu'elle mérite, & pour y traiter les matieres les plus importantes avec une exactitude dont il ose dire que tout le monde lui a sçu gré. Aussi les Lecteurs sensés ont-ils été fort surpris, pour ne rien dire de plus, de la critique de ce Discours, qu'on a inséré dans le Journal des Savans, sans l'avoir communiquée, comme elle devoit l'être, à la Société du Journal. (*f*) On en est redevable à un Ecrivain, qui jusqu'ici n'avoit fait de mal à per-

(*f*) L'extrait qui se trouve dans ce Journal est de deux Auteurs différens. La premiere partie ne contenoit rien dont on eût à se plaindre; il ne s'agit ici que de la seconde, qui est d'une autre main.

ſonné, mais qui juge à propos de ſe faire connoître dans la république des Lettres par l'obligation où nous nous trouvons de nous plaindre hautement de lui. Cependant il n'a pas même la triſte gloire d'être l'Auteur de cette critique ; il a ſeulement celle d'avoir imprimé & défiguré quelques remarques écrites à la hâte par un ami, qui apparemment ne les auroit pas faites, s'il avoit prévu qu'elles duſſent être publiées ſans ſon aveu. L'auteur de la premiere partie de l'extrait, qui contredit même la ſeconde, tant ſon continuateur à ſçu joindre habilement l'une avec l'autre, ne nous a pas laiſſé ignorer ſes ſentimens ſur cette infidélité : nous croyons lui faire plaiſir, & nous ſommes ſûrs de lui faire honneur, en publiant la déclaration expreſſe qu'il a ſouvent réitérée de n'avoir aucune part à une production qu'il déſaprouve. On a déja fait voir ailleurs (*t*) que le critique n'a ni entendu, ni peut-être lu l'ouvrage qu'il cenſure, en ſe rendant l'écho d'un autre. Auſſi les Journaliſtes des Savans n'ont pas tardé à déſavouer leur con-

(*t*) Voyez l'Avertiſſement du Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, à la tête de ce Volume.

frere. On attendoit cette démarche de leur discernement, & sur-tout de l'équité d'un Magistrat, (*u*) ami de l'ordre & des gens de Lettres, homme de Lettres lui-même, qui cultive les Sciences par goût, & non par ostentation; qui par l'appui qu'il leur accorde, montre qu'il sait parfaitement discerner les limites de la liberté & de la licence; & dont l'éloge n'est point ici l'ouvrage de l'adulation & de l'intérêt. L'Auteur du *Discours préliminaire*, jaloux de repousser des attaques personnelles, les seules au fond qui l'intéressent, a réclamé avec confiance & avec succès les lumieres & l'autorité d'un si excellent juge, en homme qui a toujours respecté la Religion dans ses écrits, & qui ose défier tout lecteur sensé de lui faire sur ce point aucun reproche raisonnable.

Qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment ici sur ces accusations vagues d'irréligion, que l'on fait aujourd'hui tant de vive voix que par écrit contre les gens de Lettres. Ces imputations, toujours sérieuses par leur objet, & quelquefois par les suites qu'elles

(*u*) M. de Lamoignon de Malesherbes, qui préside à la Librairie & au Journal des Savans.

peuvent avoir, ne sont que trop souvent ridicules en elles-mêmes par les fondemens sur lesquels elles appuient. Ainsi, quoique la spiritualité de l'ame soit énoncée & prouvée en plusieurs endroits de ce Dictionnaire, on n'a pas eu honte de nous taxer de Matérialisme, pour avoir soutenu ce que toute l'Eglise a cru pendant douze siecles, que nos idées viennent des sens. On voudra faire regarder comme essentiel à la Religion le systême chimérique des idées innées, qui fit autrefois, & avec aussi peu de raison, accuser Descartes d'Athéisme. On nous imputera des absurdités auxquelles nous n'avons jamais pensé. Les Lecteurs indifférens & de bonne foi iront les chercher dans l'Encyclopédie, & seront bien étonnés d'y trouver tout le contraire. On accumulera contre nous les reproches les plus graves & les plus opposés. C'est ainsi qu'un célebre Ecrivain, qui n'est ni Spinosiste ni Déiste, s'est vu accuser dans une gazette sans aveu (*x*) d'être l'un & l'autre, quoiqu'il

(*x*) C'est de M. le Président de Montesquieu qu'il s'agit ici, comme on le verra plus au long dans son éloge. Cet éloge présentera à nos Lecteurs des traits de la Gazette dont il s'agit, qui leur suffiront pour en

soit aussi impossible d'être tous les deux à la fois, que d'être tout ensemble Ido-

apprécier la valeur. Mais afin de la faire connoître d'une maniere plus particuliere, il ne sera peut-être pas inutile d'insérer ici la notice qu'on a donnée de cette Gazette, dans un des articles de l'Encyclopédie. » *Nouvelles* » *Ecclésiastiques* (Voyez le V^e^. Vol. p. 213) est le » titre très-impropre d'une feuille périodique qui s'im- » prime clandestinement depuis 1728, & qui paroît ré- » gulierement toutes les semaines. L'Auteur anonyme » de cet ouvrage, qui vraisemblablement pourroit se » nommer sans être plus connu, instruit le public quatre » fois par mois des avantures de quelques Clercs ton- » surés, de quelques Sœurs converses, de quelques » Prêtres de Paroisse, de quelques Moines, de quelques » Convulsionnaires, appellans & réappellans; de quel- » ques petites fievres guéries par l'intercession de M. » Paris; de quelques malades qui se sont crus soulagés » en avalant de la terre de son tombeau, parce que cette » terre ne les a pas étouffés, comme bien d'autres. A » ces objets si intéressans le même Auteur a joint depuis » quelque tems de grandes déclamations contre nos » Académies, qu'il assure être peuplées d'incrédules, » parce qu'on n'y croit pas aux miracles de S. Medard, » qu'on n'y a point de convulsions, & qu'on n'y pro- » phétise pas la venue d'Elie. Il assure aussi que les » ouvrages les plus célebres de notre siecle attaquent » la Religion, parce qu'on n'y parle point de la *Consti-* » *tution Unigenitus*. Quelques personnes paroissent sur- » prises que le Gouvernement qui réprime les faiseurs de » libelles, & les Magistrats qui doivent être exempts » de partialité comme les loix, ne sévissent pas effica- » cement contre ce ramas insipide & scandaleux d'ab- » surdités & de mensonges; un profond mépris est sans » doute la cause de tant d'indulgence, & l'Auteur de » la Gazette dont nous parlons est bien digne de ce » mépris; car quoiqu'il écrive tous les huit jours, quoi- » qu'il se permette tout, quoiqu'il soit anonyme & » par conséquent en sureté, il est assez malheureux » pour qu'on n'entende jamais citer aucun de ses » traits; humiliation la plus grande qu'un Ecrivain sati-

lâtre & Juif. Le cri ou le mépris public nous dispenseront sans doute de repousser par nous-mêmes de pareilles attaques ; mais à l'occasion de la feuille hebdomadaire dont nous venons de parler,

» rique puisse recevoir, puisqu'elle suppose en lui la » plus grande ineptie dans le genre d'écrire le plus » facile de tous.

» Il est bien étrange (dit-on dans un autre article, à l'occasion des convulsions célébrées par le même écrivain) » que les partisans de ce fanatisme absurde se » parent de leur prétendu zéle pour la Religion, & » veulent faire croire qu'ils en sont aujourd'hui les » seuls défenseurs. On pourroit leur appliquer ce pas» sage de l'Ecriture : *Quare tu enarras justitias meas,* » *& assumis testamentum meum per os tuum ?* » On ajoute : « Arnaud, Pascal & Nicole faisoient de bons » livres, n'avoient point de convulsions, se gardoient » bien de prophétiser, & n'ont fait qu'un seul miracle » dans un besoin urgent. » Ils connoissoient trop leurs intérêts & leur siecle pour multiplier sans nécessité les prédictions & les prodiges. Ces hommes vraiment & justement célebres, à qui notre Littérature & notre Langue ont tant d'obligation, étoient amis de tous les gens de lettres de leur tems, & dignes de l'être ; ils n'abandonnoient point leurs ennemis naturels pour s'en faire de plus redoutables ; ils furent brouillés un moment avec Racine, & se réconcilierent bien vîte avec lui. Leurs prétendus Disciples n'ont pas été si adroits. Des Philosophes qui ne leur faisoient aucun mal, qui peut-être les plaignoient d'être opprimés, qui ne cherchent qu'à inspirer dans leurs écrits l'esprit de tolérance & de paix, sont devenus tout-à-coup l'objet de leur satire, depuis long-tems usée sur les Ministres & sur les Evêques. » Je sais, » disoit à Louis XI. Jacques Coitier, Médecin de ce méchant Prince, » qu'un » jour vous m'enverrez comme vous faites d'autres ; » mais vous ne vivrez pas long-tems après ». Voilà le sort que le déchaînement contre la raison annonce à ceux qui la persécutent.

& qui nous à fait le même honneur qu'à beaucoup d'autres, nous ne pouvons nous dispenser de dévoiler à la république des Lettres les hommes foibles & dangereux dont elle a le plus à se défier, & l'espece d'adversaires contre lesquels elle doit se réunir. Ennemis apparens de la persécution, qu'ils aimeroient fort s'ils étoient les maîtres de l'exercer, las enfin d'outrager en pure perte toutes les puissances spirituelles & temporelles, ils prennent aujourd'hui le triste parti de décrier sans raison & sans mesure ce qui fait aux yeux des Etrangers la gloire de notre Nation, les Ecrivains les plus célebres, les Ouvrages les plus applaudis, & les corps littéraires les plus estimables : ils les attaquent, non par intérêt pour la Religion dont ils violent le premier précepte, celui de la vérité, de la charité, & de la justice ; mais en effet pour retarder de quelques jours par le nom de leurs adversaires l'oubli où ils sont prêts à tomber : semblables à ces avanturiers malheureux qui ne pouvant soutenir la guerre dans leur pays, vont chercher au loin des combats & des défaites ; ou plutôt semblables à une lumiere prête à s'éteindre, qui ranime

encore ſes foibles reſtes pour jetter un peu d'éclat avant que de diſparoître.

Oſons le dire avec ſincérité, & pour l'avantage de la Philoſophie, & pour celui de la Religion même. On auroit beſoin d'un écrit ſérieux & raiſonné contre les perſonnes mal-intentionnées & peu inſtruites, qui abuſent de la Religion pour attaquer mal-à-propos les Philoſophes, c'eſt-à-dire pour nuire aux intérêts du Chriſtianiſme en tranſgreſſant ſes maximes. C'eſt un ouvrage qui manque à notre ſiecle.

Les critiques de la derniere claſſe, & auxquelles nous aurons le plus d'égard, conſiſtent dans les plaintes de quelques perſonnes auxquelles nous n'aurons pas rendu juſtice. On nous trouvera toujours diſpoſés à réparer promptement ce qui pourra offenſer dans ce livre, non-ſeulement les perſonnes eſtimées dans la littérature, mais celles même qui ſont le moins connues, quand elles auront ſujet de ſe plaindre. Perſonne n'eſt moins avide que nous du bien des autres, & n'applaudit avec plus de plaiſir à leurs travaux & à leurs ſuccès. Au défaut d'autres qualités, nous tâcherons de mériter le ſuffrage du Public, par le

soin que nous aurons de chercher la vérité, plus chere pour nous que notre ouvrage, & bien plus que notre fortune; de la dire tout à la fois avec la sévérité qu'elle exige, & avec la modération que nous nous devons à nous-mêmes, de n'outrager jamais personne, mais de ne respecter aussi que deux choses, la Religion & les Loix; (nous ne parlons point de l'autorité, car elle n'en est point différente, & n'est fondée que sur elles); de rendre aux ennemis même de l'Encyclopédie la justice la plus exacte, de donner sans affectation & sans malignité aux auteurs médiocres, même les plus vantés, la place que leur assignent déjà les bons juges, & que nos descendans leur destinent; de distinguer, comme nous le devons, ceux qui servent la république des Lettres sans la juger, de ceux qui la jugent sans la servir; mais sur-tout de célébrer en toute occasion les hommes vraiment illustres de notre siecle, auxquels l'Encyclopédie se doit par préférence. Elle tâchera de leur rendre d'avance ce tribut si juste, qu'ils ne reçoivent presque jamais de leurs contemporains sans mélange & sans amertume, qu'ils attendent de la génération

génération suivante, & dont l'espoir les soutient & les console; foible ressource sans doute (puisqu'ils ne commencent proprement à vivre que quand ils ne sont plus) mais la seule que le malheur de l'humanité leur permette. L'Encyclopédie n'a qu'une chose à regretter, c'est que notre suffrage ne soit pas d'un assez grand prix pour les dédommager de ce qu'ils ont à souffrir, & que nous nous bornions à être innocens de leurs peines, sans pouvoir les soulager. Mais ce foible monument que nous cherchons à leur consacrer de leur vivant même, peu nécessaire à ceux qui en sont l'objet, est honorable à ceux qui l'élevent. Les siecles futurs, s'il parvient jusqu'à eux, rendront à nos sentimens & à notre courage la même justice que nous aurons rendue au génie, à la vertu, & aux talens; & nous croyons pouvoir nous appliquer ce mot de Cremutius Cordus à Tibere : « Non-seulement on se souviendra de Brutus & de Cassius, on se souviendra encore de nous ».

L'usage si ordinaire & si méprisable de décrier ses contemporains & ses compatriotes, ne nous empêchera pas de prouver par le détail des faits, que

l'avantage n'a pas été en tout genre du côté de nos ancêtres ; & que les Étrangers ont peut-être plus à nous envier, que nous à eux. Enfin nous nous attacherons autant qu'il sera possible, à inspirer aux Gens de Lettres cet esprit de liberté & d'union, qui sans les rendre dangereux, les rend estimables; qui en se montrant dans leurs ouvrages, peut mettre notre siecle à couvert du reproche que faisoit Brutus à l'éloquence de Ciceron, d'être *sans reins* & sans vigueur ; qui semble, nous le disons avec joie, faire de jour en jour de nouveaux progrès parmi nous ; que néanmoins certains Mécenes voudroient faire passer pour cynique, & qui le sera si l'on veut, pourvu qu'on n'attache à ce terme aucune idée de révolte ou de licence. Cette maniere de penser, il est vrai, n'est le chemin ni de l'ambition, ni de la fortune. Mais la médiocrité des desirs est la fortune du Philosophe; & l'indépendance de tout, excepté des devoirs, est son ambition. Sensibles à l'honneur de la république des Lettres, dont nous faisons moins partie par nos talens que par notre attachement pour elle, nous avons résolu de réunir toutes nos forces,

pour éloigner d'elle, autant qu'il eſt en nous, le dépériſſement & la dégradation dont nous la voyons menacée; qu'importe de quelle voix elle ſe ſerve, pourvu que ſes vrais intérêts ſoient connus de ceux qui la compoſent?

Malgré ces diſpoſitions, nous n'eſpérons pas à beaucoup près réunir tous les ſuffrages; mais devons-nous le deſirer? Un ouvrage tel que l'Encyclopédie a béſoin de cenſeurs, & même d'ennemis. Il eſt vrai qu'elle a juſqu'ici l'avantage de ne compter parmi eux aucun des Écrivains célebres qui éclairent la Nation & qui l'honorent; & ce qu'on pourroit faire peut-être de plus glorieux pour elle, ce ſeroit la liſte de ſes partiſans & de ſes adverſaires. Elle doit néanmoins à ces derniers plus qu'ils ne penſent, nous n'oſons dire qu'ils ne voudroient. Elle leur doit les efforts & l'émulation des Auteurs; elle leur doit l'indulgence du Public, qui finit toujours & commence quelquefois par être juſte, & que l'animoſité bleſſe encore plus que la ſatyre ne l'amuſe. S'il a favoriſé l'exécution de cet ouvrage, ce n'eſt pas que les défauts lui en aient échappé, & comment l'auroient-ils pu? Mais il a

ſenti que le vrai moyen d'animer les Auteurs, & de contribuer ainſi par ſon ſuffrage au bien & à la perfection de ce Dictionnaire, étoit de ne pas uſer envers nous de cette ſévérité qu'il montre quelquefois, & qui n'étoit pas néceſſaire pour nous engager à donner à l'Encyclopédie tous les ſoins dont nous ſommes capables.

L'Encyclopédie a donc des obligations très-réelles au mal qu'on a voulu lui faire. Elle ne peut manquer au moins d'intéreſſer en général tous les Gens de Lettres, qui n'ont ni préjugés à ſoutenir, ni Libraires à protéger, ni compilations paſſées, préſentes, ou futures à faire valoir. C'eſt auſſi à eux que nous nous adreſſons, en demandant pour la derniere fois leurs lumieres & leurs ſecours. Nous les conjurons de nouveau de ſe réunir avec nous pour l'exécution d'un Ouvrage, dont nous voudrions faire celui de la Nation, & auquel notre déſintéreſſement & notre zele doivent rendre tous les honnêtes gens favorables.

Voilà ce que nous avions à dire ſur l'Encyclopédie & ſur nous. Nous ne penſerons plus maintenant qu'à ébau-

cher dans la retraite & dans le ſilence ce monument à la gloire de la France & des Lettres. Nous ſommes bien éloignés de lui appliquer les titres faſtueux qu'Horace prodiguoit à ſes ouvrages (*y*), & que nos adverſaires même nous ont invité d'appliquer au nôtre, quand il ſeroit fini, dans le doute où ils étoient qu'il le fût jamais. Nous ignorons, nous ne cherchons pas même à prévoir quel ſera ſon ſort; du moins rien ne paroît plus s'oppoſer à la continuation de l'Encyclopédie; & certainement rien ne s'y oppoſera jamais de notre part. La déclaration expreſſe que nous faiſons de ne répondre de rien, l'injuſtice qu'il y auroit à l'exiger de nous, ſur-tout après les meſures que le Gouvernement a priſes pour nous en décharger, la réſolution où nous ſommes de chercher la récompenſe de notre travail dans notre travail même, l'obſcurité enfin où nous aimons à vivre, tout ſemble aſſurer notre repos. Nous ne demandons qu'à être utiles & oubliés, & en tâchant par notre travail de nous procurer le premier de ces avan-

(y) *Exegi monumentum*, &c.

tages, il seroit injuste que nous ne pussions obtenir l'autre. A l'abri des seuls traits vraiment dangereux & vraiment sensibles que la malignité puisse lancer contre nous, que pourra-t-elle tenter désormais contre deux hommes de Lettres, que les réflexions ont accoutumé depuis long-tems à ne craindre ni l'injustice ni la pauvreté; qui ayant appris par une triste expérience, non à mépriser, mais à redouter les hommes, ont le courage de les aimer, & la prudence de les fuir; qui se reprocheroient d'avoir mérité des ennemis, mais qui ne s'affligeront point d'en avoir, & qui ne peuvent que plaindre la haine, parce qu'elle ne sauroit rien leur enlever qui excite leurs regrets? Solon s'exila de sa patrie quand il n'eut plus de bien à lui faire. Nous n'avons pas fait à la nôtre le même bien que ce grand homme fit à la sienne, mais nous lui sommes plus attachés. Résolus de lui consacrer nos veilles (à moins qu'elle ne cesse de le vouloir) nous travaillerons dans son sein à donner à l'Encyclopédie tous les soins dont nous sommes capables, jusqu'à ce qu'elle soit assez heureuse pour passer en de meilleures mains. Après

avoir fait l'occupation orageuse & pénible des plus précieuses années de notre vie, elle fera peut-être la consolation des dernieres. Puisse-t-elle, quand nos ennemis & nous ne serons plus, être un témoignage durable de nos sentimens & de leur injustice ! Puisse la postérité nous aimer comme gens de bien, si elle ne nous estime pas comme gens de Lettres ! Puisse enfin le Public, satisfait de notre docilité, se charger lui-même de répondre à tout ce qu'on pourra faire, dire ou écrire contre nous ! C'est un soin dont nous nous reposerons dans la suite sur nos lecteurs & sur notre ouvrage. Souvenons-nous, dit l'un des plus beaux génies qu'ait jamais eus notre Nation (z), de la fable du Bocalini : « Un voyageur étoit importuné du bruit des cigales, il voulut les tuer, & ne fit que s'écarter de sa route : il n'avoit qu'à continuer paisiblement son chemin, les cigales seroient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours ». (*)

(z) Préface d'Alzire.

(*) Depuis l'année 1753, où cette Préface a paru, jusqu'à la fin de 1757, les Auteurs de l'Encyclopédie ont joui d'une assez grande tranquillité. Ce n'est pas qu'ils

n'ayent été souvent attaqués par des critiques injurieuses; mais comme ces critiques étoient purement littéraires, ils n'y avoient fait aucune attention, & laissoient au Public le soin d'apprécier leur travail. Enfin la haine a franchi les bornes qu'elle paroissoit s'être prescrites. Dans des libelles distribués publiquement (& ouvertement protégés) les Auteurs de l'Encyclopédie ont été représentés comme des hommes sans probité & sans mœurs, quoiqu'on n'ait pas cité une seule ligne dans sept volumes, pour appuyer des accusations si atroces. L'Auteur de cette Préface a cru devoir demander justice; moins pour lui-même (car il n'étoit pas personnellement attaqué dans ces libelles) que pour le bien d'un ouvrage qui paroissoit mériter quelques égards & quelque appui. La justice qu'il demandoit lui ayant été refusée, il a reconnu, peut-être trop tard, que rien ne pouvoit mettre désormais l'Encyclopédie à couvert des imputations les plus graves & les plus injustes, & de l'espece d'inquisition qu'on se préparoit à exercer contre elle. Il a donc pris le sage parti de se borner désormais uniquement dans ce Dictionnaire à la partie mathématique, qui ne peut être sujette ni aux clameurs des faux zélés, ni aux chicanes d'un reviseur, & qui d'ailleurs est la seule pour laquelle il ait contracté avec le public des engagemens solemnels. Un ouvrage tel que l'Encyclopédie a besoin de liberté; la Religion & l'Etat doivent y être respectés sans doute; mais il doit être permis d'y donner carriere à des opinions purement philosophiques, sans avoir à craindre ni les conséquences odieuses, ni les applications malignes; autrement il est impossible de se livrer avec goût, & par conséquent avec succès, à un travail qui devant être de longue haleine, n'offre en perspective à ses Auteurs que des vexations de toute espece à essuyer pendant l'espace de dix à douze ans; vexations encore plus nuisibles au bien de l'ouvrage qu'à la tranquillité de ceux qui y consacrent leurs veilles. Plus on s'éloigne de la jeunesse, plus on est porté à prendre pour devise ces Vers d'Horace :

Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem,
Dixisse, Vixi.

ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ
DES
GENS DE LETTRES
ET
DES GRANDS,
SUR LA RÉPUTATION, SUR LES MÉCENES, ET SUR LES RÉCOMPENSES LITTÉRAIRES.

Sine irâ & studio, quorum causas procul habeo.
TACIT. Ann. L. I. C. I.

A M. L'ABBÉ
DE CANAYE,
De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

*R*ECEVEZ, *mon cher Ami, ce fruit de nos converſations philoſophiques, qui vous appartient comme à moi. Je ne puis mieux l'adreſſer qu'à vous, dont l'exemple prouve ſi bien qu'on peut vivre heureux ſans les Grands, & dont le commerce fait ſentir combien il eſt facile de s'en paſſer. Quelque ſoin que j'aye apporté dans cet écrit pour y dire la vérité de la maniere la moins offenſante qu'il m'a été poſſible, ſans l'affoiblir, je doute qu'il*

ait le bonheur de plaire à tout le monde. Les Gens de Lettres du moins me ſauront gré de mon courage, les honnêtes gens m'applaudiront, & vous m'en aimerez mieux.

ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ
DES
GENS DE LETTRES
ET
DES GRANDS,

Sur la réputation, ſur les Mécenes, & ſur les récompenſes Littéraires.

IL n'y a point de peuple qui n'ait été long-tems dans la barbarie, ou plutôt dans l'ignorance, car il n'eſt pas bien décidé ſi ces deux mots ſont ſynonymes. Notre nation, par une infinité de cauſes, auſſi dangereuſes à développer que faciles à connoître, eſt demeurée enſévelie pendant pluſieurs ſiecles dans les ténébres les plus profondes; elle n'en étoit pas même plus à plaindre, ſi nous en croyons quelques Philoſophes, qui pré-

tendent que la nature humaine se déprave à force de lumieres. Comme ce siecle corrompu est en même tems éclairé, ces Philosophes en concluent que la corruption est l'effet & la suite du progrès des connoissances. S'ils eussent vécu dans les siecles que nous appellons barbares, ils eussent alors regardé l'ignorance comme l'ennemie de la vertu: le sage qui voit de sang froid tous les siecles & même le sien, pense que les hommes y sont à peu-près semblables.

Quoi qu'il en soit, le jour est enfin venu pour nous; mais comme la nuit avoit été longue, le crépuscule & l'aurore de ce jour ont été longs aussi. Charles V. un des plus sages & par conséquent des plus grands Princes qui ayent jamais regné, quoique moins célébré dans l'Histoire qu'une foule de Rois qui n'ont été qu'heureux ou puissans, fit quelques efforts pour ranimer dans ses États le goût des Sciences. Il fut sans doute assez éclairé pour sentir, au milieu des troubles qui agitoient son Royaume, que la culture des Lettres est un des moyens les plus infaillibles d'assurer la tranquillité des Monarchies, par une raison qui peut rendre au contraire cette

même culture nuisible aux Républiques quand elle y est poussée trop loin ; c'est que l'attrait qui l'accompagne, isole pour ainsi dire les hommes, & les rend froids sur tout autre objet. Des successeurs ou trop bornés ou trop despotiques, semblerent négliger les vues sages de Charles V ; mais le mouvement imprimé subsista, quoique foiblement, jusqu'à François premier, qui donna aux esprits engourdis & languissans une nouvelle impulsion. Ce Prince fut, ou assez bien né pour aimer les Savans, ou du moins assez habile pour les protéger ; car sans les aimer on les protege quelquefois, & l'intérêt ou la vanité les rend aisément dupes sur les motifs des égards qu'on a pour eux. Aussi rien n'a-t-il égalé leur reconnoissance pour ce Monarque ; les Gens de Lettres, comme le Peuple, tiennent compte aux Princes des moindres bienfaits ; &, ce qui est assez remarquable dans l'Histoire de l'esprit & du cœur humain, le titre de Pere des Lettres semble avoir plus contribué à faire oublier les fautes innombrables de François premier, que le nom bien plus respectable de Pere du peuple n'a servi

à effacer celles de Louis XII. L'Histoire paroît avoir mis le premier de ces deux Rois sur la même ligne que son rival de gloire Charles-quint, qui avec beaucoup plus de talens que lui, n'intéressa pas tant de plumes à le célébrer, & qui négligea la vanité futile d'être l'idole de quelques Savans, pour l'honneur moins réel encore & plus funeste d'être la terreur de l'Europe.

La Noblesse Françoise toute portée qu'elle est à prendre aveuglément ses Rois pour modeles, ne montra pas pour les Lettres le même goût que François premier. Peu éloignée du tems où des héros qui ne savoient pas lire gagnoient des batailles & subjuguoient des Provinces, elle ne connoissoit encore d'autre gloire que celle des armes; & c'est ici une de ces circonstances peu fréquentes dans notre Histoire, où la paresse & le préjugé l'ont emporté sur le desir de faire sa cour au Monarque. Le penchant naturel des Courtisans pour l'ignorance se trouva beaucoup plus à son aise sous les Rois qui suivirent, & qui furent tous protecteurs peu zélés des Lettres; je n'en excepte ni Charles IX. auteur de quelques vers, dont on n'auroit peut-

tre jamais parlé s'ils n'eussent été d'un ouverain ; ni même Henri IV. qui aisoit, dit-on, assez d'accueil aux Saans, mais qui traitoit à-peu-près aussi ien tous ses Sujets ; parce qu'après voir conquis son Royaume, il lui resoit à s'assurer le cœur de ses peuples, & que des distinctions trop marquées our un petit nombre d'hommes rares 'eussent peut-être servi qu'à éloigner a multitude.

Néanmoins tandis que d'un côté la puissance des Rois s'est affermie, de l'autre ce germe de connoissances que François premier avoit contribué à faire éclorre, fructifioit insensiblement dans le centre de la nation, sans se répandre beaucoup vers les extrémités ; c'est-à-dire, ni sur le peuple entiérement livré à des travaux nécessaires pour sa subsistance, ni sur les grands Seigneurs suffisamment occupés de leur oisiveté & de leurs intrigues. Enfin Louis XIV. parut, & l'estime qu'il témoigna pour les Gens de Lettres donna bientôt le ton à une nation accoutumée à le recevoir de ses maîtres ; l'ignorance cessa d'être l'appanage chéri de la Noblesse ; le savoir & l'esprit mis en hon-

TAYLOR INST. OXFORD

neur franchirent les bornes qu'une vanité mal entendue sembloit leur avoir prescrites. La Philosophie sur-tout, animée par les regards du Monarque, sortit, quoique lentement, de l'espece de prison où l'imbécillité & la superstition l'avoient enfermée ; des préjugés de toute espece lui ont cédé peu à peu sans bruit & sans violence, parce que le propre de la vraie Philosophie est de ne forcer aucune barriere, mais d'attendre que les barrieres s'ouvrent devant elle, ou de se détourner quand elles ne s'ouvrent pas. Les connoissances même qu'elle n'avoit point produites, & les esprits les moins faits pour elle, n'ont pas laissé d'en profiter.

Ce génie philosophique répandu dans tous les Livres & dans tous les états est l'instant de la plus grande lumiere d'un peuple ; c'est alors que le corps de la nation commence à avoir de l'esprit, ou plutôt, ce qui revient à-peu-près au même, commence à s'appercevoir qu'il en manque après deux siecles de peines prises pour lui en donner. C'est alors sur-tout que les Grands commencent à rechercher non-seulement les ouvrages, mais la personne

même des Ecrivains, tant célebres que médiocres ; ils s'empressent, au moins par vanité, de donner aux talens des marques d'estime, souvent plus intéressées que sinceres. Arrachés à leur solitude, les Gens de Lettres se voient emportés dans un tourbillon nouveau, où ils ont de fréquentes occasions de se trouver fort déplacés. C'est une expérience que j'ai faite, & qui peut être utile, pourvû qu'on ne la fasse pas longtems. Les réflexions qu'elle m'a suggérées seront la matiere de cet écrit. Comme dans des circonstances pareilles & avec des intérêts semblables les hommes voient à-peu-près les mêmes choses, je ne doute pas que plusieurs Gens de Lettres n'ayent fait les mêmes observations que moi; (tant pis même pour ceux à qui elles seront nouvelles) : mais la plûpart d'entr'eux ne peuvent faire part aux autres de ces observations, parce qu'ils sont en quelque sorte établis dans le pays où je n'ai fait que passer, & qu'il faut être de retour chez soi pour parler à son aise des Nations qu'on a parcourues ; je souhaite que mes réflexions puissent être de quelque secours à ceux qui me suivront dans la même

carriere ; & quand je ne me proposerois pas un but si raisonnable, je serois du moins semblable à la plupart des voyageurs, assez rassasiés de leurs courses pour n'avoir nulle envie de les recommencer, mais en même tems assez pleins de ce qu'ils ont vu pour vouloir en entretenir les autres.

Il n'est pas surprenant que la société des Grands ait une espece d'attrait pour les Gens de Lettres. L'utilité réelle ou apparente qu'ils peuvent retirer d'un tel commerce se prévoit assez, & les inconvéniens au contraire ne peuvent être connus que par l'usage de ce commerce même. Telle est la misere de l'amour-propre ; quoiqu'il reçoive souvent de profondes blessures de ce qui ne sembleroit pas devoir l'effleurer, quoiqu'il soit même beaucoup plus facile à mécontenter qu'à satisfaire, il se repaît plus aisément d'avance de ce qui le flattera, qu'il ne soupçonne ce qui pourra le choquer.

Le premier avantage que les Gens de Lettres trouvent à se répandre dans le monde, c'est que leur mérite est, sinon plus connu, au moins plus célébré, & qu'ils sont jugés à un autre tri-

bunal que celui de leurs rivaux. Pour développer & apprécier en même tems cet avantage, il eſt néceſſaire de remonter plus haut, & d'examiner d'abord ſur quels principes, & de quelle maniere on tâche de ſe procurer cette eſpece de gloire qui eſt fondée ſur les talens.

Plus on a d'eſprit, plus on eſt mécontent de ce qu'on en a; j'en appelle aux gens d'eſprit de tous les tems & de toutes les Nations. Il eſt vrai que l'examen qu'ils font d'eux-mêmes eſt tenu fort ſecret; c'eſt un procès qui ſe plaide & qui ſe juge à huis clos, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion; & on ſeroit bien fâché que l'arrêt ſévere qui le décide fût ratifié par la multitude. Au contraire l'eſtime des autres eſt un ſupplément à l'opinion peu favorable que nous avons de nous-mêmes, c'eſt un roſeau dont l'amour-propre cherche à s'étayer. Il ne peut y avoir que deux ſortes d'eſprits, qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes en ſe jugeant; l'extrême génie qui n'exiſte point, & l'extrême ſottiſe qui n'exiſte que trop: l'impuiſſance où ſe trouve celle-ci de connoître ce qui lui manque, ſupplée à

ce qui lui manque en effet ; d'où il résulte que dans la distribution du bonheur les sots n'ont pas été les plus mal partagés.

Je ne crains point que ceux des Gens de Lettres qui ont pris la peine de descendre quelquefois en eux-mêmes & de s'interroger en Philosophes, ne conviennent de la vérité de ce que j'avance. Il en est du mérite d'un homme comme de ses ouvrages, personne ne peut mieux les juger que lui, parce que personne ne les a vus de plus près, & plus long-tems. C'est pour cette raison que plus la valeur d'un ouvrage est intrinseque & indépendante de l'opinion, moins on s'empresse de lui concilier le suffrage d'autrui ; de-là vient cette satisfaction intérieure si pure & si complette que procure l'étude de la Géométrie ; les progrès qu'on fait dans cette science, le degré auquel on y excelle, tout cela se toise, pour ainsi dire, à la rigueur, comme les objets dont elle s'occupe. Nous n'avons recours à la mesure des autres que dans les cas où cette mesure n'étant pas tout-à-fait fixée, nous espérons qu'elle pourra nous être favorable. Or dans les matieres

e goût & de Belles-Lettres, elle ne onſiſte que dans une eſpece d'eſtime, oujours un peu arbitraire, ſinon dans a totalité, du moins dans une certaine ortion que la négligence, les paſſions, u le caprice ſe donnent la liberté de eſſerrer ou d'étendre. Je ne doute point n conſéquence, que ſi les hommes rivoient ſéparés, & pouvoient s'occuper dans cet état d'un autre objet que le leur propre conſervation, ils ne préféraſſent l'étude des Sciences qu'on appelle exactes à la culture des Sciences agréables; c'eſt pour les autres principalement qu'on ſe livre à celles-ci, & c'eſt pour ſoi qu'on étudie les premieres. Un Poëte, ce me ſemble, ne ſeroit guere vain dans une iſle déſerte, au lieu qu'un Géometre pourroit encore l'être.

On concluroit naturellement de ces réflexions que le deſir de la réputation, quelque naturel qu'il ſoit aux hommes, eſt aſſez propre à humilier, quand on l'enviſage avec des yeux philoſophiques. Mais ſans examiner encore une conſéquence ſi ſévere, allons plus loin, & ſuivons toutes les ruſes, ou, pour parler le ſtyle de Montagne, toutes les *allures* de l'amour-propre.

Quoique jaloux de tromper les autres, il ne veut pas les tromper trop grossiérement : car ils pourroient bientôt reconnoître leur erreur, & s'en vengeroient par un mépris, souvent aussi injuste que leur estime. D'ailleurs quand l'illusion des autres devroit durer, plus elle seroit grossiere, plus celle de l'amour-propre s'affoibliroit; le plaisir que nous éprouvons à en imposer aux hommes, consiste en partie dans la satisfaction que nous ressentons de voir combien nous leur sommes supérieurs dans la connoissance de nous-mêmes & de nos talens. Mais pour que cette satisfaction soit aussi pure & aussi entiere qu'il est possible, il est important pour nous d'avoir affaire à des juges assez désintéressés pour ne point nous déprimer par des motifs de rivalité ou de passion, assez éclairés pour que nous puissions supposer qu'ils ne prononcent pas sans examen, & en même tems assez superficiels pour que nous n'ayons point à craindre de leur part un jugement trop sévere.

Voilà, si je ne me trompe, la raison pour laquelle l'estime & l'accueil des Grands sont si recherchés de la plûpart

des

des Gens de Lettres. On suppose que l'éducation qu'ils ont reçue, leur a communiqué une certaine portion de lumiere; on trouve du moins ce préjugé assez généralement établi, & comme la vanité y voit son avantage, elle en profite; car les Philosophes même fomentent les préjugés qui leur sont utiles, avec autant d'ardeur qu'ils tâchent de renverser ceux qui leur nuisent.

On cherche principalement à mettre dans ses intérêts ceux d'entre les Grands qui sans se livrer entiérement à la profession des Lettres, les cultivent à un certain point, mais qui ne songent à faire dépendre de leurs talens ni leur considération ni leur fortune. Engagés dans une carriere différente, on n'a point à craindre que leurs regards soient trop pénétrans; on leur trouve précisément le degré de lumiere que l'amour-propre peut desirer pour son repos. Néanmoins comme cette espece même de demi-connoisseurs est encore assez rare parmi les Grands, on ne se borne pas à briguer les éloges de ceux qui paroissent les plus éclairés; on est flatté d'en envahir de toute espece,

Quoique jalou
tres, il ne veut
grossiérement: c
tôt reconnoître
vengeroient pa
aussi injuste qu
quand l'illusion
rer, plus elle
celle de l'amou
plaisir que no
ser aux homm
la satisfaction
voir combien
rieurs dans
mêmes & de
cette satisfac
entiere qu'il
tant pour no
ges assez dé
nous déprim
lité ou de pa
que nous pu
prononcent
même tems
nous n'ayon
part un juge
Voilà, si j
pour laquell
Grands sont

ne ceux qui les
répandus, leur
a une foule de
de cette troup
peu s'ils étoien
par le suffrag
ent ils font nom
me une sorte de
avide de gloire
ceux d'entre le
s de ces sorte
s; une vanit
ente de pouvoi
nds noms dan
teurs.
e ou prétentio
s croient rei
du commerce
r ce mot tous
oit par leurs
mes, à jour
nce consi-
Prince qu
que que le
grand Sei-
états; l'o-
ndance &
rs de sa
ute nais-

le fouf-
états infé-
& de l'au-
nent à les
pour dimi-
des classes
de la leur,
conditions
ers laquelle
s y penser.
maintenant
ans humeur
dispensateurs
droit qu'ils
s'accorde d'an-
rois cependant
on dessein n'est
principes ou des
aux; je reconnois
exceptions, la
n'excitent point
les ne les donnent

ce appeller préjugé
ppose que les Grands
leure éducation, & [illegible]
conséquent, toutes [illegible]
te des connoissances [illegible]
ication qu'ils [illegible]

parce qu'on espere que ceux qui les accordent étant plus répandus, leur approbation entraînera une foule de prôneurs. Les suffrages de cette troupe subalterne flatteroient peu s'ils étoient isolés ; mais décorés par le suffrage principal, non-seulement ils font nombre, ils acquierent même une sorte de prix. L'amour-propre avide de gloire cherche à se concilier ceux d'entre les Grands qui ont le plus de ces sortes d'échos à leurs ordres ; une vanité moins délicate se contente de pouvoir placer un ou deux grands noms dans la liste de ses approbateurs.

Telle est l'utilité vraie ou prétendue que les Gens de Lettres croient retirer pour leur réputation du commerce des Grands : j'entends par ce mot tous ceux qui sont parvenus soit par leurs ancêtres, soit par eux-mêmes, à jouir dans la société d'une existence considérable ; car la puissance du Prince qui dans un Etat aussi monarchique que le nôtre est proprement le seul grand Seigneur, a confondu bien des états ; l'opulence, ce gage de l'indépendance & du crédit, se place volontiers de sa propre autorité à côté de la haute naiſ-

ſance, & je ne ſai ſi on a tort de le ſouffrir; il ſemble même que les états inférieurs qui ſont privés de l'un & de l'autre de ces avantages, cherchent à les mettre ſur la même ligne, pour diminuer ſans doute le nombre des claſſes d'hommes qui ſont au-deſſus de la leur, & rapprocher les différentes conditions de cette égalité ſi naturelle vers laquelle on tend toujours même ſans y penſer.

Qu'il nous ſoit permis maintenant de peſer de ſang froid, ſans humeur comme ſans flatterie, ces diſpenſateurs de la renommée, & le droit qu'ils s'arrogent ou qu'on leur accorde d'annoncer ſes oracles. Je crois cependant devoir avertir que mon deſſein n'eſt point ici d'établir des principes ou des faits abſolument généraux; je reconnois avec plaiſir quelques exceptions, la naiſſance & la fortune n'excluent point les talens comme elles ne les donnent pas.

J'ai oſé d'avance appeller préjugé l'opinion qui ſuppoſe que les Grands ont eu une meilleure éducation, & qu'ils doivent par conſéquent, toutes choſes égales, être des connoiſſeurs plus éclairés. L'éducation qu'ils reçoivent, toute

bornée à l'extérieur, peut leur servir à imposer au peuple, mais non pas à juger les hommes. Quelle fable dans nos mœurs que la Lettre de Philippe à Aristote, le jour de la naissance d'Alexandre (a) ! Que diroit Socrate de l'éducation publique qu'on donne à notre jeune noblesse, des puérilités dont on se plaît à la nourrir, comme si on n'avoit rien de bon à lui apprendre ? Sensible au sort de ces ames neuves, & par conséquent si propres à recevoir les impressions du beau, du grand & du vrai, il n'auroit que trop d'occasions de répéter à leurs maîtres cette maxime jusqu'à présent appliquée aux mœurs seules, *que l'enfance ne sauroit être trop respectée.* Qu'il seroit sur-tout

(a) *Les Dieux*, écrivoit Philippe au plus grand génie qu'il eût dans ses Etats, *m'ont donné un fils, & je ne les remercie pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote.* Cette Lettre, qui fait pour le moins autant d'honneur au Prince qu'au Philosophe, doit immortaliser Philippe aux yeux des Sages, bien plus que l'habileté dangereuse avec laquelle il prépara les chaînes de la Gréce ; il y a long-tems que les Philosophes ne reçoivent plus de pareilles Lettres, je ne dis pas des Princes, mais de ceux même qui n'ont aucune espérance de le devenir. Au reste je ne parle ici de l'éducation des Grands qu'en passant, & à cause de son rapport nécessaire à mon sujet. Que de choses il y auroit à dire sur cette importante matiere !

étonné de voir qu'au centre d'une religion auſſi humble que la nôtre, & auſſi faite pour rapprocher les hommes, on affecte de rappeller continuellement à nos jeunes Seigneurs la gloire de leur nom & de leur naiſſance, & qu'on ne trouve point pour les exciter de motifs plus réels & plus nobles; au lieu de leur redire ſans ceſſe que les autres hommes ſont leurs égaux par l'intention de la Nature, pluſieurs fort au-deſſus d'eux par les talens, & qu'un grand nom, pour qui ſait penſer, eſt un poids auſſi redoutable qu'une célébrité précoce?

Je ne crains point qu'à cette cenſure malheureuſement trop juſte de l'éducation publique que reçoivent les Grands, on oppoſe les éloges que d'illuſtres perſonnages lui ont donnés; je répondrois ou qu'ils parloient ſeulement de ce qu'elle pourroit être, ou que s'ils parloient de ce qu'elle étoit de leur tems, elle n'eſt plus reconnoiſſable; & j'oſerois dire à ces Sages : venez & voyez. Je ne crains point non plus qu'on m'oppoſe quelques génies heureux, dont les talens rares n'ont pu être étouffés par la mauvaiſe culture. J'aimerois autant qu'on prétendît qu'il ne falloit pas ré-

enfin à la multitude ce qu'elle doit croire.

Or c'est sur-tout dans les Gens de Lettres, c'est même uniquement parmi eux que ces hommes éclairés se rencontrent : c'est aux personnes seules de l'Art qu'il est réservé d'apprécier les vraies beautés d'un ouvrage, & le degré de difficulté vaincue ; s'il appartient aux Grands d'en porter un jugement sain, ce n'est qu'autant qu'ils seront eux-mêmes Gens de Lettres dans toute la rigueur. Rarement un simple Amateur raisonnera de l'Art avec autant de lumieres, je ne dis pas qu'un Artiste habile, mais qu'un Artiste médiocre. En vain s'imagineroit-on que le talent facile & si commun de faire de mauvais ouvrages, qu'on appelle du terme honnête d'ouvrages *de Société*, fût un titre suffisant pour acquérir les qualités de juge : ce n'est qu'en faisant usage de toutes ses forces qu'on peut parvenir à bien connoître les secrets de l'Art, encore ce don n'est-il rien moins que prodigué par la nature ; or pour déployer tous les efforts dont on est capable, ce n'est pas à un petit cercle d'amis ou de complaisans adulateurs qu'il faut se borner lorsqu'on écrit : il faut ou se

produire au grand jour, ou travailler du moins comme si on y devoit paroître. Malheur à tout ouvrage dont l'Auteur ne cherche qu'à passer son tems, ou à obtenir cinq à six suffrages déjà assurés avant la lecture. J'en appelle à ces productions avortées que leurs illustres Auteurs condamnent avec tant de raison à ne point sortir de l'obscurité, & que méprisent tout bas ceux qui les connoissent, après les avoir louées tout haut; j'en appelle sur-tout à la maniere dont le Public en pense, lorsque par quelque malheur ou quelque mal-adresse de la vanité, elles osent se montrer à la lumiere.

Mais, dira-t-on, vous renvoyez donc un homme de Lettres à ses rivaux pour être jugé, & peut-on espérer que la rivalité soit équitable, du moins quand son jugement ne sera pas renfermé au-dedans d'elle-même? Pour répondre à cette objection, je remarque que parmi les Gens de Lettres qui courent une même carriere, comme il est différens degrés de talens, il est aussi différentes classes; ces classes sont d'elles-mêmes assez marquées, & les Gens de Lettres par une espece de convention tacite les for-

ment presque sans le vouloir : chacun, je l'avoue, cherche à se mettre dans la classe la plus élevée qu'il lui est possible ; mais il n'est pas à craindre que les rangs soient trop bouleversés par cette prétention ; car la vanité n'est aveugle que jusqu'à un certain degré ; il arrivera seulement de-là qu'il y aura moins de classes, jamais qu'elles se confondent en une seule : celui sur-tout qui aspireroit à la monarchie universelle & perpétuelle, quand même il en seroit digne, courroit risque de trouver bien des rebelles ; l'anarchie qui détruit les états politiques, soutient au contraire & fait subsister la république des Lettres ; à la rigueur on y souffre quelques Magistrats, mais on ne veut point de Rois.

Ces différentes classes ainsi formées, & chacune n'ayant rien à démêler avec ses voisines ; si on n'est pas toujours équitablement jugé dans sa propre classe, on l'est au moins à-peu-près dans toutes les classes supérieures & inférieures. Qu'on interroge séparément s'il le faut, ces différentes classes, il résultera de la combinaison de leurs suffrages une décision à laquelle on pourra s'en tenir quand on ne sera pas

en état de prononcer par ſoi-même ; c'eſt ainſi que les Généraux ſont jugés par le ſuffrage du ſoldat & de l'officier ſubalterne, bien plus équitablement que par celui de leurs rivaux ou de quelques flatteurs à gages. C'eſt la même choſe dans la carriere de la littérature : la déciſion des connoiſſeurs peut ſeulement avoir un effet plus lent, parce qu'elle ſe trouve d'ordinaire traverſée d'un trop grand nombre de déciſions injuſtes & bruyantes. Car il en eſt de l'eſprit & du goût comme de la Philoſophie, rien n'eſt plus rare que d'en avoir, plus impoſſible que d'en acquérir, & plus commun que de s'en croire beaucoup. De-là tant de réputations uſurpées, du moins pour un tems, qui ne feront jamais rien produire aux talens médiocres, & qui découragent les véritables, qui les humilient même en leur montrant les mains par leſquelles la gloire eſt diſtribuée ; de-là cette foule de petites ſociétés & de tribunaux où les grands génies ſont déchirés par des gens qui ne ſont pas dignes de les lire.

Si la Philoſophie pratique, c'eſt-à-dire cette partie de la Philoſophie qui proprement en mérite ſeule le nom,

accompagnoit un peu plus qu'elle ne fait les talens supérieurs, quelle satisfaction ne seroit-ce pas pour eux, que les guerres des petites sociétés dont nous parlons, le mépris qu'elles affectent les unes pour les autres, ou plutôt la justice exacte qu'elles se rendent, l'air supérieur & décidé avec lequel elles cassent les arrêts de leurs rivales pour en prononcer d'aussi ridicules, le néologisme enfin qu'elles ont introduit dans nos Livres, & dont nos meilleurs Ecrivains ont bien de la peine à se garantir ?

Un tel spectacle considéré avec les yeux d'une raison éclairée & tranquille, seroit plus que suffisant pour consoler un vrai Philosophe de la privation d'une multitude de suffrages frivoles. Semblable à un Souverain redoutable, inaccessible aux atteintes par sa supériorité même, il verroit au-dessous & fort loin de lui des corsaires barbares se déchirer les uns les autres après avoir inutilement tenté de causer quelque dommage sur les frontieres de ses états. Mais les Philosophes, ou plutôt ceux qui portent ce nom, trop semblables aux Souverains, ne peuvent dissimuler la moindre insulte ; & le desir d'en tirer

vengeance leur eſt ſouvent beaucoup plus nuiſible que l'inſulte même. C'eſt bien peu connoître l'envie que de croire lui impoſer ſilence en s'y montrant trop ſenſible ; c'eſt au contraire lui donner la célébrité qu'elle cherche. La poſtérité eût ignoré juſqu'aux noms de Bavius & de Mævius, ſi Virgile n'avoit eu la foibleſſe d'en faire mention dans un de ſes vers. Les Gens de Lettres d'un certain ordre s'aviliſſent en répondant aux ſatyres. Ils en ſont toujours blâmés par ce Public même, qui dans ſon oiſiveté maligne, prend quelquefois plaiſir aux traits qu'on lance contr'eux. Un homme qui ſe ſent digne par ſes talens & ſon génie de devenir célebre, n'a qu'à laiſſer faire la voix publique, ne point s'empreſſer à lui dicter ce qu'elle doit dire, & attendre, ſi l'on peut parler ainſi, que la Renommée vienne prendre ſes ordres ; bientôt elle impoſera ſilence à toutes les voix ſubalternes, comme la force du ſon fondamental dans un bel accord anéantit toutes les diſſonances qui tendent à altérer ſon harmonie. Mais l'homme de Lettres eſt-il aſſez peu Philoſophe pour ſe chagriner de ce qu'on ne lui rend pas juſtice, & aſſez impru-

dent pour laisser éclater son chagrin; l'envie alors redoublera ses attaques, l'entraînera comme malgré lui dans quelques écarts, & cherchera à lui faire plus de tort par un ridicule qu'il ne pourroit se faire d'honneur par d'excellens Ouvrages. En fait de réputation comme en fait de maladies, c'est toujours l'impatience qui nous perd. Combien d'hommes supérieurs par leurs talens, à qui on pourroit faire avec raison le même reproche qui fut fait autrefois bien ou mal-à-propos au Général des Carthaginois : « Les Dieux n'ont » pas donné à un seul tous les talens, » vous avez celui de vaincre, mais non » celui d'user de la victoire ». La renommée est une espece de jeu de commerce où le hasard fait sans doute quelques fortunes, mais où le talent procure des gains bien plus sûrs, pourvu qu'en employant les mêmes ruses que les fripons on ne s'expose point à être démasqué par eux. Mais on s'accoutume un peu trop à la regarder comme une loterie toute pure, où l'on croit faire fortune en fabriquant de faux billets.

Quand je considere attentivement l'empire Littéraire, je crois voir une

place publique, où une foule d'empiriques montés sur des tréteaux, appellent les passans, & en imposent au peuple qui commence par en rire, & qui finit par être leur dupe. C'est à ce métier que tant d'Ecrivains se font une espece de nom. Voulez-vous passer pour homme d'esprit ? criez au Public que vous l'êtes, vous serez d'abord ridicule pour le plus grand nombre, vous en imposerez pourtant à quelques sots qui se rangeront autour de vous, la foule grossira peu à peu, & ceux même qui ne vous écoutoient pas, ou finiront par être de l'avis de la multitude, ou seront forcés de se taire.

Aussi la réputation de certains hommes de Lettres, mise en parallele avec leurs Ouvrages & leurs personnes, est quelquefois pour bien des gens un phénomene extraordinaire, qu'ils ne tentent pas d'expliquer, mais qu'ils se croient obligés d'admettre par respect pour ce qu'ils appellent le Public. Je leur conseille de suivre en pareille occasion l'exemple de ce Physicien, qui voulant expliquer pourquoi les caves sont plus chaudes en hyver qu'en été, dit que cela vient peut-être de telle

cause, peut-être de telle autre, & peut-être aussi de ce que cela n'est pas vrai.

Je ne prêcherai point ici aux Gens de Lettres tous ces lieux communs sur le mépris de la gloire, si souvent & si peu sincérement recommandé par les Philosophes. Je ne chercherai point à avilir des motifs, qui sans avoir, si l'on veut, un fondement bien réel, sont pourtant la source de tout ce qui s'est fait de grand, d'utile & d'agréable parmi les hommes : l'estime de ses contemporains & de ses compatriotes est au moins un bien de convention, comme tant d'autres, & si généralement reconnu pour tel, qu'il seroit insensé, inutile & dangereux de vouloir sur ce point détromper personne. Mais comme l'estime publique est l'objet qui fait produire de grandes choses, c'est aussi par de grandes choses qu'il faut l'obtenir ou du moins la mériter, & non l'envahir par des manœuvres inutiles & basses. Ecrivez, peut-on dire à tous les Gens de Lettres, comme si vous aimiez la gloire ; conduisez-vous comme si elle vous étoit indifférente.

Ces considérations semblent devoir être principalement utiles à ceux qu'on

appelle beaux Eſprits, & dont les Ouvrages étant faits pour être lus, ſont auſſi plus mal jugés. Elles ſont moins néceſſaires aux Gens de Lettres qui s'occupent des Sciences exactes, & dont le mérite pour être fixé a moins beſoin de la meſure des autres. On en jugeroit néanmoins tout autrement, à voir les reſſorts qu'ils font jouer pour obtenir des ſuffrages plus éclatans qu'éclairés, & la haine envenimée qu'ils ſe portent, & qu'ils n'ont pas même la prudence de tenir ſecrette; ces hommes ſi foibles ſe font pourtant appeller Philoſophes, comme ſi la Philoſophie, avant de régler à ſa maniere & bien ou mal le ſyſtême du monde ne devoit pas commencer par nous-mêmes, & nous apprendre à mettre le prix à chaque choſe. On place ordinairement la haine des Poëtes après celle des femmes; je ne ſai ſi on ne feroit pas bien de placer entre deux, ou peut-être à la tête, celle des hommes dont je parle. Une mauvaiſe épigramme fait quelquefois toute la vengeance d'un Poëte; celle de nos Sages eſt plus conſtante & plus réfléchie; quoiqu'elle n'ait quelquefois pour objet que de placer dans la liſte de ſes partiſans une fem-

me de plus, qui se croit un personnage pour avoir subi l'ennui de lire des Ouvrages de Physique sans les entendre.

Je suis bien éloigné de croire que ce portrait doive s'étendre sur tous ceux qui courent la noble carriere des Sciences; je le suis encore plus d'en vouloir faire aucune application particuliere ; ce seroit avilir & défigurer par la satyre un écrit que je voudrois uniquement consacrer à la vertu, à l'avantage des Lettres & à la verité. Les peintures générales sont les seules que la Philosophie & l'humanité doivent se permettre : il est vrai que comme on pense rarement à se les appliquer, elles ne sont pas aussi utiles qu'elles devroient l'être; mais les portraits isolés & ressemblans le sont encore moins.

Pour éviter un pareil reproche, tirons le rideau sur ces tristes fruits de l'accueil qu'on fait dans le monde aux Savans. Quand je dis les Savans, je n'entends pas par-là ceux qu'on appelle Erudits; c'est une nation jusqu'ici assez peu connue, peu nombreuse, peu commerçante, & qui certainement n'en est pas plus blâmable. Plusieurs ne sont encore que du seizieme siecle, & ont

le bonheur de ne pas connoître le nôtre. Nos Phyſiciens & nos Géometres ne feroient-ils pas bien de vivre comme eux ? Leur travail en profiteroit ; il feroit moins de bruit, & n'en ſeroit peut-être que meilleur. Un étranger a fait un livre intitulé, *de la charlatanerie des Savans ;* ce titre promet beaucoup ; ſi par malheur l'ouvrage n'étoit pas bon, ce ne ſeroient point les Mémoires qui auroient manqué à l'Auteur, ce ſeroit l'Auteur qui auroit manqué aux Mémoires ; mais s'il n'a pas voyagé en France, il a privé ſon livre d'un excellent chapitre (*b*).

A examiner les choſes ſans prévention, pourquoi préfere-t-on à un Erudit qu'on néglige, un Phyſicien & un Géometre qu'on entend encore moins, & qui apparemment n'en amuſe pas davantage ? L'opinion & l'uſage établi ont certainement beaucoup de part à une préférence ſi arbitraire. Qu'eſt-ce qui a mis durant quelque tems les Géometres ſi fort à la mode parmi nous ? On regar-

(*b*) L'Ouvrage dont il s'agit m'eſt tombé entre les mains depuis la premiere édition de cet Eſſai : l'exécution m'a paru bien indigne du projet ; on ne ſauroit faire un plus mauvais Livre avec un meilleur Titre.

doit comme une chose décidée, qu'un Géometre transporté hors de sa sphere, ne devoit pas avoir le sens commun : il étoit facile de se détromper par la lecture de Descartes, de Hobbes, de Pascal, de Leibnitz, & de tant d'autres ; mais on ne remontoit pas jusques-là ; combien de gens pour qui ces grands hommes n'ont jamais existé ! En Angleterre, on se contentoit que Newton fût le plus grand génie de son siecle ; en France, on auroit aussi voulu qu'il fût aimable. Enfin un Géometre qui avoit dans son corps une réputation méritée, & dont la Prusse a privé la France, s'est trouvé par hazard posséder dans un degré peu commun cet agrément dans l'esprit dont nous faisons tant de cas, mais qu'il orne par des qualités plus solides, & que la Géométrie ne peut pas plus ôter quand on l'a, que les Belles-Lettres ne peuvent le donner quand on ne l'a pas. Tout-à-coup nos yeux se sont ouverts comme à un phénomene extraordinaire & nouveau : on a été tout étonné qu'un Géometre ne fût pas une espece d'animal sauvage. Bientôt, comme on n'observe guere de milieu dans ses jugemens, tout Géometre s'est vu indistinctement recherché ; il est vrai

que cette manie a duré peu, non parce qu'on a reconnu que c'étoit une manie, mais parce qu'aucune manie ne dure dans notre nation. Elle ſubſiſte cependant encore quoique foiblement. Mais à la place de nos Géometres, il me ſemble que je ne ſerois pas fort flaté de l'accueil qu'ils reçoivent. Les éloges qu'on leur donne ne ſont jamais que relatifs à l'idée peu favorable qu'on avoit d'eux. C'eſt un grand Géometre, dit-on, & c'eſt *pourtant* un homme d'eſprit; louanges aſſez humiliantes dans leur principe, & ſemblables à celles que l'on donne aux grands Seigneurs. Ces derniers raiſonnent-ils paſſablement ſur un ouvrage de Science ou de Belles-Lettres, on ſe récrie ſur leur ſagacité; comme ſi un homme de qualité étoit obligé par état d'être moins inſtruit qu'un autre ſur les choſes dont il parle; en un mot on traite en France les Géometres & les grands Seigneurs à-peu-près comme on fait les Ambaſſadeurs Turcs & Perſans; on eſt tout ſurpris de trouver le bon ſens le plus ordinaire à un homme qui n'eſt ni François ni Chrétien, & en conſéquence on recueille de ſa bouche comme des apophtegmes les ſottiſes les plus trivia-

les. En vérité si on démêloit les motifs des éloges que prodiguent les hommes, on y trouveroit bien de quoi s'y consoler de leurs satyres, & peut-être même de leur mépris.

Je ne quitterai point cette matiere sans faire aussi quelques réflexions sur les causes de l'empressement que nous affectons pour les étrangers. Je m'écarte en cela d'autant moins de mon sujet, qu'étant aujourd'hui bien reçus partout, principalement lorsqu'ils sont riches & d'un grand nom, ils forment dans le monde comme une classe particuliere qui mérite d'être observée, & dont les gens de Lettres cherchent aussi à tirer parti pour cette réputation qu'ils ont si fort à cœur.

Quand on considere avec attention les étrangers transplantés parmi nous, & qu'on rapproche leurs personnes des éloges que nous leur prodiguons, on découvre rarement d'autres motifs à ces éloges, qu'une prévention ridicule en notre faveur, jointe à l'envie de rabaisser nos compatriotes. Je serois fâché pour les Anglois, que nous affectons de louer par préférence, qu'ils fussent la dupe de ces motifs; on m'accusera

peut-être de leur révéler ici le secret de l'Etat, mais je ne crois pas faire un grand crime. Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'avec tout le cas que je fais de leur personne, j'en fais encore plus de leur nation, & que je suis aussi peu curieux d'un Anglois à Paris que je le serois d'un François à Londres. Tel Milord arrive ici avec une réputation très-méritée, qui ne paroît dans la conversation qu'un homme assez ordinaire ; c'est qu'on peut être un grand homme d'Etat, traiter éloquemment en sa propre langue dans les assemblées de sa nation des matieres importantes qu'on a étudiées toute sa vie, & balbutier dans une langue étrangere parmi des sociétés dont on ne connoît ni les usages, ni les intérêts, ni les ridicules, ni la frivolité.

C'est aux Gens de Lettres, il faut l'avouer, que la nation Angloise est principalement redevable de la fortune prodigieuse qu'elle a faite parmi nous. Inférieure à la nation Françoise dans les choses de goût & d'agrément, mais supérieure soit par le mérite, soit au moins par le grand nombre d'excellens Philosophes qu'elle a produits, elle nous a communiqué peu-à-peu dans les ou-

vrages de ses Ecrivains cette précieuse liberté de penser dont la raison profite, dont quelques gens d'esprit abusent, & dont les sots murmurent. Aussi tant de plumes Françoises ont célébré l'Angleterre, que leurs éloges semblent avoir calmé la haine nationale, de notre part du moins; car il faut convenir que sur ce point nous sommes un peu en avance avec eux, & qu'ils ne nous rendent pas fort exactement les louanges que nous leur donnons. Cette réserve, pour le dire en passant, ne seroit-elle pas un aveu de notre supériorité ? Du moins l'honneur qu'ils nous font de venir chercher en France nos goûts, nos airs, & jusqu'à nos préjugés, est une sorte d'éloge tacite & involontaire, dont la vanité Françoise doit s'accommoder mieux que d'aucun autre. Il semble que nous soyons actuellement dans une espece d'échange avec l'Angleterre; instruits & éclairés par elle, nous commençons à l'emporter, à lui tenir tête du moins pour les Sciences exactes, & elle vient d'un autre côté puiser dans nos entretiens & dans nos livres, le goût, l'agrément, la méthode qui manque à ses productions. Prenons garde qu'elle

qu'elle ne surpasse bientôt ses maîtres.

Nos gens de Lettres qui ont tant contribué à la manie & au progrès de l'*Anglicisme*, n'ont que de trop bonnes raisons de protéger & de respecter leur ouvrage; ils se flatent que la considération qu'ils témoignent aux étrangers sera payée du même prix; que ces étrangers de retour chez eux célébreront leurs admirateurs, & feront connoître à la France par leurs écrits des trésors qu'elle possédoit quelquefois *incognito* & sans ostentation. C'est là sans doute faire prendre le grand tour à la renommée; mais le chemin le plus long est en ce cas le moins orageux, & pourvu que la renommée arrive enfin, on se résoud à prendre patience.

Quelquefois on se rend étranger soi-même à sa patrie: on met trois cens lieues entre soi & l'envie après avoir lutté en vain contr'elle. Mais on ne pense pas que cette distance qui affoiblit les traits de la satyre, refroidit encore bien plus l'amitié que la haine, & qu'à l'égard des liaisons qui ont commencé dans l'éloignement, elles ne sont que trop souvent détruites par la présence. Ainsi on ne fait par cette démar-

che qu'affoiblir le zele des partisans qu'on avoit chez soi & dans le pays où l'on se retire, pour aller chercher dans ce pays même de nouveaux ennemis. On a beau se flater que les étrangers sont une espece de postérité vivante dont le suffrage impartial en imposera à des compatriotes aveugles ou de mauvaise foi; on ne pense pas que plus on se rapproche des étrangers, plus ils perdent ce caractere de postérité, pour lequel la distance des lieux est du moins nécessaire, au défaut de la distance des tems. Devenus en quelque maniere compatriotes, ils en adoptent les passions, parce qu'ils en ont les intérêts; l'extrême supériorité ne peut entiérement étouffer la voix de l'envie, & il faut attendre qu'on ne soit plus, pour recevoir sa récompense de cette postérité réelle, devant laquelle la jalousie s'éclipse, & tous les petits objets disparoissent. Le seul motif qui puisse autoriser un homme de Lettres à renoncer à son pays, ce sont les cris de la superstition élevés contre ses ouvrages, & les persécutions, tantôt sourdes, tantôt ouvertes, qu'elle lui suscite. Quoique redevable de ses talens à ses compatriotes, il

l'est encore plus à lui-même de son bonheur, & il doit alors dire comme Milon : *Si je n'ai pu jouir des bienfaits de ma patrie, j'éviterai du moins les maux qu'elle me veut faire, & j'irai chercher le repos dans un Etat libre & juste.* C'est ainsi que se sont conduits les Aristotes, les Descartes & leurs semblables.

Pour terminer ces réflexions, je souhaiterois que quelque Auteur célebre voulût nous décrire philosophiquement le temple de la renommée littéraire. Je vais en attendant un plus habile Architecte, présenter à mes Lecteurs l'idée que je m'en suis formée.

On arrive à ce vaste temple par une forêt immense, une espece de labyrinte semé de petits sentiers tortueux & fort étroits, où deux voyageurs ne peuvent se rencontrer sans que l'un des deux renverse l'autre. Au milieu de la forêt & en face du temple est une grande & unique avenue infestée de brigands, & peu fréquentée d'ailleurs, sinon par quelques hommes assez redoutables pour leur résister, ou pour les tenir en respect pendant leur marche. La renommée, espece de spectre composé de bouches & d'oreilles sans yeux, une fausse

balance dans une main, & une trompette discordante dans l'autre, fait entrer pêle-mêle dans le temple une partie des voyageurs; là tous les états sont confondus, tandis que le reste des aspirans empressé d'entrer & repoussé par la justice ou par la fortune, fait retentir les environs du temple de satyres contre ceux qui y sont renfermés. Le sanctuaire n'est peuplé que de morts qui n'y ont point été pendant leur vie, ou de vivans qu'on en chasse presque tous après leur mort. Quelques bons livres en entier se trouvent dans ce sanctuaire, & quelques feuillets détachés d'un plus grand nombre : mais on lit au-dehors du temple le simple titre d'une infinité d'autres, affiché à toutes les colonnes du portique, & présenté par des colporteurs à gage à tous les passans, à-peu-près comme le font aux portes de nos spectacles les billets des farceurs & des empiriques que nous recevons sans les lire.

Voilà, ce me semble, les principes d'après lesquels on peut apprécier cette réputation que les Gens de Lettres croient acquérir dans la société des Grands. Il est encore une autre espece d'avantage qu'ils croient trouver dans

ce commerce ; c'est ce qu'ils appellent considération, & qu'il ne faut pas confondre avec la réputation ; celle-ci est principalement le fruit des talens ou du savoir-faire ; celle-là est attachée au rang, à la place, aux richesses, ou en général au besoin qu'on a de ceux à qui on l'accorde. L'absence ou l'éloignement loin d'affoiblir la réputation, lui est souvent utile ; l'autre au contraire toute extérieure semble attachée à la présence. Essayons d'envisager cette importante matiere sous un point de vue philosophique.

Tous les hommes, quoi qu'en dise l'imbécillité, la flaterie ou l'orgueil, sont égaux par le droit de la nature : le principe de cette égalité se trouve dans le besoin qu'ils ont les uns des autres, & dans la nécessité où ils sont de vivre en société ; mais l'égalité naturelle est en quelque maniere détruite par une inégalité de convention, qui en distinguant les rangs prescrit à chacun un certain ordre de devoirs extérieurs ; je dis *extérieurs* ; car les devoirs intérieurs & réels sont d'ailleurs parfaitement égaux pour tous, quoique d'une espece différente. En effet pour ne parler que des états extrêmes,

le Souverain doit la justice au dernier de ses sujets aussi rigoureusement que celui-ci lui doit l'obéissance.

Trois choses distinguent principalement les hommes, les talens de l'esprit, la naissance & la fortune. On ne doit point être étonné que je commence par les talens. C'est en effet dans eux que consiste la vraie différence des hommes. Cependant s'il étoit question de régler la supériorité sur ce qui contribue le plus au bonheur, sur ce qui nous rend plus indépendans des autres, & les autres plus dépendans de nous, sur ce qui donne en un mot le plus d'amis apparens, & le moins d'envieux déclarés, la fortune devroit avoir la premiere place. Pourquoi néanmoins dans l'ordre de l'estime publique les talens lui sont-ils préférés? C'est qu'ils ont le précieux avantage d'être une ressource certaine qu'on ne peut jamais enlever, & que les malheurs ne font que rendre plus sûre & plus prompte; c'est qu'une nation est principalement redevable aux talens de l'estime des étrangers, & du bonheur qu'elle a d'attirer chez elle une foule de voisins équitables & jaloux.

Mais si dans l'ordre de l'estime les talens marchent avant la naissance & la fortune, en revanche ils ne suivent l'un & l'autre que de fort loin dans l'ordre de la considération extérieure. Cet usage, tout bisarre & peut-être tout injuste qu'il est, est pourtant fondé sur quelques raisons; car il est impossible que tous les hommes admettent sans des motifs au moins plausibles un préjugé onéreux au plus grand nombre. Voici, ce me semble, quel en est le principe.

Les hommes ne pouvant être égaux, il est nécessaire pour que la différence entre les uns & les autres soit assurée & paisible, qu'elle soit appuyée sur des avantages qui ne puissent être ni disputés ni niés; or c'est ce qu'on trouve dans la naissance & dans la fortune. Pour apprécier l'une & l'autre il ne faut que savoir compter des titres & des contrats, & cela est bien plutôt fait que de mettre des talens à leur place. La disparité qui est entre eux, ne sera jamais unanimement reconnue, sur-tout par les parties intéressées. On est donc convenu que la naissance & la fortune seroient le principe le plus marqué d'inégalité

parmi les hommes, par la même raison que tout se décide dans les compagnies à la pluralité des voix, quoique souvent l'avis du plus grand nombre ne soit pas le meilleur.

Voilà pourquoi la considération & la renommée ne vont point nécessairement ensemble. Un homme de Lettres plein de probité & de talens, est sans comparaison plus estimé qu'un Ministre incapable de sa place, ou qu'un grand Seigneur deshonoré : cependant qu'ils se trouvent ensemble dans le même lieu, toutes les attentions seront pour le rang, & l'homme de Lettres oublié pourroit dire alors comme Philopœmen, *je paye l'intérêt de ma mauvaise mine*. En vain m'objectera-t-on les honneurs rendus à Corneille, qui avoit, dit-on, sa place au théatre, & qui étoit salué dès qu'il se montroit, par toute l'assemblée; je réponds ou que ce fait est exagéré, ou qu'on faisoit acquitter à ce grand homme dans le particulier la préférence que la nation lui accordoit en public.

Il est si vrai que la considération tient beaucoup plus à l'état qu'aux talens, que de deux hommes de Lettres même, celui qui est le plus sot & le plus riche

est ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards. Si les talens sont justement choqués de ce partage, c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre ; qu'ils cessent de prodiguer leurs hommages à des gens qui croient les honorer d'un regard, & qui semblent les avertir par les démonstrations de leur politesse même qu'elle est un acte de bienveillance plutôt que de justice ; qu'ils cessent de rechercher la société des Grands malgré les dégoûts visibles ou secrets qu'ils y rencontrent, d'ignorer les avantages que la supériorité du génie donne sur les autres hommes, de se prosterner enfin aux genoux de ceux qui devroient être à leurs pieds. Un homme de mérite me paroît jouer en cette occasion le rôle d'Achille à la Cour de Scyros ; heureux quand il peut trouver un Ulysse assez habile pour l'en tirer ; mais où sont les Ulysses ?

Les gens de Lettres qui font leur cour aux Grands, forment différentes classes ; les uns sont esclaves sans le sentir, & par conséquent sans remede ; d'autres s'indignant du personnage désagréable auquel on les force, ne laissent pas de le supporter constamment par l'avantage

qu'ils se flatent d'en retirer pour leur fortune ; c'est leur faire grace que de les plaindre : ils pourroient facilement se convaincre par eux-mêmes, que ce moyen de parvenir à la fortune est encore plus long qu'il n'est sûr, & considérer par combien de complaisances ou de bassesses ils achetent le plus petit service. Une troisieme classe peu nombreuse, renferme ceux qui après avoir formé le matin le projet sincere d'être libres, recommencent le soir à être esclaves, & qui tout à la fois audacieux & timides, nobles & intéressés, semblent rejetter d'une main ce qu'ils tâchent de saisir de l'autre. Le peu de consistance de leurs sentimens & de leurs démarches, en fait comme des especes d'amphibies mal décidés, qui ne cesseront jamais de l'être. Enfin dans la derniere classe, à mon avis la plus blâmable, sont ceux qui après avoir encensé les Grands en public, les déchirent en particulier, & font parade avec leurs égaux d'une Philosophie qui ne leur coûte guere. Cette classe est beaucoup plus étendue qu'on ne pourroit se l'imaginer. Elle ressemble à ces sectes de Philosophes anciens, qui après avoir été

en public au temple, donnoient en particulier des ridicules à Jupiter ; avec cette différence que les Philosophes Grecs & Romains étoient forcés d'aller au temple, & que rien n'oblige les nôtres à offrir d'encens à personne. Je ne fais pas le même reproche à ceux qui ne vivroient avec les Grands que pour leur dire la vérité. C'est là sans doute le plus beau rôle qu'on puisse jouer auprès des hommes. Mais méritent-ils qu'on en coure les risques ?

Lucien, qu'on peut appeller le Swift des Grecs, parce qu'il se moquoit de tout comme lui, même de ce qui n'en valoit pas la peine, nous a laissé un écrit assez énergique sur les gens de Lettres qui se dévouent au service des Grands. Le tableau qu'il en a fait seroit digne d'être placé à côté de celui d'Apelle sur la calomnie. (*c*) » Figurez-vous, » dit-il, la fortune sur un trône élevé, » environné de précipices, & autour » d'elle une infinité de gens qui s'em» pressent d'y monter, tant ils sont » éblouis de son éclat. L'espérance ri» chement parée se présente à eux pour

(*c*) *Voyez* l'article *Calomnie* dans le second volume de l'Encyclopédie.

» guide, ayant à ses côtés la tromperie » & la servitude; derriere elle le tra- » vail & la peine (j'y aurois ajoûté l'ennui fils de l'opulence & de la grandeur) tourmentent ces malheureux, & » enfin les abandonnent à la vieillesse » & au repentir ». Je suis fâché que ce même Lucien, après avoir dit que la servitude chez les Grands prend le nom d'amitié, ait fini par accepter une place au service de l'Empereur, & ce qui est pis encore, par s'en justifier assez mal. Aussi se compare-t-il lui-même à un Charlatan enrhumé qui vendoit un remede infaillible contre la toux. Lucien avoit commencé par être Philosophe: la réputation de ses ouvrages le fit rechercher; elle n'auroit dû servir qu'à rendre sa retraite plus sévere; car la Philosophie, si on peut hazarder ce parallele, est comme la dévotion, c'est reculer que de n'y pas faire des progrès: il se livra à l'empressement qu'on eut pour lui, devint homme du monde sans s'en appercevoir, & finit par être courtisan.

Ce dernier rôle est le plus bas que puisse jouer un homme de Lettres. En effet, qu'est-ce qu'un courtisan? c'est

un homme que le malheur des Rois & des peuples a placé entre les Rois & la vérité pour la cacher à leurs yeux. Le Tyran imbécille écoute & aime ces hommes vils & funeſtes, le Tyran habile s'en ſert & les mépriſe; le Roi qui ſait l'être, les chaſſe & les punit, & la vérité ſe montre alors. On a dit que pour le bonheur des états les Rois devroient être Philoſophes; il ſuffiroit qu'ils fuſſent environnés de Sages, mais la Philoſophie fuit la Cour; elle y ſeroit ou miſantrope ou mal à ſon aiſe, & par conſéquent déplacée. Ariſtote finit par être mécontent d'Alexandre; & Platon à la Cour de Denys ſe reprochoit d'avoir été eſſuyer dans ſa vieilleſſe les caprices d'un jeune Tyran. En vain un autre Philoſophe, flatteur de ce même Denys, cherchoit à s'excuſer d'habiter la Cour, en diſant que les Médecins devoient aller chez les malades. On auroit pû lui répondre que quand les maladies ſont incurables & contagieuſes, c'eſt s'expoſer à les gagner que d'entreprendre de les guérir. S'il faut qu'il y ait à la Cour des Philoſophes, c'eſt tout au plus comme il faut qu'il y ait dans la République des

Lettres des Professeurs en Arabe, pour y enseigner une langue que presque personne n'étudie, & qu'ils sont eux-mêmes en danger d'oublier, s'ils ne se la rappellent par un fréquent exercice.

Le Sage en rendant à la naissance & à la fortune même les devoirs que la société lui prescrit, est en quelque sorte avare de ces devoirs; il les borne à l'extérieur, parce qu'un Philosophe sait ménager & non pas encenser les préjugés de sa nation, & qu'il salue les idoles du peuple quand on l'y oblige, mais ne va pas les chercher de lui-même. Se trouve-t-il dans cette nécessité très-rare de faire sa cour que des motifs puissans & louables peuvent imposer quelquefois? Enveloppé de ses talens & de sa vertu, il rit sans colere & sans dédain du personnage qu'il est alors obligé de faire. L'homme de qualité qui n'a que ses aïeux pour mérite n'est tout au plus aux yeux de la raison qu'un vieillard en enfance qui auroit fait autrefois de grandes choses; ou plutôt c'est un homme à qui les autres sont convenus de parler une certaine langue, parce qu'une personne du même nom a eu quelques années auparavant

ou du génie, ou du pouvoir, ou des richesses, ou de la célébrité, ou seulement du bonheur & de l'adresse.

Le Sage n'oublie point sur-tout que s'il est un respect extérieur que les talens doivent aux titres, il en est un autre plus réel que les titres doivent aux talens. Mais combien de Gens de Lettres pour qui la société des Grands est un écueil à cet égard! Si elle ne va pas jusqu'à la familiarité & à cette égalité parfaite hors de laquelle tout commerce est sans douceur & sans ame, la distance humilie, parce qu'on a de fréquentes occasions de la sentir; & si la familiarité s'y joint, c'est pis encore, c'est la fable du lion avec lequel il est dangereux de jouer. Un homme de Lettres forcé par des circonstances singulieres à passer ses jours auprès d'un Ministre, disoit de lui avec beaucoup de vérité & de finesse; *il veut se familiariser avec moi, mais je le repousse avec le respect.*

Parmi les grands Seigneurs les plus affables, il en est peu qui se dépouillent avec les Gens de Lettres de leur grandeur vraie ou prétendue jusqu'au point de l'oublier tout-à-fait. C'est ce qu'on apperçoit sur-tout dans les con-

versations où l'on n'est pas de leur avis. Il semble qu'à mesure que l'homme d'esprit s'éclipse, l'homme de qualité se montre, & paroisse exiger la déférence dont l'homme d'esprit avoit commencé par dispenser. Aussi le commerce intime des Grands avec les Gens de Lettres ne finit que trop souvent par quelque rupture éclatante; rupture qui vient presque toujours de l'oubli des égards réciproques auxquels on a manqué de part ou d'autre, peut-être même des deux côtés.

J'avouerai cependant, par égard pour la vérité, & non par aucun autre motif, qu'il est quelques grands Seigneurs qui méritent d'être exceptés: & si je ne craignois que leur nom & leur éloge ne devînt une satyre indirecte & injuste de ceux que j'omettrois sans les connoître, j'aurois le courage de les nommer ici (*d*). Leur familia-

(*d*) Pour ne parler ici que des Etrangers, tous ceux qui ont connu en France M. le Marquis Lomellini, Envoyé extraordinaire de la République de Genes, savent que la vérité seule a dicté l'éloge que l'Auteur en a fait, en lui dédiant *ses Recherches sur la précession des Equinoxes.* » Les plus grands génies de l'Antiquité, dit-il à M. » Lomellini, mettoient le nom de leurs amis à la tête de » leurs Ouvrages, parce qu'un ami leur étoit plus cher » qu'un protecteur. Un sentiment si digne de vous, est » tout ce que je puis imiter d'eux. Ce n'est point à votre

rité n'a rien de suspect, parce qu'elle est le fruit de l'estime qu'ils ont pour

» naissance que je rends hommage, ce seroit mettre vos » Ancêtres à votre place, & oublier que j'écris à un Phi- » losophe. L'accueil que vous faites aux Gens de Lettres » ne leur laisse point appercevoir la supériorité de votre » rang, parce que vous n'avez point à leur envier la su- » périorité des lumieres. Aussi non content de rechercher » leur commerce, vous leur témoignez encore cette con- » sidération réelle sur laquelle ils ne se méprennent pas » quand ils en sont dignes; & comme la vanité n'a point » de part à votre estime pour eux, la réputation ne vous » en impose point dans vos jugemens. Je vous présente » donc ces Recherches comme à un Géometre profond, » qui a sçu joindre aux agrémens de l'esprit les plus su- » blimes connoissances, & dont je distingue le suffrage » parmi le petit nombre de ceux qui peuvent véritable- » ment me flatter ».

S'il est permis de joindre à l'éloge des Etrangers celui des morts, qui ne sauroit blesser les vivans, l'Auteur oseroit encore rappeller ici, comme un témoignage des sentimens de son cœur, ce qu'il écrivoit en 1752 à un homme dont la mémoire doit être précieuse à tous les Gens de Lettres qui l'ont connu, à feu M. le Marquis d'Argenson, en lui dédiant (après sa retraite du ministere) *l'Essai d'une nouvelle théorie de la résistance des fluides.* » Les Savans » & les Ecrivains célebres qui vous approchent en si grand » nombre, applaudiront à l'hommage que je vous rends. » Le respect qu'ils vous témoignent est d'autant plus sin- » cére, que l'attachement en est le principe, & d'autant » plus juste que vous ne pensez pas à l'exiger. Vous de- » vez un sentiment si flateur & si vrai, à cette familiarité » sans orgueil avec laquelle vous accueillez les talens, & » qui seule peut rendre la société des Grands & des Gens » de Lettres, également digne des uns & des autres. Vo- » tre commerce, utile & agréable par une infinité de con- » noissances, qui vous assurent le suffrage de la partie la » plus éclairée de notre Nation, est encore pour tous ceux » qui vous environnent une leçon continuelle de modestie, » de candeur, d'amour du bien public, & de toutes les » vertus que notre siécle se contente d'estimer. Philosophe

les talens, & du plaisir réel qu'ils trouvent dans la société des Gens de Lettres. En effet cette société est réellement la plus utile & la plus noble que puisse desirer un homme qui pense. Si les connoissances adoucissent l'ame, elles l'élevent aussi ; l'une de ces qualités est même la suite de l'autre, & il faut convenir (malgré les reproches fondés qu'on fait aux Gens de Lettres) que non-seulement ils sont supérieurs aux autres hommes par les lumieres, mais qu'ils sont aussi en général moins vicieux dans leurs sentimens & dans leurs procédés. Comme leurs desirs sont plus bornés, ils sont un peu plus délicats sur les moyens de les satisfaire, & un peu plus reconnoissans de ce qu'on fait pour eux ; car moins la reconnoissance a de devoirs à remplir, plus elle est scrupuleuse à s'en acquitter. M. Fouquet fut abandonné dans sa disgrace de tous ceux qui lui devoient leur fortu-

» enfin dans vos sentimens & dans votre conduite, vous » joignez à cette qualité trop rare, & qui en renferme tant » d'autres, le mérite plus rare encore de l'avoir sans » ostentation. Puisse votre exemple apprendre à la plupart de nos Mecenes, trop multipliés aujourd'hui pour » la gloire & le bien des Lettres, que le vrai moyen » d'honorer le mérite en le protégeant, est de s'honorer » soi-même par la maniere dont on le distingue. »

ne ; deux hommes de Lettres ſeuls lui reſterent fideles, la Fontaine & Péliſſon ; ſans doute le nombre auroit pû en être plus grand, & je ſuis fâché de ne pouvoir joindre à ces deux noms ceux de Moliere & du grand Corneille. Mais enfin les Gens de Lettres ſe diſtinguerent en cette occaſion, & les deſcendans de ce Miniſtre ne ſauroient trop s'en ſouvenir.

Concluons de tout ce que nous venons de dire, que les ſeuls grands Seigneurs dont un homme de Lettres doive deſirer le commerce, ſont ceux qu'il peut traiter & regarder en toute ſûreté comme ſes égaux & ſes amis, & qu'il doit ſans exception fuir tous les autres. Philoxene après avoir entendu des vers de Denys le Tyran, diſoit, *qu'on me remene aux carrieres ;* combien de Gens de Lettres arrachés à leur obſcurité, & tombés tout-à-coup dans un cercle de courtiſans, devroient dire preſque en entrant : *qu'on me remene à ma ſolitude ?* Je n'ai jamais compris pourquoi l'on admire la réponſe d'Ariſtipe à Diogene : *ſi tu ſavois vivre avec les hommes, tu ne vivrois pas de légumes.* Diogene ne lui reprochoit point de vivre avec les hom-

mes, mais de faire sa cour à un Tyran. Ce Diogene qui bravoit dans son indigence le Conquérant de l'Asie, & à qui il n'a manqué que de la décence pour être le modele des Sages, a été le Philosophe de l'antiquité le plus décrié, parce que sa véracité intrépide le rendoit le fleau des Philosophes même; il est en effet un de ceux qui ont montré le plus de connoissance des hommes, & de la vraie valeur des choses. Chaque siecle & le nôtre sur-tout auroient besoin d'un Diogene; mais la difficulté est de trouver des hommes qui aient le courage de l'être, & des hommes qui aient le courage de le souffrir.

Parmi les Grands qui paroissent faire cas des Gens de Lettres, ceux qui ont quelques prétentions au bel esprit, forment une espece singuliere; la vanité leur a donné ces prétentions, l'orgueil les empêche de les montrer indiféremment à tout le monde. Malgré cette lumiere générale dont se glorifie notre siecle philosophe, il est encore bien des gens, & bien plus qu'on ne croit, pour qui la qualité d'Auteur ou d'homme de Lettres n'est pas un titre assez noble. Il faut avouer que la nation

Françoiſe a bien de la peine à ſecouer le joug de la barbarie qu'elle a porté ſi long-tems. Cela ne doit point ſurprendre ; la naiſſance étant un avantage que le haſard donne, il eſt naturel non-ſeulement de vouloir en jouir, mais encore de lui ſubordonner tous ceux dont l'acquiſition eſt plus pénible. La pareſſe & l'amour-propre ſe trouvent également bien de ce partage.

Je ſais que la plûpart des Grands ſe récrieront contre un tel reproche ; mais qu'ils interrogent leur conſcience, qu'ils nous laiſſent même examiner leurs diſcours, & nous demeurerons convaincus que le nom d'homme de Lettres eſt regardé par eux comme un titre ſubalterne qui ne peut être le partage que d'un état inférieur ; comme ſi l'art d'inſtruire & d'éclairer les hommes n'étoit pas, après l'art ſi rare de bien gouverner, le plus noble appanage de la condition humaine. Un grand Prince, ſenſible, comme il le doit être, à toutes les eſpeces de gloire, recherchera toujours celle qui vient des talens de l'eſprit, quand il pourra l'acquerir ; parce qu'il ſait que ſi elle n'eſt pas la plus brillante, elle a du moins cet avan-

les devine : le commerce du monde est donc absolument nécessaire à cette portion des Gens de Lettres. Mais il seroit à souhaiter du moins qu'ils fussent simples spectateurs dans cette société forcée, & spectateurs assez attentifs pour n'avoir pas besoin de retourner trop souvent à une comédie qui n'est pas toujours bonne à revoir ; qu'ils assistassent à la piece comme le parterre qui juge les Acteurs, & que les Acteurs n'osent insulter : qu'en un mot ils y fussent à peu près dans le même esprit qu'Apollonius de Thyane alloit autrefois à Rome du tems de Néron, pour voir de près, disoit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran.

Il est à desirer encore que ceux de nos Ecrivains qui entreprennent, soit dans une piece de théâtre, soit dans un autre ouvrage, la peinture de leur siecle, ne se bornent pas à en emprunter le jargon. Ils croiroient faire l'histoire des hommes, & ne feroient que celle de la Langue. C'est à ce langage entortillé, impropre & barbare, qu'on prétend reconnoître aujourd'hui les Auteurs qui fréquentent ce qu'on appelle la bonne compagnie, mais à qui cette fréquentation,

tation, quoi qu'on en diſe, eſt très-funeſte, & dont la maniere d'écrire vaudroit beaucoup mieux, comme l'expérience le prouve, s'ils vivoient dans une ſociété moins brillante.

Il n'eſt donné qu'à un petit nombre d'hommes rares de ſe préſerver de cette contagion; mais il eſt très-ſingulier que les Gens de Lettres, faits pour étudier, pour connoître, & pour fixer la Langue, ſoient preſque tacitement convenus entr'eux de prendre ſur ce point la loi des Grands, à qui ils devroient la donner. Dans le tems que notre Langue n'étoit encore, grace aux Tribunaux d'eſprit, qu'un mêlange biſarre de bas & de précieux, les grands Ecrivains la devinoient pour ainſi dire, en proſcrivant de leurs ouvrages les tours & les mots qu'ils ſentoient devoir bientôt vieillir : c'eſt ce que Paſcal a fait dans ſes Provinciales, ouvrage qu'on croiroit de nos jours, quoique compoſé il y a cent ans. Aujourd'hui que notre Langue ſe dénature & ſe dégrade, les grands Ecrivains la devineront de même en proſcrivant de leurs écrits le ramage éphémere de nos Sociétés. Peut-être deviendra-t-il enfin ſi ridicule, que

nos Auteurs se trouveront plus ridicules encore de l'avoir adopté, & qu'ils en reviendront au vrai & au simple. Peut-être aussi cet heureux tems ne reviendra-t-il jamais. Il y a bien de l'apparence que ce sont des circonstances pareilles qui ont corrompu sans retour la Langue du siecle d'Auguste.

Un des principaux inconvéniens de la société des Grands & des Gens de Lettres, & pourtant un des principaux moyens par lesquels ceux-ci esperent parvenir à l'estime & à la considération, est cette fureur de protéger qui produit parmi nous ce qu'on appelle des Mécenes. Que le favori d'Auguste seroit surpris de voir son nom si souvent profané, & le ton rampant que les Gens de Lettres prennent avec ceux qui le portent? Horace écrivoit à Mécene, c'est-à-dire au plus grand Seigneur du plus grand Empire qui fût jamais, sur un ton d'égalité qui faisoit honneur à l'un & à l'autre; & dans notre Nation si éclairée, si polie & qui se prétend si peu esclave, un homme de Lettres qui parleroit à son *protecteur* comme Horace parloit au sien, seroit blâmé de ses confreres même. La forme

trop ordinaire de nos Epîtres dédicatoires est une des choses qui ont le plus avili les Lettres. Presque toutes retentissent de l'honneur que les Grands font aux Lettres en les aimant, & nullement de l'honneur & du besoin qu'ils ont de les aimer. Il semble que la bassesse & la fausseté ayent été jugés les attributs nécessaires de ces sortes d'ouvrages; comme si des louanges données avec noblesse n'étoient pas plus flatteuses pour celui qui les reçoit, & plus honorables pour celui qui les donne.

Faut-il s'étonner après cela que tant de talens médiocres, mais humbles, soient élevés aux dépens du génie? L'Orphée de notre Nation, qui en faisant changer si rapidement de face à la Musique Françoise, a préparé une révolution qu'il ne tient qu'à nous d'entrevoir, n'est-il pas, pour ne point chercher d'autres exemples, l'objet de la haine & de la persécution d'un grand nombre de Mécenes, sans avoir d'autre crime auprès d'eux, que d'être supérieur à leurs protégés? Il est vrai qu'à l'exception d'un petit nombre de grands Seigneurs, assez heureux pour sentir

tout le prix du talent de cet homme célebre, & assez courageux pour le dire, *les* autres n'ont pas la satisfaction de voir le public ratifier leur avis, & finissent au contraire par souscrire d'assez mauvaise grace au jugement de la Nation; jugement qu'ils auroient prévenu (sans savoir pourquoi) si l'illustre Artiste avoit daigné faire semblant de les consulter sur sa Musique. Ses succès & sa gloire sont un exemple bien sensible de ce que nous disions plus haut, que l'autorité des Gens de Lettres l'emporte à la longue : c'est à leur suffrage qu'il doit, après lui-même, la réputation dont il jouit malgré la cabale & l'envie. Ce n'est pas que j'approuve le fanatisme de quelques-uns de ses admirateurs, l'estime du sage est plus tranquille; mais c'est le propre des grands talens de faire des fanatiques, & il faut s'attendre à en rencontrer dans un siecle où c'est une espece d'héroïsme que de célébrer les génies supérieurs; comme on doit s'attendre à faire naître des enthousiastes, des flagellans & des convulsionnaires dans les sectes qu'on persécute.

Il ne faut pas s'étonner que les petits talens, plus à la portée de l'esprit & de

d'ame du commun des hommes, soient ce qu'ils aiment par préférence. Corneille pour la consolation des grands génies qui le suivront, a été constamment persécuté par presque tous les amateurs de son tems, dont Scuderi & Boisrobert étoient les héros. Cela devoit être : ce n'est point dans une antichambre que l'on apprend à dire, à penser, & à faire de grandes choses; & Corneille plus répandu auroit été plus loué, mais n'eût jamais fait Polieucte. Racine à qui peut-être il n'a manqué pour surpasser Corneille que d'avoir vécu comme lui, n'a pas laissé d'avoir des adversaires à combattre; cet esprit de courtisan qu'il possédoit trop, & qui sans Athalie, Phedre, & Britannicus, seroit une espece de tache à sa gloire, ne l'a pas empêché d'essuyer bien des chagrins de la part de ceux dont Pradon étoit l'esclave & l'idole.

Ce doit être néanmoins une consolation pour les talens persécutés, que de voir avec quelle satisfaction le public se plaît à casser les arrêts des prétendus gens de goût; c'est presque une chûte sûre pour un ouvrage que leur

estime; ils croient en annonçant les talens de leurs protégés, inspirer pour eux une prévention favorable; la Nation au contraire pour qui toute occasion d'exercer sa liberté est précieuse, & qui s'apperçoit qu'on veut surprendre ou enlever de force son suffrage, se trouve dès-là moins disposée à l'accorder. Il en est de même des ouvrages annoncés qu'on attend depuis long-tems; le public ne vit pas d'espérance; plus elle a été longue, plus il veut que les effets y répondent, & malheur à qui vient le frustrer de son attente. Ce n'est point à toute cette ostentation si ridicule & si inutile que l'on doit la réussite d'un ouvrage. C'est à des amis éclairés & séveres qu'on en fait juges dans le secret, qui n'approuvent que quand ils ne sauroient faire autrement, & aux avis desquels l'on défere avec docilité.

Je n'ai jusqu'à présent parlé que des amateurs qui se bornent à appuyer les Gens de Lettres de leur puissant crédit & de leur foible suffrage; j'entends ici par crédit celui qui se réduit à procurer des admirateurs, & non celui qui a le courage de tenir tête à des adver-

faires puiſſans. L'expérience ne prouve que trop que les talens perſécutés n'ont rien à attendre de ce côté-là, & que les ennemis chaſſent bientôt les protecteurs. Mais les Gens de Lettres s'imaginent peut-être qu'ils trouveront plus de reſſources dans les lumieres de certains amateurs, qu'on peut diviſer en deux claſſes.

La premiere renferme ceux qui ſe connoiſſent aſſez pour n'oſer paroître au grand jour, mais qui ne ſe bornent pas, comme la plupart de leurs confreres, à commander durant leur digeſtion, du ſublime à un Poëte, ou des découvertes à un Savant; ils ont de plus la prétention d'éclairer leurs courtiſans, de leur fournir des plans d'ouvrages, & de les diriger dans l'exécution. Je ſuis ſurpris qu'aucun protégé n'ait le courage de leur dire ce que diſoient à Colbert quelques Négocians qu'il inſtruiſoit, *laiſſez-nous faire*; ce Colbert, aſſez grand homme pour ne parler que de ce qu'il entendoit, & pour donner ſur le commerce des avis utiles, l'étoit aſſez en même-tems pour trouver bon que des gens plus éclairés que lui s'en tinſſent à leurs propres lumieres.

Dans la seconde classe des Mécenes sont ceux qui aspirent eux-mêmes à la gloire d'être Auteurs. Il en est peu à qui cette entreprise ne réussisse, grace à l'adulation qui les encense : ne fussent-ils que les peres adoptifs d'un ouvrage médiocre publié sous leur nom, cent plumes s'empresseroient à le célébrer; depuis les Héros jusqu'aux Thersites de la Littérature, tout leur crieroit qu'ils ont produit un chef-d'œuvre : n'eussent-ils fait qu'un almanach, on leur démontreroit qu'ils ont trouvé le systême du monde.

C'est principalement à certains Journalistes étrangers que ce reproche s'adresse ; (car je n'ose croire que parmi ceux de France, il y en ait aucun qui le mérite). D'une main ils élevent à la médiocrité puissante des statues d'argile, & de l'autre ils font de vains efforts pour mutiler les statues d'or des grands hommes sans protection & sans crédit. Dans leurs mémoires périodiques, qu'on peut appeller comme M. de Voltaire appelle l'histoire, d'immenses archives de mensonge & d'un peu de vérité, presque tout est loué, excepté ce qui mérite de l'être. Aussi le bien

qu'ils disent des mauvais Livres les décrédite encore plus que le mal qu'ils voudroient faire aux bons. On pourroit comparer les Journalistes dont je parle, à ces mercénaires subalternes établis pour lever les droits aux portes des grandes villes, qui visitent sévérement le peuple, laissent passer avec respect les grands Seigneurs, permettent la contrebande à leurs amis, la font très-souvent eux-mêmes, & saisissent en revanche pour contrebande ce qui n'en est pas. On ne doit point au reste exiger des Critiques une injustice aussi basse que la flatterie; mais il est au moins permis de les exhorter à distinguer l'ouvrage & l'Auteur.

Ce qu'il y a de plus honteux pour les Grands & pour la Littérature, c'est que des Ecrivains qui deshonorent leur état par la satyre, trouvent des protecteurs encore plus méprisables qu'eux. L'homme de Lettres digne de ce nom dédaigne également & de se plaindre des uns & de répondre aux autres; mais quelque peu sensible qu'il doive être aux injures prises en elles-mêmes, il ne doit pas fermer les yeux sur l'appui qu'on leur prête, ne fût-ce que pour se for-

mer une idée juste de ceux qui daignent les favoriser. Dans les pays où la presse n'est pas libre, la licence d'insulter les Gens de Lettres par des satyres, n'est qu'une preuve du peu de considération réelle que le Gouvernement a pour eux, du plaisir même qu'il prend à les voir insultés. Et pourquoi est-il plus permis d'outrager un homme de Lettres qui honore sa Nation, que de rendre ridicule un homme en place qui avilit la sienne? Si on croit devoir laisser un libre cours aux libelles & aux satyres, en ce cas que toutes les conditions & tous les états en puissent être indifféremment l'objet. Disons mieux, qu'on punisse sévérement les satyres personnelles contre quelque Citoyen que ce puisse être, celles qui l'attaquent dans sa probité, dans ses mœurs, dans son état; mais qu'il soit libre d'apprécier devant le public l'esprit & les talens de ceux qui protegent, comme de ceux qui écrivent; ces hommes orgueilleux & vils, qui regardent les Gens de Lettres comme des especes d'animaux destinés à combattre dans l'arene pour le plaisir de la multitude, descendroient alors de l'amphithéâtre, & verroient leurs

juges y remonter. Je ne puis me diſpenſer de rapporter à cette occaſion une anecdote bien propre à faire connoître le caractere & l'injuſtice des hommes dont je parle. Un d'entr'eux tournoit en ridicule la délicateſſe exceſſive d'un Ecrivain célébre qui avoit témoigné un chagrin (trop grand ſans doute) de quelques ſatyres publiées contre lui : l'Ecrivain célébre fit une chanſon où l'homme en place étoit effleuré très-légérement. Si on eût cru l'offenſé, les Lois n'avoient pas aſſez de ſupplice pour punir l'injure qu'on lui avoit faite.

Il eſt une derniere ſorte d'amateurs qui méritent avec quelque raiſon d'être plus conſidérés que les autres, & qu'on peut regarder comme des protecteurs plus réels de la Littérature ; ce ſont ceux qui cherchent à contribuer au progrès des Sciences & des Arts par leurs bienfaits. Je plains les Gens de Lettres à qui leur fortune rend néceſſaire une reſſource ſi triſte & ſi dangereuſe ; c'eſt à eux de mettre au moins dans leur conduite tant de dignité & de nobleſſe que ce ſoit au bienfaiteur même à leur avoir obligation. Je paye avec uſure à votre

pere le bien qu'il m'a fait, disoit Xenocrate à un de ses disciples ; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.

Feu M. l'Abbé de Saint-Pierre se privant autrefois en faveur de M. Varignon d'une portion considérable de sa fortune : lui disoit : *Je ne vous donne pas une pension, mais un contrat ; parce que je ne veux pas que vous dépendiez de moi.* Espece d'héroïsme bien digne d'être proposé pour modele à tous les bienfaiteurs. Ce n'est qu'à ce prix qu'on mérite de l'être ; mais combien peu voudroient d'un pareil titre à de pareilles conditions ?

Quelle leçon que l'exemple de M. l'Abbé de Saint-Pierre pour certains bienfaiteurs souvent aussi avares que vains, qui se croient les peres de la Littérature pour quelques bienfaits très-légers, fort au-dessous de leur fortune, & qu'ils prennent même le soin de divulguer secrettement ? Quand on oblige d'honnêtes gens, on doit laisser parler en eux la reconnoissance, elle sait s'imposer à elle-même des lois séveres. Mais les hommes sont si attentifs à saisir tout ce qui peut leur donner de la supériorité sur leurs semblables, qu'un bien-

fait accordé eſt regardé pour l'ordinaire comme une eſpece de titre, une priſe de poſſeſſion de celui qu'on oblige, un acte de ſouveraineté dont on abuſe pour mettre quelque malheureux dans ſa dépendance. On a beaucoup écrit & avec raiſon contre les ingrats, mais on a laiſſé les bienfaiteurs en repos, & c'eſt un chapitre qui manque à l'hiſtoire des Tyrans (*e*).

(*e*) L'Auteur, en écrivant cette affligeante vérité, eſt bien éloigné de regarder la reconnoiſſance comme un fardeau; puiſſe-t-il avoir donné des marques durables de la ſienne au ſeul homme en place auquel il ait été redevable, à M. le Comte d'Argenſon, à qui il vient de dédier la nouvelle édition de ſon Traité de Dynamique! »L'accueil » favorable, dit-il, que les Savans ont déjà fait à ce fruit » de mes travaux, m'a inſpiré le deſir & la confiance de » vous l'offrir. Je ſouhaiterois l'avoir rendu digne de la » Poſtérité, pour faire parvenir juſqu'à Elle le ſeul témoi» nage que je puiſſe vous donner de mon attachement & » de ma reconnoiſſance. De toutes les vérités contenues » dans cet Ouvrage, la plus précieuſe pour moi eſt l'ex» preſſion d'un ſentiment ſi noble & ſi juſte. Moins j'ai » cherché les Bienfaiteurs, moins je dois oublier ceux qui » ont voulu être les miens; & les graces dont Sa Ma» jesté m'a honoré, toujours préſentes à mon cœur, » me rappelleront ſans ceſſe ce que je dois au Miniſtre » qui me les a obtenues. Puiſſent, Monseigneur, » les Sciences & les Lettres, fidelles à conſerver le ſouve» nir de ceux qui les ont aimées, célébrer d'une maniere » digne de la France & de vous, tant d'établiſſemens glo» rieux à votre miniſtere, qui laiſſeront à vos Succeſſeurs » l'honneur de les faire fleurir! Puiſſiez-vous goûter en » paix dans votre retraite la conſolation que procure la vie » privée, de ne point voir de trop près les malheurs des

Aussi est-ce pour une ame bien née le plus grand obstacle à l'opulence, que de jouir de l'étroit nécessaire. L'indigence absolue mene bien plus sûrement aux places & aux richesses ; parce qu'en forçant à l'esclavage, elle y accoûtume. La nécessité de se délivrer d'un état de misere profonde, rendant excusables presque tous les moyens d'en sortir, familiarise insensiblement avec ces moyens : il en coûte moins ensuite pour les faire servir à l'augmentation de sa fortune. On est fait aux dégoûts & aux rebuts, & on ne pense plus qu'à mettre à profit la malheureuse habitude qu'on a prise de les dévorer. Que l'orgueil & le despotisme des bienfaiteurs rendent les bienfaits redoutables, & quelquefois humilians ! Quel mal ne font pas aux talens même les bienfaits bassement reçus ? Ils communiquent à l'ame un avilissement qui dégrade insensiblement les idées, & dont les écrits se ressentent à la longue : car le style prend la teinture du caractere. Ayez de la hau-

» hommes ! Tels sont les vœux d'un Citoyen qui s'intéressera toujours à votre bonheur, & qui se trouve pour la premiere fois à plaindre de la médiocrité de son état, par le desir qu'il auroit de donner plus d'éclat à son hommage. »

teur dans les ſentimens, votre maniere d'écrire ſera ferme & noble. Je ne nie pas qu'il puiſſe y avoir des exceptions à cette regle, comme il y en a à tout ; mais ces exceptions ſeroient une eſpece de phénomene.

Les Romains diſoient; *du pain & des ſpectacles :* qu'il ſeroit à deſirer que tous les Gens de Lettres euſſent le courage de dire ; *du pain & la liberté* ! Je parle de liberté non-ſeulement dans leurs perſonnes, mais auſſi dans leurs écrits ; je ne la confonds pas avec cette licence condamnable qui attaque ce qu'elle devroit reſpecter : le vrai courage eſt celui qui combat les ridicules & les vices, ménage les perſonnes, & obéit aux Lois. LIBERTÉ, VÉRITÉ, & PAUVRETÉ, (car quand on craint cette derniere, on eſt bien loin des deux autres) voilà trois mots que les Gens de Lettres devroient toujours avoir devant les yeux, comme les Souverains celui de POSTÉRITÉ.

Quand je dis que la pauvreté doit être un des mots de la deviſe des Gens de Lettres, je ne prétends pas qu'ils ſoient obligés d'être indigens, comme ils le ſont d'être vrais & libres, & que la

pauvreté doive être un attribut *essentiel* de leur état ; je dis seulement qu'*ils* ne doivent pas la redouter. Il seroit même injuste de leur interdire les richesses. Et pourquoi un homme de Lettres n'auroit-il pas le même droit à l'opulence, que tant d'hommes inutiles ou nuisibles à la patrie, dont le luxe scandaleux insulte à la misere publique ! Mais si un homme de Lettres ambitionne la fortune, dit avec raison un de nos plus illustres Ecrivains, il doit la faire soi-même. Et il ne faut pas croire qu'il soit très-difficile d'y parvenir, même en n'employant que des moyens honnêtes. On sait l'histoire de ce Philosophe, à qui ses ennemis reprochoient de ne mépriser les richesses que faute de talent pour en acquérir ; il se mit dans le commerce, s'y enrichit en un an, distribua son gain à ses amis, & se remit ensuite à philosopher.

S'il n'est pas difficile de faire fortune par des voies louables, il l'est encore moins d'y parvenir quand on se permet tout pour cet objet. Il ne faut pour cela que la résolution bien déterminée de réussir, de la patience & de l'audace. Peut-être est-ce le seul genre de succès

qui ne prouve aucune eſpece d'eſprit; car l'eſprit d'intrigue & de manege ne mérite pas ce nom; c'eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont point d'autre, & de tous ceux qui voudront l'avoir. C'eſt en faiſant un long & heureux uſage de cet eſprit ſi commun, que des hommes ſans mérite & ſans nom peuvent arriver à la plus grande fortune & aux plus brillans emplois. L'Angleterre ſeule a cet avantage, que les talens vraiment ſupérieurs dans les Lettres, y ont quelquefois ſervi de degré pour s'élever aux grandes places. Parmi nous ils ſont plutôt un motif d'excluſion, & peut-être n'eſt-ce pas un malheur pour eux. Ils n'ont pas même pour l'ordinaire de plus grands ennemis que ceux qui ont fait fortune par les Lettres ou par l'apparence des Lettres. Elevés par la faveur, ces hommes médiocres ſentent que les bons juges les voient toujours à leur véritable place; & ils ne peuvent le leur pardonner.

Néanmoins cette régle n'eſt pas entierement générale. Parmi les différens Mécenes de notre ſiecle, il s'en trouve quelquefois qui s'étant enrichis par les Lettres, prennent ſous leur protection

d'autres hommes de Lettres moins riches & plus éclairés qu'eux. Mais à voir la maniere dont ils les traitent, on seroit tenté de croire que le mot de République des Lettres est bien mal imaginé; rien n'est moins républicain que leur conduite & leur maniere d'agir envers leurs semblables. Ils paroissent persuadés qu'eux seuls méritent d'être riches; & dans le tems même où ils se plaignent de leur indigence au milieu d'un bien très-honnête, parlez-leur d'un homme de Lettres qui posséde à peine le nécessaire, ils ne manquent pas de le trouver fort à son aise. Tu as raison, leur eût répondu Diogene, mais je voudrois te voir seulement un jour à ma place.

Les Mécenes dont je parle ont pour maxime qu'un homme de Lettres doit être pauvre. La raison qu'ils en donnent est que la nécessité aiguise le génie, & que l'opulence l'engourdit & en affoiblit l'exercice; mais leur véritable motif est d'avoir par ce moyen une cour plus nombreuse & plus de bouches pour les flatter.

J'avoue qu'ils en sont quelquefois punis. Il n'est pas absolument sans exem-

ple de voir ces deſpotes de la Littérature, célébrés par les Etrangers & par les François, ſurvivre pour la frayeur de leurs ſemblables, à leur réputation Littéraire, lorſqu'ils ceſſent par le changement des circonſtances, de pouvoir faire ni bien ni mal.

C'eſt d'après ce même principe de la dépendance prétendue où doivent être les Gens de Lettres, qu'on a vu s'établir dans quelques célebres Académies l'eſprit de deſpotiſme qui y regne, & qui, j'oſe le dire, auroit été funeſte aux progrès des Sciences, ſans les talens ſupérieurs de pluſieurs membres de ces Compagnies; car dans un Etat deſpotique les vertus de citoyen ſont des vertus de dupe: mais il faut ſavoir être dupe quelquefois, & il ſe trouve toujours des gens aſſez bien nés pour l'être. Le Cardinal de Richelieu donna à l'Académie Françoiſe une forme plus ſimple & plus noble, mais auſſi c'étoit le Cardinal de Richelieu. Il ſentit, malgré le ſyſtême de deſpotiſme dont il étoit rempli, & qu'il étendoit ſi loin, que la forme Démocratique convenoit mieux qu'aucune autre à un Etat tel que la république des Lettres qui ne vit que de

sa liberté ; cet homme rare qui connoissoit le prix des talens, voulut que dans l'Académie Françoise l'esprit marchât sur la même ligne à côté du rang & de la noblesse, & que tous les titres y cédassent à celui d'homme de Lettres. Il voulut que cette Académie fût presque entierement composée des bons Ecrivains de la Nation, pour la décorer aux yeux des Sages ; d'un petit nombre de grands Seigneurs, pour la décorer aux yeux du peuple ; que ces derniers vinssent remplir seulement les places que les grands Ecrivains laisseroient vuides ; qu'ainsi dans l'Académie Françoise les préjugés servissent à honorer le talent, & non le talent à flater les préjugés, & qu'on eût sur-tout l'attention d'en exclure ceux qui prétendant être à la fois grands Auteurs & grands Seigneurs, ne seroient ni l'un ni l'autre. Il n'imaginoit pas qu'un jour certaines gens dussent être choqués de se voir dans l'Académie Françoise entre Despréaux & Racine, place dont Mécene se seroit fait honneur & qu'il n'eût occupée qu'avec modestie. En un mot le Cardinal de Richelieu vit sans peine qu'il étoit trop dangereux d'établir dans les Compagnies

Littéraires un esprit d'inégalité capable d'y entretenir le trouble, de rebuter les grands talens, de remplir à la longue ces Sociétés illustres de gens médiocres à qui le titre d'Académicien est nécessaire, & de rendre les récompenses Littéraires trop dépendantes du caprice & de l'envie.

Ces récompenses au reste ne sont pas si nécessaires qu'on le croit aux progrès des Lettres, même dans notre nation. Corneille, la Fontaine & beaucoup d'autres ont été sans elles; & sans elles apparemment Racine auroit fait ses Tragédies, & Despréaux son Art Poëtique; sans elles notre siecle a produit la Henriade, l'Esprit des Lois, Hippolite & Aricie, & plusieurs beaux Ouvrages des mêmes Auteurs & de quelques autres. Les grands talens n'ont besoin pour se développer d'aucun autre principe que de l'impulsion de la Nature. C'est elle & non la fortune qui force un grand homme à l'être. C'est elle qui au milieu des guerres civiles a peuplé la Flandre de Peintres habiles & pauvres. C'est elle qui a donné à l'Italie tant d'Artistes célebres dont un petit nombre a vécu dans l'opulence. En fait

de talens & de génie, la nature se plaît, pour ainsi dire, à ouvrir de tems en tems des mines qu'elle referme ensuite absolument & pour plusieurs siecles. Elle se joue également de l'injustice de la fortune & de celle des hommes ; elle produit des génies rares au milieu d'un peuple barbare, comme elle fait naître des plantes précieuses chez des peuples sauvages qui en ignorent la vertu.

On se tromperoit néanmoins, si on avançoit sans restriction que les récompenses mal distribuées découragent toujours les génies supérieurs : elles sont bonnes quelquefois à faire produire de grandes choses à ceux qui ne les obtiennent pas ; ils travaillent non dans l'espoir d'y parvenir, mais dans la vue de les mériter. Telle est l'utilité principale de ces récompenses, sur-tout lorsqu'elles sont répandues pêle-mêle & à pleines mains. Ne desirons donc point qu'on en tarisse la source. Le découragement que cette conduite introduiroit (du moins pour un tems) parmi les Gens de Lettres, seroit à mon avis un plus grand mal que les hommages & l'espece d'idolâtrie à laquelle l'intérêt les oblige ; & je ne veux point ressem-

bler à cet Empereur inſenſé qui fit brûler la Bibliotheque de Conſtantinople, parce que les Gens de Lettres de ſon Empire avoient de la dévotion aux Images. Je crois ſeulement que les récompenſes devroient être moins fréquentes ; ce ſeroit le moyen qu'elles fuſſent diſtribuées plus à propos ; l'œconomie eſt plus éclairée que la profuſion. Par-là les hommes ſeront remis plus à leur place, les graces devenues moins faciles à obtenir ne ſeront plus diſputées que par ceux qui pourront les mériter ; & les Ecrivains, les Philoſophes, les Artiſtes célebres, trouveront d'ailleurs dans l'eſtime de leur nation un prix aſſez flatteur pour attendre patiemment d'autres récompenſes, ou pour faire rougir ceux qui les en priveroient.

Mais ce que les Grands ne doivent point oublier quand ils veulent faire du bien aux Lettres, c'eſt que la conſidération perſonnelle eſt la récompenſe la plus réelle des talens, celle qui met le prix à toutes les autres ou même qui en tient lieu. C'eſt à elle que la Gréce a dû les grands hommes qu'elle a produits en tout genre ; c'eſt la faveur la

plus précieuse que les Lettres reçoivent aujourd'hui d'un Monarque qui occupe le thrône avec les lumieres & les vertus de Julien sans en avoir la superstition. L'indifférence de Charles-Quint pour les Lettres, transmise à ses descendans, semble être une des principales causes qui ont retardé les progrès de l'esprit dans les pays de sa dépendance. La Prusse par une raison contraire sera redevable à FRÉDÉRIC des progrès qu'elle va faire dans les Sciences & dans les Arts. Supérieur aux préjugés, le seul mérite chez ce Monarque distingue les hommes. La lumiere & la vérité, si nécessaires & si cachées à la plûpart des Princes, mais qu'il aime & qu'il connoît parce qu'il en est digne, sont le fruit de la liberté noble & sage qu'il accorde aux Lettres. Les talens, le malheur & la Philosophie donnent des droits à ses bontés. Son goût pour les Sciences & pour les beaux Arts, est d'autant plus éclairé, d'autant plus vrai, & d'autant plus louable, qu'il ne prend rien sur des soins plus importans, & qu'il sait être Roi avant toute autre chose. Aussi les éloges qu'il reçoit ne se bornent pas au suffrage de ses sujets;

ſujets; ratifiés par toute l'Europe, dont la voix unanime eſt la pierre de touche du mérite des Souverains, ils le ſeront par le jugement des ſiecles futurs, qu'on peut lui annoncer d'avance parce qu'il n'a point à le redouter. Puiſſe-t-il recevoir cet hommage foible, mais déſintéreſſé, d'un homme de Lettres dont la plume n'a point encore été avilie par la flatterie; qui n'eſpéroit pas, quand il a écrit cet éloge, avoir un jour l'honneur de l'approcher pour le remercier de ſes bienfaits; que l'amitié retient dans ſa patrie, parce qu'elle lui tient lieu de fortune, & qui jamais n'a deſiré de lui que ſon eſtime.

Que ne puis-je pour l'honneur de notre nation en dire autant de tous nos Mécenes! Mais la vérité & la juſtice s'opposent à la bonne volonté que j'ai pour eux. Je puis proteſter au moins de n'avoir voulu appliquer à aucun en particulier les réflexions critiques qu'on pourra trouver dans cet écrit; ſi contre mon intention, quelqu'un croyoit s'y reconnoître, je n'aurois d'autre réponſe à lui faire que celle de Protogene à Démétrius; *je ne puis croire que vous faſſiez la guerre aux Arts;* car une pro-

tection mal entendue, est une véritable guerre qu'on fait aux talens. Heureux au moins les Gens de Lettres, s'ils reconnoissoient enfin, que le moyen le plus sûr de se faire respecter, est de vivre unis (s'il leur est possible) & presque renfermés entr'eux; que par cette union ils parviendront sans peine à donner la loi au reste de la nation sur les matieres de goût & de Philosophie; que la véritable estime est celle qui est distribuée par des hommes dignes d'être estimés eux-mêmes; que la charlatanerie enfin est une farce qui dégrade le spectateur & l'acteur; & que la soif de la réputation & des richesses est une des causes qui contribueront le plus parmi nous à la décadence des Lettres.

Tels sont les réflexions & les voeux d'un écrivain sans manege, sans intrigue, sans appui, & par conséquent sans espérance, mais aussi sans soins & sans desirs. J'ai tâché de m'expliquer librement, quoique sans humeur, sur les différens objets qui font la matiere de cet essai; je suis & je dois être d'autant moins suspect à cet égard, qu'engagé par goût & par principes dans une carriere peu brillante, mais tranquille, où

le nombre des juges, des ennemis & des prôneurs est fort petit, je me rends assez de justice pour n'aspirer ni aux places, ni aux récompenses Littéraires; que je n'ai l'honneur d'être ni le protégé ni le concurrent de personne; que j'ai assez vu la plupart des Mécenes & des grands pour n'avoir point à m'en louer, & assez peu pour n'avoir point à m'en plaindre.

Le sort de cet écrit, lorsqu'il parut pour la premiere fois, a été absolument contraire à celui que j'aurois dû en attendre. Quelques grands Seigneurs l'ont honoré de leurs éloges, quelques gens de Lettres l'ont déchiré. Les premiers n'y ont vu qu'une fierté estimable, les autres qu'une vanité révoltante; c'est au public à juger si les premiers m'ont rendu plus de justice que les seconds. Mon zele seroit suffisamment payé, si ceux qui l'ont blâmé le plus pratiquoient les maximes qu'il m'a dictées; les Lettres, ce me semble, en seroient plus respectées & plus dignes de l'être. Je sai que les faux intérêts des hommes s'opposeront toûjours à leur intérêt véritable; en ce cas je ne serai pas le premier Missionnaire qui avec des talens médiocres,

de très-bonnes intentions, des raisons encore meilleures & une conduite conforme à sa doctrine, aura eu le malheur de ne convertir personne. Puisse cette même doctrine être prêchée plus efficacement par quelqu'un de nos beaux Esprits les plus célebres & les plus répandus ! Echappé à cette mer orageuse, que je n'ai fait qu'entrevoir, puisse-t-il dire aux Gens de Letttes avec autant de fruit que de vérité !

Parcite oves nimiùm procedere ; non benè ripæ
Creditur : ipse aries etiam nunc vellera siccat.

Fin du premirer Volume.

TABLE.

DISCOURS préliminaire de l'Encyclopédie, page 1

Explication détaillée du systême des connoissances humaines, 214

Observations sur la division des sciences du Chancelier Bacon, 239

Préface du troisieme volume de l'Encyclopédie, 251

Essai sur la société des Gens de Lettres & des Grands, sur la réputation, sur les Mécenes, & sur les récompenses Littéraires, 325

5 vols
H.D. Lyon
5.3.79
£65.00

78792206

5 vols
H. D. Lyon
5.3.79
£65.00